19me Année Août-Septembre 1932

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No **5** fr. **Étranger** : Le No **6** fr. **50**

N° 143 19me Année Août-Septembre 1932

Cahiers du Sud

Tome IX. — 2me Semestre 1932.

Lettre de Paul Valéry

A FRANCIS DE MIOMANDRE

Mon Cher Ami,

Je vous remercie de m'avoir donné à lire ces « Légendes de Guatémala » de M. Miguel Angel Asturias. Cet écrivain a du bonheur, car la traduction de son ouvrage est délectable, donc excellente; c'est-à-dire belle mais fidèle. Une bonne traduction a les vertus d'une épouse romaine : egregia coniux.

Quant aux légendes mêmes, j'en demeure assez ivre. Rien ne me parut jamais plus étrange, — je veux dire de plus étranger à mon esprit, à ma faculté d'attendre de l'inattendu, — que ces histoires-rêves-poèmes ou se confondent si bizarrement les croyances, les contes et les mœurs de tous les âges d'un peuple composite, — tous les produits capiteux d'une terre puissante et toujours convulsive, en qui les forces de divers ordres qui ont engendré la vie après en avoir dressé le décor de roche et d'humus, sont encore menaçantes et fécondes, comme prêtes à créer, entre deux Océans, à coups de catastro-

phes, de nouvelles combinaisons et de nouveaux thèmes d'existence.

Quel mélange que ce mélange de nature torride, de botanique aberrante, de magie indigène, de théologie de Salamanque, — où le Volcan, les moines, l'Homme-Pavot, le Marchand de bijoux sans prix, les « bandes d'ivrognesses dominicales », « les maîtres-mages qui vont dans les villes » enseigner la fabrication des tissus et la valeur du Zéro», composent les plus délirants des songes.

Ma lecture me fut un philtre, car ce petit ouvrage se boit plus qu'il ne se lit. Il me fut l'agent d'un cauchemar tropical, vécu non sans un singulier délice. J'ai cru d'avoir absorbé le suc de plantes incroyables, ou une décoction de ces fleurs qui capturent et digèrent des oiseaux. « Le Coucou-des-Rêves s'éveille dans l'âme.»

Stendhal se conseillait de lire tous les matins un peu de Code Civil. Cet avis a sa valeur. Mais une pharmacopée doit être complète. Auprès du tonique, il y faut les baumes et les enivrantes résines. Une dose, de temps à autre, de cet élixir guatémaltèque est excellente contre bien des choses.

Je suis tout vôtre

Paul VALÉRY.

Guatemala (1)

La charrette arrive au village, un tour de roue hier, un tour aujourd'hui. Au pied à terre, où aboutissent la rue et la route, se trouve la première boutique. Ses propriétaires sont vieux, ils ont le goître, ils ont vu des choses d'épouvante : des fantômes, des esprits errants, ils racontent des miracles, et ils ferment leur porte au passage des Bohémiens, ces voleurs d'enfants, qui mangent du cheval, causent avec le diable et fuient devant Dieu.

La rue sort, comme la lame d'une épée brisée, du poing de la place. La place n'est pas grande, resserrée qu'elle est dans le cadre de ses vieux portails, si nobles, si vieux!... Les grandes familles habitent là et dans les rues avoisinantes, elles sont amies de l'évêque et du maire, et n'entretiennent aucun rapport avec les artisans sauf le jour de la fête de l'apôtre Saint-Jacques, quand, comme cela va de soi, les demoiselles servent le chocolat aux pauvres du Palais archi-épiscopal.

En été, les arbres s'effacent dans leurs feuilles jaunes, le paysage paraît nu, clair comme un vieux vin dépouillé; et, en hiver, la rivière gonfle et emporte le pont.

Comme il est raconté dans les histoires que personne ne croit plus aujourd'hui, — ni les grands-mères, ni les petits enfants, — cette ville fut bâtie sur d'autres cités enterrées, au centre de l'Amérique. Pour en construire les murs, on mélangea du lait au mortier. Pour désigner sa première trace, on enterra des paquets de trois dizaines de plumes et de trois dizaines

---

(1) Les pages qui suivent forment un avant-propos aux *Légendes du Guatémala* par Miguel Angel Asturias, que précède la lettre de Paul Valéry, reproduite plus haut, à Francis de Miomandre, le traducteur. *Les Légendes du Guatemala* paraîtront prochainement en volume aux Editions des *Cahiers du Sud*.

de roseaux remplis d'or en poudre mélangé à de l'euphorbe, atteste une sèche chronique généalogique. D'autres affirment que c'était un tronc pourri, ou bien sous des piles de bois, ou *dans la montagne où jaillissent des sources.*

On croit encore que les arbres exhalent l'haleine des personnes qui habitent les villes enterrées, et c'est pourquoi la coutume, légendaire et familière, veut qu'à leur ombre viennent se recueillir ceux qui ont à résoudre des cas de conscience, chercher un soulagement les amoureux en peine, s'orienter les pélerins égarés, et les poëtes trouver l'inspiration.

Les arbres ensorcellent la ville entière. La toile infiniment légère du rêve se peuple d'ombres qui la font trembler. La Tatuana rôde dans Casa-Mata. Le Sombreron (le Grand Chapeau) parcourt les corridors d'un bout à l'autre. Il saute, il roule. C'est Satan en caoutchouc. Et le Cadejo apparaît dans les plaines, le Cadejo qui enlève les filles aux longues tresses et fait des nœuds à la crinière des chevaux. Cependant, pas un un œil ne s'ouvre au fond de la ville endormie et il ne se passe vraiment rien dans la chair des choses sensibles.

L'haleine des arbres éloigne les montagnes, où le chemin ondule comme un filet de fumée, la nuit tombe, les oranges surnagent, on perçoit le moindre écho, si profonde est la répercussion, dans le paysage somnolent, d'une feuille qui tombe ou d'un oiseau qui chante, et le Coucou des rêves s'éveille dans l'âme.



Le Coucou des Rêves fait voir une ville très grande, — claire pensée que nous avons tous, — cent fois plus grande que cette ville de petites maisons peintes au milieu de la Couronne de Saint-Blaise. C'est une ville formée de citées enterrées superposées, comme les étages d'un immeuble. Etage sur étage. Ville sur ville. Cahier de vieilles gravures, relié en pierre, aux pages de feuilles d'or indien, de parchemins espagnols et de papier de la république! Coffre qui enferme les figures glacées d'une chimère morte, l'or des mines et le trésor des cheveux blancs de la lune sertis dans des bagues d'argent! Dans cette ville en étages, les cités

antiques se conservent intactes. Par les escaliers montent des images de songe, sans laisser de traces, sans faire de bruit. D'une porte à l'autre on change de siècle. Dans la lumière des fenêtres clignotent les ombres. Les fantômes sont les paroles de l'éternité. Le Coucou des Rêves file les contes.



Dans la ville de Palenque sur le jeune ciel, se découpent les terrasses baignées de soleil, symétriques, solides et simples; et sur les bas-reliefs des murs, dont la ciselure est à peine marquée, les pins dessinent leurs figures ingénues. Deux princesses jouent autour d'une cage de colibris et un vieux à la barbe d'argent observe l'étoile tutélaire en disant la bonne aventure. Les princesses jouent. Les colibris volent. Le vieux dit l'avenir. Et, comme dans les contes, les colibris durent trois jours, trois jours les princesses.

Dans la ville de Copan, le Roi promène ses chevreuils au pelage d'argent dans les jardins du Palais. Ornée de bijoux, la plume du Nahual brille sur l'épaule du souverain. Il porte sur la poitrine des coquilles magiques enfilées sur des fils d'or. Ses avant-bras ont des bracelets de bambou si poli qu'il pourrait rivaliser avec l'ivoire le plus fin. Sur son front se dresse, magnifique, une plume de héron. Dans le crépuscule romantique, le Roi fume du tabac dans une pipe de bambou. Les cacaoyers perdent leurs feuilles. Une pluie de cœurs, c'est le tribut qu'il faut pour un si grand seigneur. Le roi est amoureux, et malade de la syphilis, qui est la maladie du soleil.

C'est le vieux temps des heures anciennes. Le Coucou des Rêves file les contes. L'architecture lourde et somptueuse de Quirigua fait penser aux villes orientales. L'air des tropiques effeuille l'indéfinissable bonheur des baisers d'amour. Baumes qui font défaillir. Bouches humides, larges et chaudes. Eaux tièdes où

dorment les lézards sur le corps des vierges. Le Tropique est le sexe de la terre!

Dans la ville de Quirigua, à la porte du temple, attendent des femmes qui portent aux oreilles des perles d'ambre.

Le tatouage laisse leurs seins libres. Des hommes peints en rouge, dont le nez s'orne d'un étrange anneau d'obsidienne. Et des jeunes filles teintes d'une eau d'argile crue, qui symbolise la vertu de la grâce.

Le prêtre arrive; la foule s'écarte. Le prêtre frappe à la porte du temple avec son doigt d'or; la foule s'incline. La foule lèche la terre pour la bénir. Le prêtre sacrifie sept colombes blanches ; un voile d'agonie s'étend sur les paupières vierges, et le sang qui éclabousse le couteau de chay, du sacrifice (qui a la forme de l'Arbre de la Vie), nimbe la tête des dieux, indifférents et sacrés. Quelque chose de véhément émane des mains d'une reine morte qui, dans son sarcophage, semble endormie. Les braseros de pierre déchirent des nuages de fumée qui sentent l'anis sauvage, et la musique des flûtes fait penser à Dieu. Le soleil peigne la bruine du matin printanier, dehors, sur le vert de la forêt et sur le jaune frais des maïs.

Dans la ville de Tikal, palais, temples et demeures sont inhabitées. Trois cents guerriers l'ont abandonnée, suivis de leurs familles. Hier matin, à la porte du labyrinthe, les nourrices et les illuminés racontaient encore les légendes du pays. La ville s'est en allée, par les rues, en chantant. Femmes qui balançaient la cruche sur leur hanche bombée. Marchands qui comptaient les graines de cacao sur des peaux de puma. Favorites qui enfilaient sur des fils d'agave, plus blancs que la lune, les chalchiguites que leurs amants avaient taillées pour elles au crépuscule. On a fermé les portes d'un trésor enchanté. On a éteint la flamme des temples. Tout est comme c'était. Dans les rues désertes vaguent des ombres perdues et des fantômes aux yeux vides.

Villes sonores comme la pleine mer !

A leurs pieds de pierre, sous leur large vêtement de légendes, un peuple enfant joue à la politique, au commerce, à la guerre, et pendant les périodes de paix apparaissent des maîtres-mages qui vont dans les villes et dans les campagnes enseigner la fabrication des tissus, la valeur du zéro et les saveurs des aliments.

Le souvenir monte l'escalier qui conduit aux villes espagnoles. De temps en temps, à intervalles déterminés, s'ouvrent, au plus étroit de la spirale, des fenêtres effacées dans l'ombre ou des corridors taillés dans l'épaisseur du mur, comme ceux qui font accéder au chœur des églises catholiques.

Ces corridors laissent voir d'autres villes. Le souvenir est une aveugle qui trouve son chemin en tâtonnant. Nous montons l'escalier d'une ville à étapes : Xibalba, Tulan, cités mythologiques, lointaines, drapées dans le brouillard. Iximche sur le blason de qui l'aigle captif surmonte le trône des seigneurs cakchiquels. Utatlan, ville de nobles. Et Atitlan, mirador enchâssé dans une roche sur un lac bleu. La fleur du maïs n'est pas plus belle que ne le fut le dernier matin de ces royaumes ! Le Coucou des Rêves file les contes.

*
* *

Dans la première ville de Conquistadors, — jumelle de la cité de Monseigneur Saint-Jacques, — une illustre dame s'incline devant son époux, plus redouté qu'aimé. Son sourire attriste le Grand Capitaine, qui, sans perdre de temps, lui donne un baiser sur les lèvres et part pour les îles des Epices. Evocation d'une ancienne tapisserie. Treize navires appareillés dans le golfe bleu, sous la lune d'argent. Sept villes de Cibola bâties dans les nuages d'un pays d'or. Deux caciques indiens endormis dans le voyage. Les échos de la chevalerie ne s'éloignent pas des portes du Palais, quand la noble dame, prise d'étourdissements, voit ou rêve qu'un dragon fait rouler son époux dans l'entonnoir de la mort, et la noie, elle, dans les sombres eaux d'un fleuve sans fond.

Une ville coloniale. Dans les rues sableuses, voix d'ecclésiastiques marmonnant des *Ave Maria*, et de chevaliers et de capitaines qui se disputent en prenant Dieu à témoin. Un *sereno* dort, embossé dans son

manteau. Ames du purgatoire. Clignotement des lampes allumées dans les niches. Bruits d'éperons castillans, d'oiseaux de mauvais augure, d'horloges éveillées.

A Antigua, la seconde ville des Conquistadors, avec son horizon clair et sa vieille vêture coloniale, l'esprit religieux attriste le paysage. Dans cette ville d'églises, on éprouve un grand besoin de pécher. Une porte s'ouvre, qui laisse passer Monseigneur l'évêque, suivi de Monsieur le Maire. On parle à mi-voix. On regarde les yeux baissés. La vision de la vie à travers les paupières entr'ouvertes est chose classique dans les villes conventuelles. Rues de jardins. Arcades. Cours de gentilhommières où les fontaines claires font leur travail. Grave métal des cloches. Dieu veuille qu'elle dure, cette cité ancienne, sous la croix catholique et la garde fidèle de ses volcans ! Et puis, fêtes royales célébrées en *jours d'amusement* et en *pompes de fête.* Les dames, sur leurs chaises au dossier élevé, accueillent le salut de messieurs à moustaches pétulantes, vêtus de noir et d'argent. Celle-ci joint à la petitesse de son pied un regard langoureux. Celle-là possède des cheveux de soie. Un parfum imprègne l'haleine de celle qui est en train de causer avec cet Auditeur. La nuit gagne... la nuit gagne... L'Evêque se retire, suivi des bedeaux. Le trésorier, gentilhomme et chevalier de l'ordre de Montesa, raconte l'histoire des généalogies. Des veilleuses de verre tombe la lumière des bougies, engourdie et sacerdotale. La musique est douce, excitante, et triste la danse à la cadence de trois pour quatre. De temps à autre, on entend la voix du trésorier qui commente le titre de « Très Illustre Seigneur » accordé au Comte de la Gomera, capitaine général du royaume, et l'écho de deux vieilles horloges qui font le compte du temps sans se tromper. La nuit gagne... la nuit gagne... Le Coucou des Rêves file les contes.

-

Nous voici dans le temple de Saint-François. On distingue la grille qui ferme l'autel de la Vierge de Lorette, le pavage en faïence de Gênes, les tapis de Damas suspendus, les taffetas de Grenade et les velours cramoisis et les brocarts. Silence ! Ici ont pourri plus de trois évêques et les rats emportent les mau-

vaises pensées. Par les hautes fenêtres, entre furtivement l'or de la lune. Pénombre. Les bougies sans flamme et la Vierge sans yeux dans le noir.

Une femme pleure devant la Madone. Le fil de son sanglot coupe le silence.

Le frère Pedro de Bétancourt vient après minuit : il a donné du pain aux affamés, un asile aux orphelins et le soulagement aux malades. Le bruit de ses pas est imperceptible : il marche comme volerait une colombe.

Très doucement, il s'approche de la femme qui pleure, il lui demande quelle est sa peine, sans s'apercevoir que c'est l'ombre d'une femme inconsolable, et il l'entend dire :

— Je pleure, parce que j'ai perdu un homme que j'aimais beaucoup. Ce n'était pas mon mari, mais je l'aimais beaucoup... Pardon, frère ! c'est un péché !

Le religieux a levé les yeux pour chercher les yeux de la Vierge et... comme c'est étrange ! il a grandi, il est plus fort... Soudain il a senti lui tomber sur les épaules la cape de l'aventurier, à sa ceinture s'attacher l'épée, les bottes à ses jambes, les éperons à ses talons, la plume à son chapeau. Et comprenant tout, parce que c'est un saint, sans dire un mot il s'est incliné devant la dame, qui continue à pleurer...

Don Rodrigue ?

Avec la précaution du fou qui tente d'attraper son ombre, elle s'est relevée et, ramassant la traîne de sa robe, elle court à lui et le couvre de baisers... C'est Don Rodrigue lui-même !...

Deux ombres heureuses sortent de l'église — la maîtresse et l'amant — et se perdent dans la nuit par les rues de la ville, tordues comme les squelettes de l'enfer.

Et, le lendemain, on raconte que le frère Pedro était dans la chapelle, profondément endormi, plus près que jamais des bras de Notre-Dame.

Le Coucou des Rêves file les contes. Des métiers à tisser monte comme un vrombissement de mouches captives. Un grattement de scarabées s'échappe des coins vénérables où les chroniqueurs du Roi, notre Seigneur, écrivent les histoires des Indes. Un coasse-

ment de grenouilles s'entend dans les chœurs où la voix des chanoines psalmodie au crépuscule. Les enclumes, les cloches, les cœurs palpitent.

Passe Frère Payo Enriquez de Rivera. Dans l'ombre de sa soutane, il tient la lumière cachée. Le soir succombe, rapidement. Frère Payo frappe à la porte d'une petite maison et il y installe une imprimerie.

Les premiers cris m'ont éveillé. Me voici. Guatemala de l'Assomption, troisième ville des Conquistadors ! les maisonnettes blanches qui du haut de la montagne semblaient des jouets de Noël sont là maintenant dans leur réalité. Le geste humain de leurs murs — clercs ou soldats vêtus de temps — me remplit d'orgueil ; les balcons fermés m'attristent ; les vieux vestibules me rapetissent. Voici dans leur réalité les courses de gamins qui se poursuivent dans les rues et les cris des fillettes qui jouent à *Andares*.

— Andares ! Andares !
— Qu'est-ce que t'a dit Andares ?
— Que tu me laisses passer !

Mon pays ! Mon pays ! répétai-je pour croire que je suis arrivé. Sa plaine heureuse. L'épaisse toison de ses forêts. Ses montagnes à l'infini qui autour de la ville forment la Couronne de Saint Blaise. Ses lacs. Le cratère et le cône de ses quarante volcans. Le patron Saint-Jacques. Ma maison et les autres maisons. La place et l'église. Le pont. Les cabanes tapies aux carrefours des rues ensablées. Les rues brouillées dans le fouillis de l'euphorbe et de l'ortie. La rivière qui traîne continuellement la tristesse des saules. Les fleurs de l'yucca... Mon pays ! mon pays !

Miguel Angel ASTURIAS

Roy Campbell

Une maisonnette ocre, qui vit doucement au chant des pins, et regarde, entre leurs branches, l'étang de Berre, au delà d'un champ d'oliviers, ébloui de lumière. Sur la terrasse, une famille. Lui, grand, puissant d'épaules et mince de taille, a des yeux couleurs de l'étang. Est-ce un pêcheur, avec son tricot usé, ses sandales gaiement effilochées? Est-ce un jouteur, avec ses pantalons blancs, sa large ceinture, et sa poitrine comme un bouclier? Ce n'est qu'un pêcheur de rimes et de rythmes (il le dit si bien dans ce poème !), un rude jouteur de vers, un athlète de la poésie, doux autant que puissant, comme tous les athlètes. Il a quitté son Afrique du Sud, depuis quelques années, et s'est fixé au cœur de la Provence, qu'il aime d'un amour profond, pour son ciel, son mistral, sa mer, son étang, ses voiles errantes, et ses taureaux dont il se plait à fréquenter les manades en Camargue. L'Angleterre voudrait le garder, l'accaparer, après le grand succès de ses premiers livres de poèmes, *The Flaming, Terrapin* et *Adamastor*. Il ne veut pas. Il lui faut la liberté, la vie saine, loin des cénacles et des mœurs douteuses. Aux mœurs littéraires de son pays, il vient de dire leur fait, dans *The Georgiad*, une satire qui nomme et cingle, plus violemment que Pope, et plus poétiquement, sous la crudité des termes. Nous le garderons en Provence, heureux de vivre, mêlant aux mots anglais le chant du provençal, méditant d'autres poèmes, tour à tour satiriques et lyriques; ile solitaire, infiniment aimable, dans l'océan des luttes littéraires...

Henri CHABROL.

Tristan da Cunha (1)

Ronfle dans l'écume; la nuit est aveugle et vaste. Ta couverture de brouillard sur les épaules, ronfle ton antique sommeil rocheux, ronfle dans le vent, ronfle dans les embruns. La tempête berce ton somme; ses ailes sont repliées sur tes œufs de granit comme sur leurs nids les ailes grises de tes mouettes.

Ainsi qu'aux temps où (sombre époque) tu faisais jaillir du fond de l'océan le sifflement d'une cendre géante, tu ferles ton châle de neige, à demi plongée dans ta propre obscurité, vaste et farouche, et autour de toi sur l'abime, d'un mouvement silencieux, tu fais pivoter dans ta nage ton ombre d'une lieue.

Pourquoi me hanterais-tu ainsi, si je ne savais que mon cœur silencieux m'est révélé dans le tien, ce cœur autour duquel coulent tant de lieues d'un circuit sans fin, dont les heures courent dans un cercle si morne, cadran dont le bras d'ombre d'une lieue lentement tourne au gré du soleil et de la lune?

Mon orgueil comme tes pointes grises fissurées, a sombré, trahi et renversé par sa propre puissance. Moi aussi j'ai brûlé le vent avec des drapeaux de feu, et je ne suis plus qu'un perchoir de mots vides, une île dont le seul commerce est dans le voyage de ses oiseaux errants.

Le jour où ta force devint ton bûcher, déchue de ta tour de flammes, ne t'es-tu pas éveillée de cet abîme où tu plongeas brûlante, pour trouver, comme Antée aux énergies décuplées, un trône dans ton obscurité, et une puissance engainée dans la froideur même de tes rocs?

Ta force est de n'avoir ni peur ni espérance, de marcher devant le monde sans couronne; les nations te

(1) Ile solitaire au Sud de l'Afrique.

rappellent, tu n'entends pas; les cités de la terre s'effacent dans la grisaille derrière toi, tu seras là à l'heure où sombrent les grandes flammes, demain l'aube te retrouvera à l'avant-garde.

Tu marches devant les continents, en éclaireur de l'univers; seule tu grimpes au maître-mât du monde, triste guet, agitant le flottement neigeux de ton écume et jetant derrière toi un adieu infini aux soleils qui s'ensevelissent, aux rivages qui s'évanouissent.

De ta grise tour quels longs regrets tu lances vers ces espaces où, sur un bas horizon de flammes, les grands séraphins aux ailes de cygne planent et chantent, et les soleils s'enfoncent, et les trainantes splendeurs se fanent, et les voiles dans leurs errements solitaires et sans retour brillent d'un or qu'aucun soleil levant ne pourra plus illuminer!

Tourne-toi vers la nuit; ces clartés ne sont pas pour toi, dont le clocher balance ses cloches en l'honneur du tonnerre; gris Memnon, fidèle à la seule tempête, tourne-toi vers la nuit, tourne-toi vers l'écume ombreuse; et que ta voix, le plus triste des adieux, comme un morne couvre-feu, ramène au nid les ailes grises.

Le vent, lamentable sirène, hante les ténèbres; les rocs aux nuages d'embruns sont tes canons d'alarme, dont la poudre de pierre, éclatant dans une fumée d'écume, fait rouler (farouche salut) le tonnerre de tes flancs caverneux sur les somptueuses funérailles des soleils, pour sonner le tocsin des prochaines tempêtes.

Plonge en avant comme un navire lancé dans la bataille; file les longs cables de la lumière mourante, les rayons horizontaux qui t'amarrent au monde; engainée dans ton armure d'éternel brouillard, plonge en avant pour te perdre dans le tonnerre du combat, — comme je voudrais m'y perdre moi-même.

Exilé comme toi, séparé de ma race par le froid océan de mon propre dédain, ne suis-je pas glacé comme toi dans une hivernale solitude? Est-ce que je ne voyage pas dans une tempête aussi vaste, pour me dresser parfois victorieux d'un océan, et pour arborer à mon mât brisé le soleil levant?

Ton chemin n'est qu'un désert, où tu ne moissonnes que l'amère connaissance de ton âme: tu pêches avec tes filets d'algues au fond des abîmes, sans plus de

bonheur que moi-même, avec mes filets poétiques; et pourtant tu chevauches toujours, étant toi-même ta voie et ton but; les flots sont ton galop, et ta route est le temps.

Dans quel tir jetée à quelle effroyable portée? Projectile de la grande fronde du passé! Tu laisses une trainée de mort, de changement et de ruine sur le monde; tu voles au-delà, franchissant le courant des siècles aussi légèrement qu'un caillou effleure une mare.

Les années sont des ondulations dans ta fuite, dont nous pouvons à peine deviner le terrible élan trop rapide pour les sens, trop formidable pour la vue; nous savons seulement avec quelle vitesse derrière nous, nos jours s'éteignent, solitaires cris de détresse; nous savons seulement que tu vas de l'avant, et que tu n'entendras pas.

Maintenant dans le ciel oriental la plus belle planète perce la vague mourante d'un trait sur elle balancé, et dans les cavernes de ton granit cette mer plus vaste dont tu n'es qu'un coquillage bourdonnant soupire une rumeur spectrale, comme la sombre plainte du vent nocturne dans une salle vide.

Nous ne nous rencontrerons plus; sur la vague nos chemins se séparent; le tien va droit à l'infini, le mien est court, tortueux vers la tombe. Et qu'importent ces sombres foules et leurs flots, au milieu desquels je bataille, comme un roc, loin de tous, sans amis? Les générations errantes et sans fin ne sont-elles pas les vagues, la chevauchée, l'élan de ma propre marche!

Roy CAMPBELL.

Traduit par Henri Chabrol.

Le Qandil

(*conte marocain*)

Il y avait et il y avait et il y avait — Allah en tout lieu ; aucune terre et aucune place ne sont vides de lui — et il y avait du basilic et du lys dans le giron du Prophète (sur lui la prière et la paix) — et il y avait un sultan qui partit en voyage. Pendant son absence, sa fille qu'il avait laissée au berceau, devint une belle adolescente dans toute la fleur de l'âge.

Sa taille était fine comme la lettre *aliph*. Ses longs cheveux faisaient envie à la nuit et son visage rendait jaloux la pleine lune.

Quand le sultan revint de son long voyage, il rencontra sa fille à la porte du palais et ne la reconnut naturellement pas. Elle lui plut et il jura de l'épouser.

Etant entré, il demanda où étaient ses enfants. Ceux-ci furent appelés, deux fils et une fille. Il reconnut celle-ci pour l'inconnue qu'il avait aperçue à la porte. Il dit donc à la mère de la jeune fille : — J'ai juré d'épouser celle-ci, il faut que je le fasse.

La mère se mit à pleurer. « Je vais, dit-elle, après avoir longtemps réfléchi, envoyer beaucoup d'or à un juif pour qu'il me fabrique une grande lampe toute en or, un *qandil* assez vaste pour qu'un homme et quelques objets indispensables puissent tenir à l'intérieur.»

Ainsi fit-elle, et quand le juif eut terminé le qandil elle lui dit d'en faire présent au sultan.

Celui-ci fut très content de cet objet et donna une grande récompense au juif. Ayant l'intention de se marier le lendemain même avec sa fille, il eut l'idée de lui donner le qandil en cadeau, pensant qu'il ne pouvait en faire un meilleur usage. Pendant la nuit du mariage, la mère conseilla à sa fille d'entrer dans le qandil, lequel avait une porte habilement ménagée et

qui s'ouvrait de l'intérieur. La jeune fille étant entrée, on ne sut ce qu'elle était devenue; on la chercha partout, en vain; le sultan se dit en lui-même que le génie *Achchaq làraïs*, « l'Amoureux des nouvelles mariées », l'avait peut-être enlevée ; et il fut très contrarié.

Après quelques jours, il se dit : « A quoi me sert ce qandil; il m'a porté malheur. Vendons-le.» Et il le fit porter à la vente aux enchères. Un riche commerçant qui projetait d'aller en voyage dans un pays étranger l'acheta dans l'intention d'en faire présent au roi de cette contrée. Ce roi fut très content du cadeau récompensa le marchand et donna le qandil en cadeau à son fils qui le mit dans sa chambre.

La jeune fille dormait dans cette prison d'or sur un matelas, avait avec elle des provisions et tout ce qu'il lui fallait. Elle sortait toutes les nuits pour aller faire ses ablutions et ses prières. Puis elle mangeait ce qui restait de la cuisine du prince et rentrait se cacher. Les serviteurs qui ne trouvaient plus de nourriture, dirent au fils du sultan :

— Ya Moulay, un terrible chat fait de nous sa proie. Il vient tous les jours et mange tout ce que vous laissez.

— Il faut que je surveille ce chat, se dit le prince en se demandant quel animal extraordinaire pouvait avoir tant d'appétit.

Il évita donc de s'endormir, et voilà qu'il vit la fille du sultan, belle comme une lune, sortir du qandil, s'avancer doucement dans la nuit, faire ses ablutions à une fontaine, prier, et s'asseoir pour manger. Il la laissa d'abord faire, mais au moment où elle rentrait dans sa prison, il la saisit et lui dit:

— *Djinnia aou insia*. Fée ou humaine ?

— Comme toi, répondit-elle, je suis un être humain. Et je dis : Il n'y a de divinité que Dieu et Mohammed est l'envoyé de Dieu.

Puis elle raconta toute son histoire au prince. Ils continuèrent à vivre dans la même chambre: la princesse sortait le soir, priait, mangeait avec le prince, puis passait la nuit à causer gentiment avec lui. Le prince demanda à son père d'augmenter sa ration, sous prétexte qu'il lui venait un grand appétit, ce qui fit beaucoup de plaisir au sultan qui la doubla, à la gran-

de satisfaction des esclaves. Toutes les nuits se passaient ainsi, et la femme du prince commença à trouver qu'il la négligeait.

Le sultan dut un jour partir à la guerre et voulut emmener son fils. Celui-ci dit à sa mère de veiller soigneusement sur le qandil, de ne le jamais faire sortir de la chambre, et surtout de ne pas le prêter à son cousin qui devait se marier. Il craignait que celui-ci n'eut l'idée de l'allumer.

— Sois tranquille, mon enfant, dit la sultane.

Mais après le départ de l'armée, le frère du sultan demanda le qandil pour le mariage de son fils. Cette lampe gigantesque, une fois allumée, serait certainement du plus heureux effet.

La sultane refusa d'abord, mais à force d'insister, son beau-frère obtint ce qu'il voulait. Il emporta chez lui le qandil et y mit un seau entier d'huile. Puis on alluma la mèche. La jeune fille commença à être incommodée par la chaleur. Une fois même on oublia de l'éteindre et la chaleur devint si forte que sa chevelure faillit prendre feu. Elle ouvrit la porte de sa prison dans l'intention d'éteindre la mèche; voyant que tout le monde dormait, et craignant que cette action ne fit deviner sa présence, elle se contenta de manger et de prier selon son habitude. Mais, sur son chemin, elle rencontra la femme du fils du sultan qui lui cria dans sa surprise:

— *Djinn aou ins*. Génie ou être humain ?

— Etre humain, dit-elle.

— C'est toi, poursuivit la femme, qui as détourné de moi mon mari! Maintenant, c'est moi qui vais te faire souffrir.

Elle lui fit enlever tous les bijoux qui la couvraient et lui venaient de sa mère, et elle la fit fouetter par ses esclaves. Tout le monde l'approuvait et l'encourageait, sauf un des frères du sultan et une vieille femme. On roula l'infortunée dans une natte d'osier qu'on envoya dans un four pour la brûler.

Mais le chauffeur du four trouva que cette natte était bien lourde pour une vieillerie dont on veut se débarrasser; il eut l'idée de l'emporter chez lui pour l'examiner et s'en servir si elle était encore utilisable. L'ayant déroulée, il trouva cette belle jeune fille et s'étonna à la limite de l'étonnement. Il lui demanda

pourquoi on la traitait ainsi, et quelle grave faute elle avait pu commettre pour mériter la mort. Elle lui raconta toute son histoire; puis l'homme la laissant avec sa femme retourna à son four. Quand on vint du palais pour lui demander si la natte était bien détruite, il déclara :

— Quelle chose extraordinaire m'avez-vous donc envoyée ? Quand je l'ai jetée dans la maison du feu, elle s'est mise à crépiter et j'ai vu comme des os qui faisaient explosion. Je n'ai rien compris à ce phénomène.

Très satisfaits, les envoyés de la famme jalouse le remercièrent et repartirent.

Lorsque le fils du sultan revint de la guerre il courut à sa chambre pour ouvrir le précieux qandil qu'on y avait ramené. N'y trouvant rien, et à la limite de la désolation il se précipita chez sa mère et lui dit d'un ton furieux.

— Pourquoi as-tu prêté le qandil ?

Et comme la mère essayait d'abord de nier :

— Comment peux-tu dire cela ? Il reste encore des traces du feu!

Elle avoua. Alors le prince expliqua tout et on demanda au frère du sultan de rendre la jeune fille qui se trouvait dans la lampe.

— Je n'ai rien vu, protesta-t-il.

Le fils du sultan tomba malade de désespoir et tous les médecins n'arrivèrent pas à le guérir. Toute personne qui se présentait pour le soigner devait avoir la tête coupée en cas d'échec.

Pour ce qui était de la jeune fille, elle habitait chez le pauvre chauffeur du four et l'appellait son père. Elle était *mbaraka mes'ouda* (1). Elle avait donné tous les bijoux qui lui restaient encore à ceux qui l'avaient adoptée et lui avaient sauvé la vie.

Tout le monde parlait de la maladie du prince et des gens qu'on exécutait. Le chauffeur du four et sa femme racontant la chose à la princesse, celle-ci comprit de quoi il s'agissait.

— Papa, dit-elle un jour, je vais faire une *Harira* (2) que tu porteras au fils du sultan pour le guérir et tu

---

(1) Porte-bonheur.
(2) Soupe aux légumes passés.

diras: « Je suis un médecin sage qui guéris le malade en une nuit. »

— Oh! j'ai peur pour ma vie, s'écria-t-il, sachant quel sort l'attendait en cas de non réussite.

— N'aie pas peur et remets t'en à Dieu.

Dans le bol de soupe qu'elle prépara, la jeune fille mit une bague que le fils du sultan lui avait donnée naguère.

Quand l'homme se présenta au palais, on lui dit les conditions, et il accepta d'encourir la mort si le prince ne guérissait pas. Le fils du sultan, prit le bol, but la harira, et arrivé au fond du bol, vit la bague.

— Je me sens déjà mieux, s'écria-t-il aussitôt tout content.

Il fit combler d'or le chauffeur et lui dit de lui apporter le lendemain une soupe de la même fabrication. Quand le sultan se présenta pour constater l'effet du remède, il lui demanda de faire encore de nouveaux présents au porteur de la soupe.

— Attendons que tu sois tout à fait guéri, dit le sultan.

— Pour les bonnes marques que je constate déjà, on peut lui donner quelque chose.

On lui donna donc de l'argent, autant qu'il en faut pour être à l'abri des soucis; — mais il n'y a que Dieu (qu'il soit exalté!) qui mette à l'abri du souci.

Le lendemain le chauffeur retourna au palais avec de la soupe et le prince lui parla longtemps, lui demandant s'il n'avait pas une jeune fille chez lui.

— Oui, dit l'homme.

— Pourrai-je venir chez toi ?

— Tu seras le bienvenu, ô Moulay, et me feras un grand honneur.

— Demande donc à mon père de m'emmener au bain pour me soigner selon ta méthode.

Mais le sultan dit:

— On fera chauffer le bain ici .

— Cela ne suffit pas, dit le soi-disant médecin; il faut qu'il sorte, prenne l'air et aille dans un hammam de la ville.

Le prince réussit ainsi à retrouver sa bien-aimée qui lui raconta tous les mauvais traitements qu'on lui avait fait subir. Après avoir longtemps parlé avec elle, il retourna à Dar-el-Makhzen, où tout le monde fut heureux de le voir complètement guéri.

— Le médecin, dit le prince à son père, m'a dit qu'il avait chez lui une jeune fille. Je ne me marierai qu'avec elle.

— Qu'il en soit ainsi, dit le sultan, qui demanda le jour même la jeune fille au médecin pour son fils. La dot ayant été versée, la fille du sultan épousa le fils du sultan.

Elle montra à son mari les brûlures dont il y avait encore des traces dans ses cheveux, ce qui mit le prince si en colère qu'il alla trouver sa mère et lui dit:

— Je te renie pour ma mère!

Puis il fit faire un grand trou dans la terre et ordonna d'y jeter tous ceux qui avaient maltraité la jeune fille. Quant au bon chauffeur du four, il fut nommé caïd.

Nous les laissons manger des pierres et nous venons manger des dattes (1)

Recueilli à Fès et traduit de l'arabe parlé par Mohammed El Fasi et Emile Dermenghem.

(1) Ce conte fasi se rattache, on le voit, au cycle de *Peau d'Ane* (Cf. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles*, 1923, p. 187-208). Il présente les traits essentiels du conte français : amour incestueux, fuite, cachette, prince amoureux, bague cachée dans un plat. Il touche par certains traits aux contes du cycle de *Cendrillon*. Il se rapproche d'un conte égyptien moderne recueilli par H. Dulac (*Quatre contes arabes en dialecte cairote* 1889, p. 57). Si l'on compare entre eux ce conte égyptien, le conte fasi et le conte français, on constate que ces deux derniers se ressemblent moins entre eux que chacun d'eux ne ressemble au premier ; ce qui se comprend aisément si une source commune orientale s'est séparée en deux branches, l'une en Europe occidentale l'autre en Afrique du Nord. Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où l'on constate l'unité du folklore méditerranéen.

Le trait de l'anneau mis dans un gâteau ou une soupe, qui se retrouve dans de nombreux contes marocains, peut se comparer à l'histoire du poète Mouraqqich (Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, II, 339) : Mouraqqich se meurt d'amour pour sa cousine Esma ; le père de celle-ci la marie à un autre, selon la tradition qui s'oppose au mariage des amoureux ; le poète fait alors mettre son anneau dans le lait qu'un berger porte à Esma ; celle-ci accourt et recueille le dernier soupir de son ami.

Pourquoi et comment j'ai écrit les « Souffrances Istriennes »

Je suis incapable, — au moins dans le domaine littéraire — d'agir par pur sentiment du devoir.

Chaque fois que j'ai dû me soumettre à l'invitation, formelle ou muette, d'écrire une chose encore insuffisamment mûre en moi, aucun effort ne m'a réussi, quelque contrainte, même pénible, que j'ai pu y consacrer.

J'en avais fait une fois de plus l'expérience à Pazin en 1904, où j'enseignais alors (N.I.). Je m'aperçus bientôt que notre peuple istrien n'avait aucune histoire écrite de son propre passé, ne savait pas même narrer ses aventures, et rien à plus forte raison du passé de ses tours et châteaux du Moyen-Age dont on voit souvent des ruines dans la vallée de Loupoglava à la source de la Racha. Dès lors je m'imposai la lourde besogne d'étudier au moins ce que les auteurs italiens et allemands nous ont rapporté, — fut-ce dans un esprit tendancieux — des événements passés de la terre d'Istrie.

Je considérai comme mon devoir de tout accepter de n'importe quelle source pour le rendre en quelque sorte, et sans tarder, à ceux qui attendaient de moi cet effort ; il s'agissait pour moi de trouver le procédé littéraire le plus accessible, en me servant même des mots qui seraient les plus facilement compris par mes lecteurs de ces contrées.

Je n'y réussis point : ni les ballades intitulées « La chemise sanglante» (N. 2) ni le roman historique «Les jours ensanglantés» (N. 3) ni les sonnets intitulés «Les Cités d'Istrie» (N. 4) ne réussirent, malgré l'abondance des données historiques, à exprimer ce que je voulais, parce que j'y parlais, en un style qui n'était pas le

mien, de choses que je ne connaissais que par la lecture.

Ces ballades et ce roman sont une des œuvres détachées de moi depuis longtemps et je ne sais si on trouvera quelque place même pour les sonnets — quand j'aurai pu revoir et replacer maint détail — dans l'édifice de mes vers (N. 5).

C'est plus tard et d'autre façon que j'ai fait mon devoir envers l'Istrie: ce fut à Kopar (N. 6.)

Kopar, qui fut jadis le siège de la Provéditure et de l'administration de la partie de l'Istrie soumise à Venise, est une petite cité italienne peuplée de lionceaux ailés sur les murs des vieux édifices où habitent les descendants de familles nobles vénitiennes, jadis nombreuses et fortunées.

On raconte, aujourd'hui encore, de l'un d'eux, qu'il n'a jamais sur ses vieux jours franchi le seuil du « palais » paternel pour ne pas fouler un sol qui n'appartenait plus à la Sérénissime (7). On trouve même dans cette ville des paysans, immigrés depuis longtemps d'autres contrées ayant appartenu à l'ancienne République de Venise, mais on aurait quelque peine à trouver des citadins parlant notre langue et appartenant à notre race. Par contre on y achète de bon matin le lait et les choux au marché; les œufs, le fromage et le pain « de chez nous » se vendent au seuil des maisons où les apportent nos paysans des villages environnants tout à l'entour. Ils entrent sans bruit en ville à l'aube, nos gens, dans la petite ville où ils viennent faire en silence leur besogne et puis disparaissent. Ils s'y comportent comme dans quelque maison étrangère et ressemblent plutôt à des sujets apportant au maître le tribut en nature qu'à ces marchands de campagne qui ailleurs, en d'autres circonstances, ont leur franc parler avec leurs clients, fussent-ils gens de ville et considérables. Cette déférence de nos paysans qu'on croirait apeurés devant les citadins, je l'ai observée jusqu'au cœur de l'Istrie, mais c'est à Kopar que j'ai vu qu'il y a quelque chose de déplaisant, que l'ère nouvelle et le réveil national n'ont pas encore atténué, dans ces rapports, en Istrie, entre le village croate et les villes ou les bourgs italiens ou italianisés.

Je m'y suis rendu compte soudain que mes yeux s'ouvraient à ce que j'avais en vain cherché jusqu'à pré-

sent dans des ouvrages historiques et dans mes enquêtes à travers l'Istrie : à quoi bon, dans tel roman ou dans telles ballades, narrer de romantiques histoires de vieux manoirs et châteaux puisqu'au même moment une âme commençait à naître dans les humbles maisons villageoises, l'âme de Celui qui n'a pas encore dit son mot et dont nul encore n'a su parler.

A quoi bon, entre autre, Ivan Sinkovitch le nouveau venu, Stjepan Konsul d'Istrie le luthérien, et le baron pillard de Kerchan et le chevalier Psoglavats (8) de Vrania au pied de l'Outchka (9), à quoi bon tous ces personnages qui peuplent mon roman, qui évoquent des jours écoulés, puisqu'au même moment grandissait déjà Celui qui a hanté les rochers et les champs, les collines et les rives d'Istrie, celui qui a défriché les forêts, labouré les glèbes, ensemencé et planté, accru le bétail et qui nourrit maintenant les cités où il apporte encore tout le fruit de sa peine et de son labeur, toujours sur pied, au marché ou au seuil des demeures, comme un sujet chargé de la dîme de son maître.

Je me rendis compte enfin que c'était Lui qu'il fallait décrire.

Mais il est épars et n'est nulle part tout entier, il a mille noms et mille visages, il est dispersé en d'innombrables gouttes comme la rosée sur une prairie et chacune de ses parties, jusqu'aux moindres, a son âme à soi. On le devine partout, mais on ne saurait le découvrir dans sa totalité, tout comme on ne peut voir toute une fleur, toute une montagne ou toute la mer. Et de même qu'on ne peut le saisir tout entier dans l'espace, on ne peut non plus le saisir tout entier dans un seul moment.

C'est ainsi que j'ai trouvé le vrai sujet que devrait traiter mon livre sur l'Istrie: c'est ainsi que j'ai deviné enfin mon « héros » véritable. Mais comment peindre tous ses traits et toutes ses rides en un seul visage? toutes les tristesses et les impétuosités de son être en une seule âme? pour le voir alors devant moi, achevé, comme s'il était tout d'une pièce ?

Où situer tous ses foyers et en quel instant résumer tous les jours de sa vie?

Alors commença pour moi une nouvelle enquête, plus difficile encore peut-être.

J'ai pensé que ma peine serait vaine cette fois encore, mais c'est alors précisément que je trouvai ce qu'il me fallait, d'étrange manière, il est vrai, là où je m'y attendais le moins.

Pendant les vacances de Pâques je me rendis un matin à l'aube pour la seconde fois à Motovoun: c'est une petite ville très vieille, enceinte de murs, campée au sommet d'une colline isolée! Devant elle, de larges vallonnements, derrière elle, la forêt que traverse une rivière qui semble se trainer péniblement jusqu'à la mer. Le bois est calme, le fleuve aussi, la petite ville tombée en léthargie, les visages des indigènes du lieu sont aussi pâles et ennuyeux que les façades de leurs antiques maisons. On y travaille sans entrain, tout est mort dans cette petite ville italienne. Tandis que tout autour et alentour, nos paysans quittent leurs cabanes isolées pour labourer, abattre des arbres, faire paître leurs troupeaux. A regarder du haut des remparts, on n'entend aucun bruit : la rivière Mirna (10) se tait; le bois s'est tu, protégé des vents, et les laboureurs et les pâtres sont si éloignés de la plaine qu'on n'entend ni le bruit de leurs outils ni les voix des gens ou des animaux.

Je me sentis attiré par cette paix, cette verdure et je dirigeai mes pas sans penser certes à ce que je cherchais.

Mais il en advint autrement: dans le train à voie étroite déjà une foule compacte, venue des villages et des bourgs voisins. Jour de recrutement à Motovoun.

Je trouvai la petite ville pleine de gens, pour la plupart nos villageois: les uns accroupis à l'ombre devant l'église, au pied de ses murs et de son clocher élevé, d'autres assis sur le seuil des maisons sous les voûtes des ruelles étroites. Ils attendent le début des opérations! Des pères et même beaucoup de mères ont accompagné leurs fils; beaucoup sont fatigués de la route, couverts de poussière, presque tous soucieux et taciturnes.

Les boutiquiers de Motovoun entrebaillaient leurs échoppes, se mêlant à la foule, offrant quelques bricoles; mais les paysans ont dans leurs besaces tout ce qu'il leur faut et les citadins fâchés les harcèlent de plaisanteries et les pourchassent de toute part. Le paysan supporte tout, il se laisse fourrer çà ou là, se

tait, regarde son fils qui va bientôt entrer dans la mairie et passer déshabillé devant la commission. La colère me prend, je ne sais moi-même de qui m'indigner davantage: de ces boutiquiers bavards et bilieux ou de ce bétail humain si patient. Nulle part, personne avec qui je puisse parler pour me soulager le cœur. Pourtant c'est aujourd'hui le jour où les plus sévères gendarmes sont eux-mêmes indulgents pour ces jeunes gens qui vont partir au service de leur empereur. Et voyez ici, comme on les traite !

J'errai à travers la ville repliée sur elle-même et dès le midi je redescendis la route qui mène à la gare, au pied de la colline, pour m'asseoir à l'auberge en attendant le train de Kopar! Motovoun était déjà très haut au-dessus de moi quand j'entendis des pas derrière moi: un petit vieillard descendait hâtivement la route, la démarche ébranlée, un peu par le vin et beaucoup par la tristesse contre laquelle il luttait si difficilement.

Dès que j'eus répondu en croate à son salut en italien, il se joignit à moi et m'ouvrit son cœur. « Hélas, on lui a pris son fils unique et lui — le compère Zouan (11) Gerblina, âgé, avec sa vieille Barbara aux pieds toujours enflés! — Et voilà: il a bu un coup de vin pour lui apporter plus aisément la triste nouvelle, — le fils quatre ans à Poula sur un bateau de guerre! — et les deux vieux dans la maison vide, à côté du champ en friche, quelle tristesse, quelle ruine!

— Avez-vous, compère, des bêtes ?

— Une vache *La Boschcarina* (12). Elle seule peut encore nous sauver! C'est une merveille de vache! Et connaissez-vous le Dr Laguigna? (13)

— Oui, je le connais.

— Mais le vrai Laguigna, le nôtre ?

— Oui, lui-même. Il n'y en a pas deux.

Le vieux se redressa. Son visage se rasséréna, il se mit à raconter comment il avait déjà deux ou trois fois mené Boschcarina à Pazin devant la commission pour la distribution de prix au bétail du pays. Et ces Messieurs n'avaient pas même eu un regard pour son trésor. Il fallait que je le sache pour lui venir en aide. La Boschcarina! Douze litres par jour! Et chaque année un beau veau grand comme un ânon! et à Motovoun on a besoin de lait!

— Oh Monsieur, si vous la voyiez notre Boschcarina! notre maison est tout près d'ici.

Et il m'y mena. Barbara lut sur sa figure la triste nouvelle et se mit à geindre, puis elle se retira dans quelque coin.

Je me trouvai dans une humble maison, usée, enfumée; derrière l'enclos, la vache ruminait dans l'ombre! Elle était petite, maigre, il lui manquait une corne et, à ce qu'il me sembla, la queue.

Le vieux, eût-on dit, avait oublié son fils. Il caressait la bête, et lui dit : « Mon trésor ! Le lait coule d'elle comme l'eau de la Mirna ».

Est-il ivre? ou égaré de tristesse? me demandé-je et je me prépare vite à partir. A peine réussi-je à me séparer du paysan qu'il me crie encore de loin:

— Laguigna! le prix!

Le recrutement était terminé. La cohue descendue de la ville s'installe autour des tables de l'auberge près de la gare. Ceux qui n'attendent pas le train restent assis et boivent avec leurs connaissances avant de retourner au village. Les recrues ont mis leurs chapeaux et restent ensemble à chanter. Les plus âgés se plaignent et se lamentent de ce que les jeunes de la ville ont de la chance cette année encore. Le maire de Motovoun une fois de plus favorise les citadins, — on a pris pour le service presque uniquement les villageois!

Près d'eux étaient assis plusieurs citadins qui avaient accompagné des amis à la gare! ils ripostent aux paysans; ceux-ci, enhardis par le vin, se fâchent :

— Il nous faut tout faire pour vous, bêcher, labourer, et même porter le fusil!

Et je ne sais tout ce qui se passa encore: je vis soudain des tables se renverser, des citadins s'enfuir, et quelques paysans à leurs trousses. Une pierre vole, — frappe une table, — une fillette se met à hurler.

— Il a tué l'enfant, ah! ces gens de la ville!

Confusion générale, vive irritation. Mais il semblait que tout s'achèverait avec ces cris. Alors, un homme maigre, de haute taille, sortit du groupe des recrues, releva ses manches, et brandissant un bâton :

— Suivez-moi les gars!

— A la ville, s'écrièrent les recrues, avec chaleur !

Les adultes hésitaient, demandant qu'on reste calme et qu'on ne fasse pas de bêtises. Mais déjà les jeunes s'éloignaient, criant au grand Joseph :

— Conduis-nous, mènes-nous!

Sur son visage les yeux scintillaient et chaque muscle frémissait.

Ne les laissons pas seuls, s'écrièrent les femmes, en qui s'éveillait la louve craintive pour son louveteau.

Tout le monde sur pied. Le cortège se forma, se mit en route.

Je m'y mêlai.

Au début, on ne fit que crier et jurer, en proférant des menaces et en montrant le poing, bâtons brandis.

Le grand meneur, marchant à grands pas, poussait des cris perçants. En route, on ramassa des pierres, on arracha des piquets aux palissades, on s'emparait de tout ce qui pouvait servir d'arme. On se hâtait à la montée, s'essoufflant plus encore d'inquiétude que d'efforts.

Là-haut, sur la colline, à portée des premières maisons, le meneur s'arrêta et avec lui tout le cortège :

— Il y aura des malheurs maintenant!

— En arrière mes enfants !

Les jeunes gens entrèrent en ville; les adultes inquiets, dans l'attente des premiers heurts, entendirent bientôt au lieu des cris et des coups, un chant s'élever:

— « Qui va te faucher, belle herbe.

« Quand je pars à la caserne

« Oh herbe verte! »

La foule alors, envahit la ville, silencieuse et déserte comme un cimetière.

Portes et fenêtres closes : pas un chien dehors. La frayeur des citadins eut raison de la fureur des paysans. Surprise d'abord! pus une folle gaieté.

Le grand Joseph gambade de joie et chante à pleine gorge, à la tête du cortège, en faisant entendre des cris de victoire, heurtant de son bâton les portes closes et s'exclaffant d'entendre l'écho résonner dans les maisons de taille respectable.

Une ivresse étrange s'empare d'eux — ils redeviennent des enfants capricieux; ils s'amusent sur la place du marché, faisant la course le long des remparts et appelant en vain l'un ou l'autre des citadins pour qu'ils se montrent à leur fenêtre.

Et le grand Joseph, pour faire le rustre et marquer son mépris, à moins que ce ne soit d'avoir mal digéré son vin, fit halte devant la maison du maire, et tomba la culotte...

A la gare le train siffla. Chacun dégringole en hâte la colline.

Nous arrivâmes à temps, mais nous étions si nombreux qu'avec plusieurs autres je ne trouvai pas place dans le convoi. Je passai la nuit chez le paysan qui habite en contrebas de la ville.

Le lendemain tout était calme à Motovoun, les bourgeois se félicitaient d'avoir, par leur sage conduite, permis aux fantaisies capricieuses des conscrits enivrés de vin de s'évaporer sans autre mal. Ils étaient sûrs que les bonnes relations entre eux et leurs laborieux et bons métayers n'en étaient pas compromises. Mais je me rendis bientôt compte qu'il n'en était pas tout à fait ainsi. Parmi les paysans qui apportèrent le lendemain matin à la ville les choux, le lait et les autres produits nécessaires aux citadins, je reconnus entre autres le grand Joseph.

Dans ses gestes comme dans les traits de son visage, il n'y avait plus trace de leur habituelle timidité — pleine de soumission — quelque chose avait changé.

Je rentrai pourtant de mauvaise humeur à Kopar.

Je vis bientôt que j'avais précisément trouvé à Motovoun ce que je cherchais. Cette silhouette de serf géant (14), le type du Grand Joseph (15) apparut soudain tout d'une pièce et complet devant mes yeux.

Il a le visage, les gestes, les défauts et les vertus, l'âme et le corps de tous ceux que je n'avais pu jusqu'à présent pétrir en un seul individu, et que j'eusse animés du souffle de la vie.

Il m'apparut, reculé dans le passé, aux jours où ses maîtres étaient encore plus forts et lui plus faible encore, mais la première étincelle d'une conscience personnelle brillait alors déjà dans ses yeux.

Après avoir vu pas mal de choses en Istrie et vécu l'aventure de Motovoun, j'éprouvai l'existence réelle des grands Joseph, des révoltés et des fugitifs rebelles, et que leur jour, même retardé, venait enfin.

Je l'évoquai dans le passé, sous les murs de Motovoun ou sur les sommets du mont de Psoglavats (16), ou avec le Ban légendaire Dragonia (17), très loin dans la montagne à sa suite ou avec le galérien Ilija (18) enchaîné à sa galère sur la mer toute proche.

Mais il était une de ses incarnations futures où je ne pouvais pas le deviner, celle qui a pris les traits du jeune martyre Vladimir Gortan! (19).

Et en 1907 à Kopar j'écrivis son histoire. Je cro-

yais y parler des choses qui remontent bien loin dans le passé et s'achevaient précisément alors. Qui eût cru alors qu'en 1919 se perpétrerait à nouveau l'injustice qui ramènerait le grand Joseph dans la même chétive cabane au pied de Motovoun et que mon récit serait aussi l'histoire de ses misères d'aujourd'hui ?

Le Grand Joseph avait été écrit et déjè imprimé, à ce qu'il me semble, dans la revue « Balkan » que rédigeait à Trieste Nehajev (20) quand la diète d'Istrie se réunit à Kopar. Je m'y trouvai avec le Dr Laguigna. Je lui décrivis en riant la pauvre petite vache Boschcarina et je lui transmis le message du compère Zouan de ce village voisin de Motovoun. Le grand visage de Laguigna resta presque immobile: il ne dit mot avant la fin de mon récit, mais alors:

— Mon bon Nazor, ne parle pas ainsi! Même si le compère Zouan avait ce jour là bu un verre de trop, il savait bien ce qu'il disait, il avait raison, il était sincère! Oui, tout un ruisseau de lait sort du pis de sa vache. J'en connais une foule de ces bons paysans et de leurs vaches!

Notre Istrie n'est pas la pauvrette qu'on dit, car chacun de ces braves gens y a sa Boschcarina et cette petite province paysanne, notre Istrie, est comme cette humble vache que Dieu a bénie et que chacun trait.

Quand le compère Zouan t'a serré la main à ton départ, n'as-tu pas senti combien de calles il y a dans sa main ? As-tu déjà demandé à Motovoun qui nourrit tous ces citadins oisifs? La houe du grand Joseph et la vache du compère Zouan! Et Boschcarina est vraiment quelque chose d'immense.

Le petit vieux l'a bien senti et c'est pourquoi il souffre quand il sent qu'on ne prête pas garde à sa pauvre vache et qu'il voit que ceux-là justement la couvrent de ridicule qui se nourrissent de son lait.

La Commission des primes au bétail! Oui da! elle récompense des vaches amenées de loin, fortes et prospères, grandes et grasses, mais qui ne peuvent s'habituer à vivre dans les rustiques étables de nos pauvres paysans et ne savent pas transformer en lait l'âcre sève de toutes les herbes de nos prairies istriennes souvent semées de pierres et de chiendent.

Le compère Zouan sait ce qu'il dit et ce qu'il lui faut; Il connait sa terre et ses bêtes: ah oui, c'est lui qui devrait recevoir la prime, parce que la Boschcarina étique est un vrai miracle.

Et si tu retournes là-bas salue le vieux de ma part et dis-lui que je suis d'accord avec lui. »

Je n'ai jamais revu le vieux Zouan, mais je ne l'ai pas oublié. J'ai écrit l'histoire de sa vache et je l'ai vue alors telle qu'elle était aux yeux de Laguigna. Alors seulement j'ai compris le vieux Zouan, sa colère et sa peine.

Et après la guerre, et l'occupation de l'Istrie, en 1919 à Zagreb, je me suis entretenu de nouveau avec Laguigna et des souffrances nouvelles de nos paysans de l'Outchka à Trieste.

Dans sa voix quelque chose tremblait quand il me dit :

— Peut-être ce seront ceux-là même qui peinent sur la glèbe et y gardent leurs bêtes qui résisteront le plus facilement ! Le vieux Zouan, en son village de Motovoun, ne cèdera ni ne périra si on lui laisse sa pauvre vache. Il y a une grande force en elle. Peut-être est-ce auprès d'elle que plus aisément on attend... »

Ainsi sont nés ces deux récits du Grand Joseph et de la Bochkarina, qui donnent l'image peut-être la plus fidèle des gens et des choses de ce pays, là même où ils apparaissent fantaisistes et grotesques. (21).

V. I. NAZOR.

(1) Pazin, bourg important au centre de l'Istrie.

(2) Recueil publié à Poula en 1905.

(3) Paru à Zagreb en 1908.

(4) Recueil paru à Zagreb en 1907.

(5) L'édition, en cours de publication, de ses Œuvres complètes, chez Vasich à Zagreb.

(6) Petite ville de l'Istrie occidentale, près de Trieste. Ancienne capitale de l'Istrie. Les Italiens l'appellent Capodistria.

(7) Venise avait conquis l'Istrie au M. Age et en avait été chassée par Bonaparte en 1797 : l'Autriche la posséda après l'Empire. Les traités l'ont donnée à l'Italie après la Grande Guerre.

(8) Mot à mot Tête de chien, nom désignant un type mongolien.

(9) Le Monte Maggiore, sur le littoral S.E. de l'Istrie.

(10) M. a. m. la Silencieuse.

(11) Forme vénitienne corrompue du prénom Jean.

(12) de Bosco : brousse ou broussailleuse : soit à peu près la Broussailleuse ou la Broussaillarde, surnom donné à la vache.

(1) M. Laginja né en Istrie, député d'Istrie au Reichsrat de Vienne, ban de Croatie en 1920, l'un des défenseurs de la cause istrienne dans l'ancienne monarchie et après la guerre : n'a cessé de protester contre son annexion à l'Italie ; est mort il y a quelques années.

(14) «Kmet» a signifié, longtemps encore après l'abolition du servage, une infériorité sociale marquée du paysan travaillant la terre vis-à-vis

du citadin, de celui qu'encore aujourd'hui le paysan appelle, non sans quelque rancune ou ironie, « gospodin » « kaputas », etc., (le Monsieur, etc.). Le parti paysan croate a longtemps utilisé ce thème dans sa propagande politique.

(15) Le type du Grand Joseph forme le fonds du roman Veli Joze (Le Grand Joseph, (paru à Ljubljana en 1908).

(16) Nom donné à une montagne, cf. ci-dessus N° 8.

(17) M. a. m. le Ban Bien-aimé. Ce personnage et les autres sont utilisés dans le récit du Grand Joseph.

(18) Forme slave du prénom Elie.

(18) Vl. Gortan, Croate d'Istrie accusé par le tribunal exceptionnel fasciste de Trieste d'attentat contre les miliciens fascistes, condamné à mort après un procès contre lequel a protesté toute la presse yougoslave, et fusillé de dos, avec un « complice » immédiatement après le procès, malgré tout un mouvement en sa faveur dans l'opinion publique européenne.

Est considéré depuis sa mort, en Yougoslavie, comme un martyr national.

(20) Nehajev, écrivain croate, mort en 1931.

(21) *Le Grand Joseph,* paru en volume aux éditions de la Matitsa slovène en 1908 à Ljoubliana, avec les illustrations de Chantel, a été réédité en texte abrégé et adapté pour les enfants par la Bibliothèque nationale de Zagreb en 1923.

Les deux récits, le Grand Joseph et la Boschcarina, figurent dans la 2e édition des « Récits istriens » (dans la collection des Conteurs croates édités par Vodnik à Zagreb en 1917).

Ces deux « jumeaux » comme les appelle l'auteur, ont été réédités (revus de nouveau) en même temps qu'un troisième court récit plus récent (la légende de Divitch-Grad : une ville en ruines près de Pola) sous le titre « les Souffrances istriennes » à Zagreb en 1930, car selon l'auteur « aujourd'hui précisément on y trouvera plus d'une chose qui attriste et fait souffrir ».

C'est la préface de ce recueil (1930) que nous donnons en traduction, (trad. faite par I. Hergechitch, et R. Warnier) avec l'autorisation de l'auteur.

Les Iles des Cariatides

Les îles souriaient, sereines, aux premiers rayons du soleil; la côte, encore dans l'ombre, semblait les fixer d'un air farouche et sombre : encore assoupie, on eût dit qu'elle rejetait obstinément les brises matinales et les vagues écumantes. Dure et indifférente, quel contraste avec les îles joyeuses ! Indifférente à tout le va-et-vient des choses, elle semblait affalée, dénudée, aux yeux de tant de barques et de tant de femmes qui s'en venaient de l'île à force de rames.

— Le courant déporte. Pas moyen d'avancer...

— Plus fort, Mara.

— Impossible, même en m'y rompant l'échine...

— Pas moyen d'avancer aujourd'hui.

— Chantons donc ! Commence, Mara...

Mara, jeune femme, de haute taille dont les magnifiques yeux noirs gardent une lumière douce et paisible, paisible et douce comme celle d'une veilleuse, se met à chanter d'une voix sourde :

« Oh ! mer profonde, toute ma joie... »

Et dès la première syllabe « Oh », elle a, imitée de toutes les autres, lancé ses rames en fendant l'eau, s'est courbée sur elles pour les ramener ensuite en les sortant de l'eau. Et toutes les femmes après elle, aux mots « toute ma joie », ont répété le geste, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la chanson, dédiée à la mer qui porte toute la joie de la vie, et qui emporte toute leur jeunesse en fleur. En la chantant, elles demandent aux marins s'ils ont rencontré quelque part leurs amoureux, leurs amants; en la chantant, elles rythment les mouvements de leurs rames et les pensées qui escortent les efforts de leur corps, leur donnant plus de force et de persévérance.

— Que t'écrit Marko ?

— Il viendra à Noël...

— Et le tien ?

— Il n'écrit rien. Il est loin, loin. Il viendra nous surprendre, lui ou une lettre. Chaque matin, en partant, j'espère que quelque chose me surprendra au retour.

— Et ton Ivan, Mara ?

— Il m'a fait dire qu'il reviendra quand j'aurai planté trois mille ceps...

— Pas moyen d'avancer aujourd'hui.

— Plus fort, vous autres, arrivons avec le jour.

— Plus fort.

« Oh ! mer profonde, toute ma joie ». Et la chanson rythmait à la fois le mouvement des rames et le va-et-vient des pensées.

Et les huit femmes se penchaient sur les rames et se redressaient avec elles. Toutes les huit, vêtues de rude étoffe brune bordée d'étroites bandes rouges et ornée de quelques rubans : cette étoffe lourde, attristante rongeait leur corps, engloutissant leurs silhouettes, des épaules aux chevilles.

Ces huit silhouettes ascétiques, noyées dans ces hardes raidies détruisaient peu à peu, mais sans cesse, tout ce qu'a de gracieux le corps féminin et chaque nouveau coup de rame faisait trembler douloureusement huit pauvres poitrines aux seins affaissés. L'étoffe foncée les froisse et les trempe sous la toile rude toute imprégnée de sueur : tous les pores et tous les joints des membres en transpirent. Et la sueur dégouline sur les visages osseux et sur les cous déformés. Les muscles forcés se rompent ou s'affaissent. Les pieds oublient leur allure dansante normale et s'accoutument à la démarche disgracieuse des mains qui cherchent sans cesse leur équilibre, que ce soit sur le bateau ou sur la terre ferme...

Le sel et le soleil rongent les visages. Ils deviennent rugueux, se ravinent, se tannent et se cuisent. Les yeux sont inondés par les vagues entre les îles; elles sourient aux premiers rayons du soleil sur leurs bords et sur leur sommet qui attendent, dénudés, froids et indifférents, que le jour et le soleil les grillent et aspirent leur pauvre humidité. La mer chasse des yeux des femmes le sourire qui, en d'autres lieux, règne sur les matins sereins après les douces nuits d'épuisantes ivresses.

— « Où est-il parti, mon bien aimé chéri ? » Et la chanson lance son rythme aux âmes et aux rames. Le

chœur se tait. Les rames commencent à s'abaisser et à se redresser en désordre, à s'embarrasser les unes dans les autres et à s'entrecroiser comme les pensées égarées par le dernier vers...

Elles ne savent où il est parti. Il est parti au loin : dans des pays lointains, au-delà d'océans ignorés. Que font-ils là-bas, qu'y voient-ils ?

Et, tout en ramant, elles pensent toutes: Qui voient-ils dans ces pays lointains ? Personne ne leur en parlera jamais. Personne ne leur décrira les visages et les silhouettes de ces femmes qui tournent là-bas autour d'eux...

— Eh bien, vous autres! Où avez-vous la tête ? s'est exclamée l'une d'elles. Chacun tire de son côté, pas moyen d'être d'accord ! Quand arriverons nous pour l'amour de Dieu ?

Et les femmes se réveillent sous les vêtements raides et sombres, en fixant le rivage devant elles.

Immobile, froid, noir et indifférent il s'étend devant elles et semble les attendre.

— Mara, femme d'Ivan, ton gosse pleure.

— Par Dieu, le mien aussi.

Deux femmes sortent leurs rames et, chancelant et s'aggripant au rebord de l'embarcation, s'approchent de la proue. Elles soulèvent de petits êtres enfouis dans des haillons, et, d'un geste mécanique, dégageant un sein, le plaquent sur une bouche ouverte et sanglotante.

Les enfants se calment au contact chaud de la poitrine et les regards des mères se perdent dans le vague.

Sous les pas de l'une des femmes un peu d'eau a jailli. Toutes l'ont remarqué, mais aucune ne s'y arrête. La femme continue à ramer silencieuse, comme si rien ne s'était passé. La barque glisse lentement et laborieusement vers la côte, dont l'aspect renfrogné ne change pas...

— Quand planterons-nous tant de ceps, pauvres de nous ?

— L'un après l'autre, a dit Mara femme d'Ivan.

— J'ai fait comme ça, moi aussi. Il ne m'en faut plus que sept cents. Juste assez pour vieillir et je n'ai jamais été jeune. Je lui ai élevé trois fils, je lui ai planté quatre mille ceps et maintenant, quand il viendra il me trouvera vieille.

— Il n'est pas jeune non plus.

— Certes non, le pauvre : il s'est rôti auprès des chaudières, mais enfin c'est un homme.. La dernière fois il est venu le jour des Mères (2). Il arrive, me regarde comme s'il ne me reconnaissait pas, me regarde et se tait. Sa bouche s'est pincée mais il n'a rien dit. Il n'a commencé à parler qu'à la maison quand trois gamins se sont suspendus à son cou. Il n'a rien dit de désagréable ni de méchant. Ceci à peu près :

— Veux-tu manger mon homme ?

— Je mangerai bien.

— As-tu sommeil, mon homme ?

— Je dormirais bien.

Mais j'ai bien vu que quelque chose le tracassait. Il cherchait quelque chose de beau à me dire, il s'efforçait, mais il ne trouvait rien. Il me regarde et détourne la tête. Il me sourit et je vois que quelque chose lui pèse... Il est resté sept jours et n'est devenu gai qu'au moment du départ.

— Aime-t-il quelque chose d'autre au monde ?

— Tous me disent qu'il ne va nulle part, qu'il ne quitte jamais le bord. Il m'a envoyé beaucoup d'argent. J'ai acheté une vigne si grande qu'en une matinée je la parcours à peine. J'y ai planté toute une forêt de ceps. Au prix de mon labeur... et avec son argent. C'est comme ça, voilà.

— Et qu'est-ce que tu penses, pourquoi est-ce comme cela ?

— Ma jeunesse est passée, la sienne aussi, et nous n'en avons pas joui.

— Plus fort, vous autres femmes. Qu'on avance. Plus fort...

— « Oh ! mer profonde, toute ma joie ».

— « Oh ! mer profonde, toute ma jeunesse ».

La barque fend plus vite les flots et marche allègrement. Les îles s'éloignent derrière elle, toujours plus éclairées et plus gaies. Le soleil perce toujours plus fort derrière les monts et les noie de ses rayons de plus en plus denses. Il éveille des chansons et des clartés, il baigne des hameaux paisibles autour de leur petit clocher et des maisons blanches sous leur toit blanc.

Ce sont les îles des femmes : Quelques centaines de

(1) Fête tarditionnelle en décembre : les mères font ce jour-là un cadeau à leurs enfants. Les pères ont également leur « jour » une semaine plus tard.

ces barques, voilà toute leur population. Pas d'hommes. Tous chauffeurs sur des bateaux où les grille la fournaise. Ils écrivent parfois quelques lettres.

— Encore cinq cents ceps.

— Encore mille.

— Allons jusqu'à cinq mille.

Ils écrivent des lettres et pensent aux vignes nouvelles qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'ont pas vues. Ils vivent d'un désir: en être, un bel été, surpris et se réjouir pour de bon. Ils ne pensent qu'à elles, presque jamais aux visages et aux corps de celles qui passent leur vie à ramer.

Elles pensent à eux et leur jeunesse se passe dans ces pensées, pleine de désirs assouvis, pleine d'ardeur jamais épanouie, pleine de passion jamais consumée.

Ces grandes îles ne sont que d'étranges couvents de femmes où l'on n'aime, où l'on n'aspire, où l'on ne se consume et ne se fane qu'en pensée. Où toutes les tensions se relachent avant d'avoir été jamais vraiment épuisées, où les seins ne se fatiguent pas de caresses et d'étreintes passionnées, mais du poids du linge tout imprégné ou raidi de sueur et des étoffes dures et sombres. L'éclat des yeux se perd, la mer l'a absorbé...

Etranges couvents de femmes, où toute la vie est transposée. Elle noue des liens subtils et se lance à la poursuite d'un but concret dans un lointain ignoré. On attend et rien n'arrive. Elles pensent à eux. De leurs êtres, la pensée extrait tout à la fois la jeunesse, l'ardeur et la nostalgie. Les corps se fanent, torturés, comme des torses noirs desséchés et enlaidis. Les corps des femmes se transforment en ruines, en débris et leurs âmes les soutiennent, se fortifient et absorbent toute leur vie.

Sur ces îles vivent des âmes nues de femmes que personne n'admire, devant qui aucun genou ne fléchit ni aucune prière ne balbutie : devant elles nulle bouche ne s'égare à la recherche d'une phrase qui ferait trop d'éloges d'une incertaine beauté. Elles pensent à eux.

Cependant que la femme courbée sur la rame continue le récit de ce qu'à fait son homme à son retour :

— As-tu faim, mon homme ?

— Je mangerais bien...

— As-tu sommeil, mon homme ?

— Je dormirais bien...

Mara, femme d'Ivan, a regardé la femme en train de ramer. Elle a vu son visage enlaidi par la sueur, la peau avinée et ridée des morsures du soleil et du sel. Elle a vu la rude étoffe roidie qui avale le corps entier, ses masses et ses déliés. Elle a vu, et tout ce que l'autre a dit lui semble naturel.

— Qu'est-ce qu'il lui aurait bien dit d'autre, son bien-aimé ?

Lui caresser le visage?

Se plonger dans ses yeux pour se baigner dans son regard sans sourire et sans douceur ?

L'écouter raconter sur un ton las comment on plante un millier de ceps ?

Elle s'est ensuite regardée elle-même avec les yeux de l'âme, pour constater qu'elle n'est pas changée depuis jadis, depuis autrefois, quand il parlait et parlait avec elle, s'enivrant et l'enivrant de doux murmures, et quand, las de bonheur, il s'endormait de fatigue.

— Rien n'est changé, je suis la même. Il reviendra, il viendra à Noël ou au printemps. On ne vieillit pas en un an. Tout sera comme autrefois.

Elle lance sa rame et pèse vigoureusement dessus. Sa confiance la réconforte, sa conscience la soutient...

Elle serait la plus malheureuse des femmes auprès d'un tel époux! Et de se rappeler ces quelques semaines de vie commune depuis leur mariage jusqu'à son départ. Elle l'a bien vu alors, son Ivan ne saurait changer. Et puis elle s'aperçoit que cette autre femme en train de ramer est déjà vieille, mère de quatre enfants, mariée depuis fort longtemps. Son mari a navigué, il est rarement revenu à la maison et il a envoyé fort peu d'argent. Au village on ne le considérait pas comme l'un des meilleurs. Tandis que son Ivan, chacun le loue et parle de sa réussite : il a envoyé tant d'argent qu'on ne peut que s'en étonner.

Entre temps la barque avait accosté : les femmes la tirent par l'avant sur l'étroite plage et se mettent à débarquer des faucilles, des hardes, des osiers pour nouer les ceps, de petites écuelles. C'est sur le terrain de Mara, femme d'Ivan, qu'on devait travailler aujourd'hui : Elle avait déjà aidé les autres, c'était maintenant à leur tour de lui rendre les journées de travail qu'elle leur avait prêtées. Elles examinent le ciel et se mettent en route :

— Il ne fera pas trop chaud aujourd'hui.

— Pas d'orage. Nous travaillerons tout le jour, et ce soir nous rentrerons à l'île avec le mistral.

Elles ont travaillé tout le jour : tout le jour leurs corps se sont courbés et ont peiné, sué, transpiré de sueur. Tout le jour la sueur a usé les membres et la peau, collé les cheveux aux crânes, les rongeant à la racine. Les haillons raidis de sueur ont battu sur les torses, écrasé et déformé les poitrines distendues.

Sur le midi un bateau est venu de l'île. Un bruit a couru à travers les vignobles :

— L'homme de Mara Ivanova est arrivé....

— Quelle surprise. En voilà une qui ne l'espérait pas.

— Elle sera contente.

Toute la vigne en parlait. Mara, femme d'Ivan, l'a su la dernière. Ce n'est que vers le soir que la nouvelle l'a atteinte. Une femme en sueur, toute essoufflée, est venue, disant d'une voix entrecoupée :

— Mara,

— ?

— Ton Ivan est arrivé.

— Où est-il? — Un vertige la prend.

— A la maison, dans l'île. Il est venu avec le vapeur de Preko. Comme il est beau et comme il a bonne mine.

— A-t-il dit quelque chose ? Quelque commission ?

La femme ne savait rien. Elle ne l'avait pas vu. Elle avait tout appris d'une autre qui l'avait vu. Mara a continué à travailler jusqu'au déclin du soleil sur les flots. Au retour elle a demandé à ses compagnes de ramer plus vite. A chaque instant, pour leur donner la mesure elle chantait : « Oh ! mer profonde »...

— Où te dépèches-tu, Mara ? nous allons crever ! Et elles protestaient d'un ton morne.

— S'il t'attend toi, personne ne nous attend nous autres.

— Et il faudrait qu'on se rompe les os pour toi ? A quoi bon ?

— Allons vous autres, vous savez bien ce que c'est.

Et de nouveau elles reprennent plus vigoureusement.

Mara se réjouit de ne pas trouver son mari à la maison. On la prévint qu'il était parti à l'église avec quelque vieux de l'endroit voir le nouvel autel pour lequel il avait envoyé sa part. Elle se mit hâtivement

à l'œuvre: laver, habiller de frais et nourrir son petit bonhomme tout dodu, plein de santé, bruni de soleil et de sel. Le petit repu et satisfait jacassait dans son berceau et jouait avec ses doigts. Mara s'est alors hâtée de s'apprêter à son tour : elle a lavé tout ce que les femmes des îles croient devoir nettoyer: ses mains, son visage et ses jambes jusqu'aux genoux: tout ce qu'atteint la terre et la poussière. Elle a mis sa robe des dimanches, celle qui sert pour aller à la messe ou aux vêpres. Elle a tressé et arrangé à son gré sa pauvre et courte chevelure toute embroussaillée. Satisfaite de tout, satisfaite surtout d'en avoir fini avant le retour d'Ivan.

Elle savait que quelqu'un le préviendrait bien que sa barque était arrivée et que Mara était rentrée de ses vignes sur l'autre rive.

Inquiète et énervée elle attendit le retour d'Ivan, pressée de le voir après si longtemps, de voir ses yeux souriants, d'entendre ses mots hésitants : ce sourire des yeux et ce murmure des lèvres qu'il semblait lui offrir lors de leurs rencontres quand il l'avait courtisée ou quand il venait de l'épouser.

Mara attendait son retour. Elle attendait le retour de ce visage et de ce sourire que depuis longtemps elle n'avait ni vus ni sentis. Elle attendait frémissante et inquiète d'un bonheur qu'elle ne pouvait ni concevoir ni exprimer: le premier retour depuis leur séparation, et ils s'étaient séparés trois semaines après leurs noces...

Elle se rappelait son départ et chaque détail en vibrait encore en elle comme un parfum. Elle en avait vécu jusqu'à ce jour: elle l'y voyait toujours comme alors, jeune, beau, tendre avec le sourire de ses yeux et de sa bouche. Elle, svelte et potelée, souple et jolie, si belle qu'il en était transporté d'aise et ne réussissait à parler de rien d'autre que de sa beauté, de son corps, blanc comme celui d'une sirène, de ses yeux caressants et de sa bouche parfumée. Il parlait, peu économe de ses mots: en avait-il trop? A peine assez pour exprimer ses sentiments et son enthousiasme.

— « Il faut que je parte, mais quand je reviendrai je ne repartirai pas. Je resterai auprès de toi. » Maintenant qu'il était revenu, certes, il ne repartirait plus.

— Un retour sans séparation nouvelle.

Elle se parlait à elle-même et se noyait elle-même

dans ce philtre immense et infini : un retour sans séparation nouvelle.

— Pourvu qu'il revienne encore à la lumière du jour. On se voit bien mieux alors.

Et il arriva à temps, alors que le jour commençait juste à s'obscurcir, avant le crépuscule.

— Mara, s'exclama-t-il dès le seuil en s'arrêtant.

Muet et immobile il reste à la porte et regarde sa femme : il essaie de bouger. Il se penche en avant, mais ses pieds ne lui obéissent pas. Il a tendu les bras : mais ils retombent d'eux-mêmes, ils n'obéissent pas non plus.

— Comment ça va, Mara ? Tu es lasse, je le sais. Tu es brisée de fatigue, je le vois, réussit-il à dire après un long effort.

Des pas courts, secs, presque rebelles à sa volonté l'approchent d'elle. Il cherche sa main droite, il approche les lèvres de son front..

— Pauvre martyre, dit-il péniblement, d'une voix sourde et douloureuse.

Dans ses yeux, pas de sourire. Ils la regardaient comme si jamais ils ne lui avaient souri. Ils la regardaient comme on regarde pour la première fois une femme inconnue qui n'inspire aucun élan et aucun transport.

— Le travail te tue, malheureuse. Et où est le petit?

Et le petit lui répondit d'une voix inarticulée. Et du même pas qui semblait plein de prudence et de doute il alla se pencher sur le berceau.

— Pavitch (3).

— Gue-gue, guegue, jacassait le petit.

— Tu veux déjà me dire quelque chose, Pavitch ?

— Maman, maman, on, on...

— Ecoute, écoute-le! Il le prend dans ses bras et l'approche de son visage tanné et basané.

— Quel beau petit gars. Il est plus beau que je ne l'imaginais. Il est superbe! Pavitch, mon petit Pavitch.

Et le marin bronzé laisse aller sur le marmot emmailloté toute sa tendresse condensée et lentement accumulée : c'est à lui que va le large sourire doux et soyeux de ses yeux, et c'est pour lui que ses lèvres murmurent des mots et des phrases ardentes, sans ordre, sans lien et sans but...

---

(1) Diminutif de Paul.

Quand Mara s'approcha pour caresser l'enfant à son tour et quand elle à son tour lui tendit ses bras noircis, secs et décharnés, que la peau lisse de l'enfant faisait encore ressortir en un contraste plus criant et plus pénible, Ivan recula.

— Et lui aussi t'a fatiguée. A lui aussi, tu as donné beaucoup de ta jeunesse. Et il attire vers ses lèvres la tête de Mara et embrasse ses cheveux cassés et entremêlés. Elle a senti ces baisers comme autant de chaudes larmes qui seraient tombées sur elle. Jamais il ne l'avait embrassée ainsi. C'est ainsi qu'on embrasse des malades et parfois des morts...

Il se mit à parler des pays et des océans lointains, à raconter les joies et les souffrances du marin, parlant de tout et ne soufflant mot d'elle. Quand il se tut il observa son visage rongé par le soleil, la sueur et l'air salé. Il souffrait de sa démarche lente et irrégulière, de l'allure raide de sa robe aux plis maladroits et de ses gestes durs, congelés et pétrifiés.

— Mets cette robe, ou celle-ci, et il déballait quelques robes de la ville, voulant les lui voir mettre au plus vite. Elles ne lui allaient pas bien, elle n'étaient pas à sa mesure. Et elles aussi sembaient sur elle se taire et se raidir.

— Et si tu t'apprêtais? Il l'aida à s'attiffer de ces chiffons qui ne réunissaient pas à s'adapter à ce corps rompu, à ce torse las et abimé.

Il lui avait encore apporté de la lotion parfumée : elle ne réussit pas à avoir sur ce corps le parfum qu'elle avait sur d'autres, sur d'autres où il l'avait déjà senti. Il lui dit de se baigner, l'assurant que c'était nécessaire après un travail épuisant et qui met en sueur : eux-mêmes ne devaient-ils tous pas se baigner une fois le travail fini ? Cela rafraîchit et rajeunit.

— Cela rajeunit tant que je danserais alors. Tant je me sens solide, jeune et léger après le bain!

Elle n'en avait jamais tâté mais, puisqu'Ivan le voulait, elle était prête même à se jeter dans la mer glacée. Elle s'éloigna et prit un bain, se lavant et se savonnant consciencieusement.

Il lui demanda d'attendre un instant avant de se rhabiller. L'eau n'y avait rien changé. Son corps était tout abimé, comme ruiné : noir, osseux, tout décarcassé : les muscles rompus, amaigris, s'affaissaient

relâchés, les seins pendaient, vraiment laids à voir. Tout semblait vouloir s'effondrer. Rien ne semblait plus capable de s'éveiller ou de s'insurger dans ce corps. Tout était brisé, éteint et humilié. Elle lut dans ses yeux la souffrance et l'ennui. Il était triste et indiciblement malheureux.

— Habille-toi, la supplia-t-il.

Elle comprit qu'il la priait de se couvrir, de se cacher. Il lui offrit des sucreries et de bonnes bouteilles. Il se contraignait pour elle, aimable et bon, et s'enquit longuement du vignoble.

Elle lui dit qu'il était vaste et prospère.

— Agrandis-le encore. Il faut qu'il soit plus grand encore pour que notre Pavitch aie de vastes vignes et soit un riche propriétaire; qu'il ne soit pas forcé comme son père de noyer dans la mer sa jeunesse, sa joie et sa femme même. Pour que lui au moins reste à la maison et qu'il fasse durer sa jeunesse. Je repars tout de suite. Je partirai dimanche, dans quatre jours.

Elle ne lui demanda même pas de rester. Elle avait trop bien compris et trop bien vu :

« Un départ sans retour »...

G. VILOVITCH.

Aristocratie (1)

Toute chose du monde est relative à chacune de toutes les autres choses du monde et chaque être vivant est en relation directe avec chaque autre être vivant. Mais la création se développe par cycles et par degrés, et dans les cycles de la création il en est de plus ou moins grands comme dans les degrés de la vie il en est de plus ou moins élevés.

Toute chose qui dans sa propre essence atteint à la pureté est pure et, en elle-même, par cette pureté, échappe à la comparaison ; mais dans sa relation avec les autres choses au contraire elle se trouve plus ou moins grande et d'un plus ou moins haut degré.

Nous admettons qu'une pâquerette est plus hautement développée qu'une fougère, même si c'est une fougère géante. La pâquerette appartient à un ordre de vie plus élevé, elle est plus réellement vivante. La fougère a plus de torpeur.

Et une abeille est plus vivante qu'une pâquerette, elle est d'un ordre de vie plus élevé. La pâquerette, bien que pure dans son essence, est cependant limitée dans son être lorsque nous la comparons à l'abeille. Et les oiseaux sont d'un ordre plus élevé que les abeilles ; ils sont plus vivants. Et les mammifères sont plus élevés que les oiseaux ; et parmi eux l'homme est le plus élevé, le plus développé, le plus conscient, le plus réellement vivant, leur maître à tous.

Il y a une différence même au dedans des espèces. Ainsi le rossignol est plus élevé, plus pur, disons plus vivant, plus subtilement et plus délicatement vivant que le moineau. Et le perroquet est pus hautement développé et plus vivant que le pigeon.

---

(1) *Aristocracy*, essai tiré d'un volume publié en 1925 par les Editions The Centaur Press de Philadelphie sous le titre: *Réflexions on the death of a porcupine and other essays* en une édition limitée de 475 exemplaires.

Quant à la différence entre les hommes, elle est infinie. C'est une différence non seulement de degrés, mais d'espèce, car tel homme est *en lui-même* plus vivant, plus réellement humain qu'un autre. Il possède une plus grande faculté *d'être* qu'un autre, une virilité plus pure, une plus vive qualité de vie ; et cette différence est infinie.

Comme les inférieurs ont toujours été plus nombreux que les supérieurs, lorsque vint Jésus, ces inférieurs, qui ne sont nullement les humbles qu'ils devraient être, se firent les héritiers de la terre.

Jésus, entouré de Pharisiens arrogants et de Romains égoïstes, commit la faute fatale de confondre Pauvreté et Pureté. La pureté est assez souvent pauvre, mais la pauvreté est rarement pure. Elle n'est, trop souvent, que le résultat d'une pauvreté de nature : pauvreté de courage, pauvreté de virilité, pauvreté de vivante vitalité, pauvre vie, pauvre caractère. Or ceux qui manquent de vie sont les plus facilement impurs et les plus facilement dégénérés. Mais quelques hommes qui possédaient la vie et dont les cœurs étaient purs virent alors en la pauvreté la pureté et le christianisme commença.

« Charité souffre longtemps et de bon cœur et reste cachée ». Certes, ce sont là les paroles d'une noble humanité, mais alors advint l'inévitable. Les hommes dont les cœurs étaient purs laissèrent les impurs se ruer au pouvoir et à l'argent. Et ce grand appel : « Le royaume des cieux est en vous » agit puissament sur les cœurs de ceux qui parmi les pauvres possédaient aussi la vie. Les riches étaient plus actifs mais moins vivants. Ces pauvres voulurent au-dessus de tout le Royaume des Cieux.

Et cela jusqu'au moment où les hommes purs commencèrent de suspecter ce figuratif royaume : « Ce royaume des cieux, dirent-ils, est peu de chose pour celui qui a faim.»

Ceci fut une faute, une chute dans l'impureté, car, quand bien même je mourrais de faim, si je veux vraiment ce royaume je le contiens au dedans de moi et je suis au dedans de lui. Mais dès que l'homme pur eut pensé que « ce royaume des cieux était peu de chose pour celui qui a faim », l'âme commença de mourir parmi les hommes.

Dans le vieux Credo, chaque âme était égale aux

yeux de Dieu mais, dans la nouvelle foi, le monde entier est égal aux yeux des hommes et, être égal, veut dire : posséder autant, et ce qui se possède se compte en argent. Ainsi l'Argent devint le seul absolu et la caractéristique actuelle de l'homme est de posséder de l'argent — ou de s'en procurer. L'absolu, le dieu, le royaume des cieux lui-même devinrent l'Argent, l'argent comptant, les bons deniers bien sonnants.

« Le Royaume des cieux est en vous » veut dire maintenant : « L'argent est dans votre poche » et « La paix coulera en toi comme une rivière » signifie que votre argent est bien placé.

Et « L'homme est né libre » veut dire : « il est né sans le sou », et « on le trouve partout enchaîné » veut dire que puisqu'il porte des culottes il n'a qu'à se remplir les poches.

C'est ainsi qu'il existe maintenant une « jeune et vieille » aristocratie, nullement mystérieuse mais scientifique, l'aristocratie de l'argent. Avez-vous un million d'Or (Ciel, toujours l'étalon-or !), alors vous êtes roi. N'en avez-vous que la moitié, vous êtes encore un seigneur.

« Dans mon pays, répondait une dame américaine un peu exédée du snobisme britannique, nous sommes tous rois et reines. » Elle avait parfaitement raison. Ils peuvent bien tous devenir rois et reines mais jusqu'au moment de pénétrer dans ce royaume des « cinq cent mille dollars minimum » il se peut qu'ils soient aussi des gens du commun.

Et cependant, direz-vous, il existe bien une aristocratie naturelle ? Est-ce l'aristocratie de naissance ?

Non, celle-ci est de la blague si un Guillaume II, un François-Joseph, un Nicolas II, sont tout ce que cette noblesse de race vous a donné.

C'est malgé tout sur une aristocratie naturelle que toute vie repose. Sans doute l'aristocratie de naissance est un peu plus naturelle que l'aristocratie d'argent mais le millionnaire peut se passer de la naissance tandis que la naissance ne peut pas se passer de l'argent et, ainsi, par la toute puissante loi du pragmatisme, le dollar reste vainqueur.

Alors, en quoi consiste-t-elle donc cette aristocratie naturelle ?

Un bon cerveau ne suffit pas. L'intellect n'est qu'un instrument et, depuis le Ptolémées, l'érudit, le savant,

le professeur, n'ont jamais été regardés, et à bon droit, que comme une classe plus élevée de serviteurs. Le millionnaire possède aussi l'intelligence et aussi un premier ministre ou un président d'aujourd'hui la possèdent. Tous ils appartiennent à la classe des hauts serviteurs. Vraiment, ils servent le public.

Caliban, procure toi un nouveau maître, sois un nouvel homme !

En quoi consiste l'aristocratie naturelle ? « Pas dans ce qu'un homme peut *faire,* dit le Cte de Kayserling, mais dans ce qu'il *est.*» Par malheur, même dans la nature, ce qu'*est* un homme ne peut être mesuré que par ce qu'il peut *faire.* Le rossignol peut chanter, le moineau ne le peut pas. Si vous êtes quelqu'un vous ferez quelque chose.

Voici la question : Que peut faire un homme ? Peut il mettre plus de vie en nous, libérer les fontaines de notre vitalité ou, au contraire, ne peut-il que nous aider à nous nourrir, nous donner de l'argent, ou de l'amusement ? Que la classe des serviteurs fournisse la nourriture, l'argent, l'amusement, c'est vraiment son rôle, mais fournir de la Vie n'appartient qu'à l'aristocrate.

Si par sa pensée ou son action un homme produit de la vie, c'est un aristocrate. Ainsi César et Cicéron furent nettement deux aristocrates. S'ils eussent manqué, le Ier siècle avant J.-C. eût été moins vivement vivant. Antoine qui sembla beaucoup plus vital, plus vigoureux et plus rude, fut, quand on l'étudie de près, beaucoup moins important. César et Cicéron allumèrent la flamme.

Comment cela ? Il est plus aisé de demander que de répondre.

Ce qu'ils ont fait surtout, c'est de placer les hommes dans une nouvelle relation avec l'univers. César, ouvrant la Gaule, la Germanie et la Gde-Bretagne, fit pénétrer sur l'âme déjà torpide de Rome et sur l'Orient les mystères des menhirs et du gui, toute la rudesse hérissée du Nord et l'éblouissement des glaces et des neiges. Cicéron, lui, découvrait la nature morale de l'homme et surtout du citoyen mettant ainsi l'homme dans une relation nouvelle avec l'homme.

César fut plus grand que Cicéron. C'est avec le soleil même et la glace qu'il mit l'homme en relation. Peut-être seulement fut-il trop égoïste. Jamais il ne reconnut

les mystères parmi lesquels il marchait. Mais la taille de César l'élevait au-dessus de la morale.

Une connexion avec toutes choses dans l'univers, c'est en cela que consiste la vie de l'homme. Quiconque peut initier l'homme, par une nouvelle relation, à l'univers qui l'entoure est à son rang un sauveur. Car l'humanité est toujours en train d'épuiser ses possibilités. Elle dégénère toujours en répétition, torpeur, engourdissement, ennui. Quand l'ennui vient c'est signe que la vitalité de l'homme s'affaiblit, que la connexion de l'homme à l'univers s'affadit. Alors, quelqu'il soit : soldat, homme d'état, poète, philosophe, celui qui vient faire une nouvelle révélation, établir une nouvelle connexion est un sauveur.

Quand Stephenson inventa la locomotive, il fournit un nouveau moyen de locomotion mais il ne changea pas du moindre degré la relation vitale de l'homme et de l'univers. Galilée et Newton au contraire n'ont pas *inventé* mais *découvert*, et ainsi ils ont amené un grand changement et ils ont provoqué chez les hommes une énorme libération d'énergie.

Il en fut de même de Pierre le Grand, de Frédéric II, de Napoléon, et aussi de Voltaire, de Shelley, de Woswordsworth, de Byron et de Rousseau. De nouveaux rapports entre l'homme et l'univers, voilà ce qu'ils ont établi et une grande libération d'énergie en a été le résultat. Pour l'homme alors le soleil rensissait et aussi la lune.

Pour l'homme, le soleil lui-même s'affadit, il devient une habitude. Mais vienne un sauveur et le soleil, le soleil même, danse renouvelé dans le ciel. Car le soleil est toujours le soleil, au-delà, toujours au-delà de lui-même: le soleil. Il est chaque soleil qui a jamais existé: Hélios ou Mithra, soleil de la Chine, soleil de Brahma, du Pérou ou du Mexique, grands soleils glorieux près desquels notre pauvre « enveloppe de gaz incandescents » n'est qu'une bougie fumeuse. La faute en est à nous. Que l'homme devienne fade et chétif et son soleil devient la commune substance que le nôtre est devenu. Mais qu'un homme soit grand et splendide, alors au-dessus de lui flambera le soleil de Mithra et de la Chine dont l'énergie irradiante ne lui versera plus la lumière ou la chaleur mais la vie, la vie !

Le monde est pour nous ce que nous en prenons, le soleil est pour nous ce que nous prenons de lui et c'est

parce que nous prenons chétivement du soleil superbe que nous sommes chétifs. L'homme n'est grand que dans la mesure où ses relations à l'univers sont vastes et vivantes.

Les hommes sont aussi en rapport entre eux, et avec les femmes. Cela est naturellement très important mais on en vient à croire que c'est tout. En lisant les livres modernes on croirait que la vie d'un petit employé de banque quelconque est plus importante que le soleil, la lune et les étoiles. Et si on lit les sottes astuces des critiques on pourrait croire que n'importe quel petit homme de rien qui élève la voix pour approuver ou contredire est le trois fois grand Hermès rendant ses oracles mystérieux. C'est le fait de notre époque démocratique, toute vulgaire, de vouloir, comme un oiseau qui jacasse, porter jugement sur toutes grandes choses.

Dans notre orgueil nous avons voulu faire de l'homme la mesure de l'univers. Détrompez-vous, c'est l'univers si vaste et si profond qui mesure exactement l'homme à ce qu'il est : un misérable chien qui aboie, serrant sa queue entre ses pattes. Et, souriants, le grand soleil et la lune laisseront bientôt tomber le chien dans le vaste bourbier de l'oubli. Oh chiens, l'univers porte en son centre un trou terrible, une profonde oubliette où noyer tous vos cris!

Et l'homme, mesure de l'univers, ne se mesurant plus qu'à lui-même et n'ayant plus de relation vivante qu'avec sa propre petite espèce devint ainsi le vulgaire petit bavard qu'il est.

Dans les grands âges, l'homme avait une relation vivante avec l'homme, avec la femme mais aussi, audelà d'eux, avec la vache, le lion, le taureau, le chat, l'aigle, le scarabé, le serpent. Et encore avec le narcisse, l'anémone, le gui, le chêne, la myrte, l'olivier, le lotus. Et aussi avec l'humus avec les torrents, avec les constructions de nuages, l'arc-en-ciel, et les grands gestes du soleil, et au-dessus de tout cela avec le soleil et la lune mêmes, avec la nuit vivante et le jour vivant.

Vous imaginez-vous que ces grandes réalités comme le bélier d'Amon ne sont que des symboles de quelques unes des choses humaines ? Vous imaginez-vous que ces grands symboles : le dragon, le serpent, le taureau, ne se rapportent qu'aux petits fragments, aux petits attributs et piètres qualités des petits hommes?

Ce serait puéril. La puérilité, l'impertinente vanité de la race blanche moderne sont presque comiques.

Pensez-vous qu'Amon, le grand bélier, ne se tienne pas seul dans l'univers sans votre permission pauvre petit homme de rien ! Croyez-vous l'avoir élevé là de votre toute puissance? Amon le grand bélier, Mithra le grand taureau, le gui sur l'arbre? Pauvres sots!

Quand, vêtus de votre gilet de pure laine d'agneau, et assis sous le gui de Noël, vous mangez du bœuf ou du mouton, pensez-vous qu'Amon, Mythra, le gui et tout l'arbre de la vie n'ont été inventés que pour contribuer à votre béat contentement ?

Pauvres dyspepsiques avec vos médecines ! Achetez quelques sous de gui, bourrez-vous de bœuf et de mouton jusqu'à en être écœurés. Croyez-vous que de tenir un gros chat mette la lune sur vos genoux et pensez-vous que votre gilet de laine vous revête de la puissance d'Amon ? Le bélier n'était-il pas créé avant vous ? N'est-il pas venu dans la nuit sortant du chaos et n'est-il pas encore tout vêtu de puissance ? Mais, pour vous, il n'est plus que du mouton. Votre merveilleuse perspicacité se borne à ne voir en lui que la viande — ou la laine.

Ne voyez-vous pas qu'en laissant sortir de votre vie le bélier c'est une grande relation que vous avez perdue, un des grands flux de la vie rompu ? Ne voyez-vous pas que bourrés de mouton et rembourrés de laine vous êtes d'autant plus vides, vidés de vie ?

Et le chêne, le grand chêne. Bien que vous le hâchiez, bien que vous le débitiez en morceaux, ne vit-il pas lentement loin de vous dans un vaste silence que vous ne pénétrerez jamais. Il est vivant d'une vie que vous n'avez pas, que vous n'aurez jamais, et pour cette vie si vaste, si puissante, si silencieuse, vous devez l'adorer. Vous devez chercher à être en relation directe avec lui.

Les anciens anglais n'étaient-ils pas en relation vivante avec le chêne, en relation mystique, oui véritablement mystique avec lui ? Les vieux amiraux à la trogne rouge qui ont fondé l'Angleterre n'avaient-ils pas une relation vivante et sacrée avec le chêne qui était leur bateau, leur arche ? Le dernier pouvoir vivant, la dernière vibration, la dernière connexion pure de l'homme à l'arbre des druides.

Et tout ce dont vous êtes capables maintenant n'est

plus que de plaisanter sur la légende du gui parce que vous êtes vides, vides et creux comme des poupées de carton.

Ne pensez-vous pas que les arbres sont maintenant et toujours sacrés et redoutables ? Mais les arbres se sont tournés contre vous et, par votre sottise, vous courrez à votre perdition.

Pensez-vous, Zénith de la création, que le taureau ne soit là que pour que vous puissiez disposer de lui ? Je vous dis que le sang du taureau vous empoisonne, et ne boiriez-vous que du lait, ce lait c'est encore le sang du taureau et de Hathor.

Ma vache Suzanne, j'en fais vraiment ce que je veux ; mais quand je la vois soudain sortir dehors, noire et luisante comme du jais, coulant de la porte de sa petite étable dans le soleil, alors mon cœur ne s'arrête-t-il pas et, à haute voix, dans quelque langue lointaine, oubliée, ne salue-t-il pas l'animal redoutable? Et à ce moment ma vie ne s'élargit-elle pas, ne s'approfondit-elle pas, en rapport avec sa vie à elle, mon pouls battant avec le sien sous le poids du sang du taureau ? Et n'est-ce pas ma propre vie ce battement du sang du taureau dans mon sang ?

Et quand le coq blanc chante sur le seuil, qui appelle ? N'est-ce qu'un coq d'un dollar et demi ? Ecoutez ! Sous les aubes anciennes de la création, le St-Esprit, le Médiateur, crie à haute voix dans le crépuscule. Et chaque fois que je l'écoute une fontaine de vitalité jaillit dans mon corps : la Vie.

Ainsi, degré par degré, s'élargit la relation de l'homme à son univers jusqu'à ce qu'il atteigne le soleil et la nuit.

Comme l'impulsion de l'existence tend à dévorer toutes les espèces inférieures l'homme ne regarde plus maintenant le coq, la vache, le bélier que comme bons seulement à le nourrir. Mais le don de la véritable *vie*, du vrai *être* réside dans le rapport entre moi et toutes choses. Autant je serai un être fier de sa propre place, autant je serai en relation avc l'univers qui gravite autour de moi. Et je connais ma place.

Quand chante le coq ce n'est pas moi-même ou quelqu'autre vanité anthropomorphe que j'écoute. J'entends le non-Moi, la voix du St-Esprit. Et quand je vois les durs cônes longs et verts qui se dégagent des hautes et bleuâtres extrémités balsamiques du pin vers

le ciel bleu, je dis : Contemplez. Eprouvez le silence fort et fertile de l'arbre qui surgit ! Dieu lui-même est dans l'épaisseur du buisson comme un poing fermé et sombre.

Il en est ainsi de toute chose naturelle. Elle est en relation vitale avec toutes les autres choses naturelles. Seule la machine est exclue de ce rapport vivant ; elle est basée sur le mystère des neutres. La neutralisation d'une grande force naturelle par une autre engendre le pouvoir mécanique qui fait tourner la roue.

Mais la terre ne tourne-t-elle pas comme une roue et de la même façon? Non. Dans le vol planant, vivant et balancé de la terre il est une étrange inclinaison, un équilibre qui n'a rien de statistique, une balance qui est une non-balance. Cela tient à sa relation au soleil et à la lune par un rapport vital et sensible ; jamais rien de perpendiculaire ni de neutre.

Chaque chose naturelle possède son propre rapport vivant à chaque autre chose naturelle. Ainsi le tigre, avec ses raies d'or et de noir, allonge ses beaux membres en perfection entre *tout* le jour et *toute* la nuit. Il a un rapport d'incidence avec les arbres, le sol, l'eau, l'homme, le cobra, la biche, les fourmis et naturellement aussi la tigresse. Mais de tous il est dédaigneux et indifférent comme l'était César. Quand il s'étire, superbe, entre le jour vivant et la nuit vivante, entre la vaste dualité inépuisable de la création, il est le Saint-Esprit même, tout strié, armé de dents, ses moustaches éclatantes comme de la glace.

Il en est de même pour l'homme. Sa vie consiste en un rapport avec toutes choses : pierres, terre, arbres, fleurs, eau, insectes, poissons, oisaux, créatures, soleil, arc-en-ciel, femmes, enfants, autres hommes. Mais sa plus grande relation finale c'est avec le soleil qu'il la trouve, le soleil des soleils, et avec la nuit qui est lune et noir, et la lune et le noir et les étoiles. Et dans les derniers grands rapports, sans parler, il lève son corps au soleil, et le même corps, mais si différent, à la lune, et aux étoiles et aux espaces entre les étoiles.

Soleil ! L'Hélios des Grecs. Le soleil même qui flambe dans le jour, celui dans lequel les savants ne voient qu'une sphère de gaz en feu.

Le soleil, je vous dis qu'il est vivant, et plus vivant que je ne suis moi-même où que ne l'est un arbre. Peut

être a-t-il du gaz en feu comme j'ai des cheveux ou comme l'arbre a des feuilles, mais je vous dis qu'il est le St-Esprit lui-même s'avançant complètement paré, se déployant et vivant dans le ciel, comme un tigre est vivant, et davantage.

Et quand présentant mon corps au soleil je dis : « Soleil, Soleil ! » alors nous nous rencontrons et je rentre enfin dans mon bien. Car pendant le jour l'univers est le soleil et, quand le jour du soleil est aussi mon propre jour, je suis alors souverain du monde.

Et la nuit, si le silence de la lune et des étoiles, et des espaces entre les étoiles, est mon silence, alors je rentre dans mon bien par la nuit. Car la nuit est une vaste vie irracontable et elle est le St Esprit étoilé mais visible seulement comme il nous est donné de voir la nuit sur la terre.

Dans sa relation ultime et suprême, l'homme ne s'abandonne jamais qu'à ce qu'il ne pourra jamais décrire ni expliquer : le soleil vivant, tel qu'il est et la nuit, telle qu'elle est, vivante. Le moment suprême de l'homme dans la vie active est celui où, levant les yeux il est avec le soleil comme la femme enceinte est avec l'enfant.

Ceci fait de l'homme un souverain, un aristocrate de la vie.

Et le moment suprême de la vie calme est celui où un homme, levant les yeux, regarde dans la nuit, et entre dans la nuit. La nuit est alors comme une femme enceinte qui le porte. Et un homme ne possède jamais cela que pour lui-même.

Le véritable aristocrate est l'homme qui, ayant franchi toutes relations, a rencontré le soleil, et le soleil devient son diadème. César était ainsi. Franchissant audacieusement ces grandes relations, il parvint au soleil, il devint un homme-soleil. Il fut seulement trop inconscient. Il ne comprit pas que pour jamais le soleil était au-delà de lui-même et que c'était seulement dans sa relation avec lui qu'il était déifié. Il voulut être Dieu. Alexandre fut plus sage. Il ne se plaça comme un dieu que parmi les hommes. Un jour que son sang coulait d'une blessure : « Voyez, dit-il, c'est le sang d'un homme comme les autres ».

Le soleil fait d'un homme un souverain, un aristocrate, presque un dieu mais, dans sa consommation avec la nuit et la lune, l'homme connaît pour toujours sa propre dissolution.

Aucun homme n'est homme dans toute sa splendeur avant qu'au delà de toute relation, au-delà de l'homme et de la femme, il n'atteigne dans un dernier bond au soleil et à la nuit. L'homme qui peut toucher et le soleil et la nuit comme la femme toucha le manteau de Jésus devient, dans sa propre espèce, un souverain et un sauveur. Au-delà de l'homme et de la femme, au-delà de toute chose humaine créée, c'est avec le soleil qu'il a sa finale et ultime relation. Et c'est là que, surpassant tout, il est le plus intensément vivant.

Chaque créature à son Zénith surpasse la création et est seule devant le soleil et la nuit : le soleil qui vit et la nuit qui vit et survit. Et quand nous passons ainsi au-delà de toute et de toute relation, même la plus intense passion d'amour s'obscurcit, céde et s'efface. Chaque relation, même celle de l'amour le plus pur, n'est vraiment qu'un continuel approchement de la dernière consommation de l'homme avec le soleil, et avec la lune ou la nuit. Et dans la consommation avec le soleil, même l'amour est laissé.

Celui qui porte le soleil sur son visage et dans son corps est le pur aristocrate. Celui qui porte le soleil dans sa poitrine et la lune dans ses entrailles est le premier de tous, l'aristocrate suprême. Parce qu'il est le plus vivant. Etre vivant constitue une aristocratie qui ne peut être dépassée. Celui qui est le plus complètement vivant est Roi devant le soleil, que les hommes l'admettent ou non.

La vie s'élève en cycles et en degrés et le plus vivant est le plus élevé et, pourqu'il y ait quelque vie parmi les hommes, l'inférieur doit le servir. Encore plus de vie. Toujours plus de vive vie. Nous avons assez de choux à l'abri et de masses de gens qui ne signifient rien.

Dostoievsky fut peut-être plus vivement vivant que Platon. Il atteignait un cycle de vie plus grand et indiquait un degré de vie plus élevé, mais mystérieusement, comme dans toute révélation le sens reste caché sous ce qu'on entend.

Toute création contribue et doit contribuer à ceci : l'achèvement d'un cycle de vie plus vif et plus vaste. Cela même est le but de vivre. Celui qui approche le plus près du soleil est le chef, l'aristocrate des aristocrates ou encore, comme Dostoievsky, celui qui approche le plus près de la lune de notre non-être.

Il y a naturellement le principe de la seule conservation et de l'inertie. Le désert a rendu le cactus épineux mais le cactus, dans son espèce, est encore un rosier. Tandis que c'est par une sorte de lâcheté que le porc-épic s'est recouvert d'épines (1).

Entre la lâcheté de cette inertie qui gouverne maintenant les masses démocratiques et surtout capitalistes, entre cette lâcheté et l'esprit de conservation combative qui sauva le cactus au milieu du désert, il est une différence.

Les masses démocratiques et capitalistes, et les masses prolétariennes aussi, sont un vaste porc-épic, engourdi, horriblement vorace, traînant lourdement son inertie. Et le bolchevisme n'est que le même porc-épic. Il n'est qu'inertie et avidité.

Le cactus, lui, avait une rose à défendre, mais la démocratie, qu'a-t-elle à défendre contre les éléments vivants ? Rien que l'argent, l'argent !

Au dedans le monde est figé, solide, d'une forme achevée et, à l'extérieur, il est hérissé d'innombrables épines pour protéger ce corps encombrant qui avale, rongeant du haut en bas l'écorce du jeune arbre de la vie jusqu'à ce qu'il le détruise.

Le porc-épic lui-même, quoiqu'en dise la légende, ne peut lancer ses dards, mais l'homme, lui, plus vil que le porc-épic, parvient à planter ses dards dans la face même du soleil.

Assez de cette crasse démocratique. Il est temps de reconnaître l'aristocratie du soleil. Les enfants du soleil seront les souverains du monde.

Au dessus des nations, une nouvelle aristocratie se formera d'hommes qui ont atteint le soleil. Hommes du soleil, quelqu'ils soient : chinois ou hottentots, nordiques, hindous ou esquimaux, ceux qui toucheront le soleil dans les cieux seront les souverains de la terre. Et ensemble ils formeront l'aristocratie du monde, et dans l'ère qui vient ils règneront. Et devant cette fraternité du soleil vivant l'internationalisme financier et industriel sera comme une braise pâlissante sur le foyer de la terre.

D. H. LAWRENCE.

Traduction de René Trient et George Fite Waters.

---

(1) Allusion à un essai précédent : « Réflexions sur la mort d'un Porc-épic » « Reflections on the death of a Porcupine ».

Chroniques

LA CONCEPTION MODERNE DE LA GRANDEUR

Rudolf Kassner, dans ses *Eléments de la Grandeur Humaine*, a établi l'infériorité de notre époque vis à vis des conditions spirituelles de la grandeur. Mais la question est de savoir si toute grandeur est spirituelle. Même en admettant qu'une grandeur spirituelle existe, qui est la grandeur de l'individu, ne peut-on penser qu'il y a aussi une grandeur de la matière, qui est une *grandeur des choses*, une grandeur de l'économique. Cette grandeur-là, on ne saurait la refuser au monde capitaliste et révolutionnaire.

L'attitude des intellectuels de ces dernières années devant ce monde évidemment grand manifeste une considérable lâcheté, elle-même source d'une totale incompréhension (tendant à rendre la lâcheté inconsciente). Soit au nom d'un vague intellectualisme, soit au nom de principes pragmatiques, soit au nom du sentiment, on a prétendu justifier le modernisme (par là, j'entends la volonté de découvrir à l'homme moderne en tant que moderne une valeur spirituelle). Des apologistes pleins de préjugés et d'une atroce morale se sont faits les apôtres d'un prétendu « nouvel humanisme », qu'ils tentaient de justifier devant l'ombre d'une illusoire juridiction spirituelle. Aucun de ces «champions de l'homme » n'a osé avouer que Dieu était mort : et c'est pourquoi ils ne parviennent pas à cacher que toutes leurs pensées sont issues de la peur, ou d'un certain hédonisme psychique où une psychanalyse découvrirait facilement la compensation de la peur.

La grandeur est incompatible avec la lâcheté ; elle n'est donc le fait, à l'heure actuelle, ni des « beaux esprits » ni des « grands cœurs ». L'indiscrétion, dont Kassner accuse les esprits modernes, n'a point d'autre cause que cette sincérité (inconsciente ?) des écrivains et philosophes contemporains, qui, ne comprenant pas le mouvement historique accompli en dehors de leur sphère, et ne le jugeant que d'après les résultats pratiques

(par exemple, l'introduction de nouveaux usages dans leur profession) ou idéologiques (par exemple, l'introduction de nouveaux goûts dans le public), s'attachent toujours à des notions aujourd'hui vides de signification et de valeur, telles que : Dieu, le bien, la beauté, la personnalité (l'âme) l'amour, la patrie, etc. Tant qu'on voudra respecter ces idées abstraites et officielles, l'humanisme ne sera pas réalisé — parce qu'il n'y aura pas d'humanité. Et partant, la grandeur moderne sera impossible.

Il y a une conception métaphysique de l'homme, et une conception historique de l'homme. De même il y a une conception métaphysique de la grandeur. Il y a la grandeur absolue, et la grandeur dans le temps. Cette dernière seule est humaine. L'homme métaphysique n'est qu'une invention des littérateurs. Et ce qui n'est pas réel ne peut être grand. Un idéal ne peut être grand. Grandeur suppose action, contact avec l'objet (« Cet homme est indiscret parce qu'il est sans objet », écrit Kassner). Il y a peut-être des réalités purement spirituelles, encore qu'en l'absence de manifestations réelles, nous devions en présumer la non-existence. Il n'en reste pas moins que l'homme métaphysique — et ce n'est pas seulement celui que les métaphysiciens affirment être libre, et dont les criminalistes et les prêtres disent qu'il est responsable de ses actes, mais aussi celui que les littérateurs croient capable de mouvements spirituels, de recherche de l'absolu, d'amour cosmique, bref d'art et de philosophie — n'est pas un homme réel. C'est l'idéal du pédant et du cuistre — l'image de Dieu.

Mais l'homme dans le temps est une réalité. Qu'est-ce que l'humanité sinon les hommes ? et qui sont les hommes, sinon celui-ci et celui-là, héritiers d'une histoire également éternelle? L'écrivain qui veut parler de l'esprit, ou de l'homme, ou de la grandeur, sans entrer dans une considération sincère et tragique de l'histoire, fait de la métaphysique et spécule sur ce qui n'est pas. « L'écrivain est ici-bas et non ailleurs, écrit Kaus (*Dostoiewski et son destin*). Et il ajoute « Les entrailles de la société sont les ventricules de notre cœur, et la lutte des forces historiques la métaphysique de notre âme. » Ainsi à la personne métaphysique définie uniquement par des attributs intellectuels, s'oppose l'individu dans le temps, en chair et en os.

Ainsi la grandeur réelle n'est qu'une grandeur dans le temps. Elle fut jadis une grandeur de l'individu, elle est aujourd'hui une grandeur des choses, et je dirai même : une *grandeur des événements*. Le développement du machinisme, l'ascension du prolétariat, l'entreprise d'immenses travaux (je pense au Plan Quinquennal), les Révolutions politiques et sociales, la Guerre et les menaces perpétuelles de guerre, ont fait de notre époque

une ère de « matérialisme », comme on dit, telle qu'aucune comparaison n'aurait su en donner une idée à ceux qui précédèrent dans l'histoire. Et cette appellation de « matérialisme » que le bourgeois qui croit à la primauté du spirituel considère comme infamante pour son époque, et comme devant appeler des flots de larmes de la part de tous les bacheliers, a beaucoup plus de sens qu'il ne le croit.

Car ce n'est pas à « esprit » que « matière » s'oppose étymologiquement, mais à « forme ». La prédominance de la matière (c'est-à-dire, ce fait que notre temps ne considère plus la forme que comme la limite de la matière) signifie la prépondérance du plein sur le vide, de l'être sur le néant, de la nature sur l'art. Elle ne signifie nullement qu'il faille subordonner l'esprit au corps, par exemple les qualités aux jouissances. Subordonner la forme à la matière c'est au contraire donner une réalité à l'esprit, en l'insérant dans la nature. Le spiritualisme considérait l'esprit comme ayant sa réalité propre, c'est-à-dire comme pouvant constituer une réalité par une activité purement formelle. Le modernisme, qui sent la dépendance dans laquelle l'esprit se trouve vis à vis de la nature, est beaucoup plus embarrassé; cependant il peut trouver des compromis dans le pragmatisme, l'irrationalisme, grâce auxquels l'esprit n'ayant plus partie liée avec la raison peut reparaître là où on l'attend le moins, c'est à-dire dans la nature (les sentiments naturels sont en même temps le fond de l'âme). Mais, en tant qu'on donne des propriétés réelles à l'esprit, en tant qu'il n'est plus une pure forme, il est déjà matière. L'esprit ne peut agir que sur les choses que parce qu'il est en quelque sens matière, que parce qu'il participe de la nature.

Notre époque matérialiste n'est donc pas contre l'esprit, mais contre la primauté du spirituel. Il faut comprendre que l'esprit n'a de valeur qu'autant qu'il a de réalité, et qu'il n'a de réalité qu'autant qu'il se rapporte aux objets. Un nouveau sens est donné au mot : créer. Du temps des beaux esprits créer signifiait faire œuvre d'art, aujourd'hui, faire œuvre d'action. Et le fossé qui sépare l'art et l'action n'est pas illusoire comme on tend à le croire dans les milieux qui ne veulent pas se dépouiller de l'antique croyance à l'humanisme spirituel : il contient le sang des hommes, et tout l'or du monde, et il est profond comme la peur. L'art apparaît comme solidaire des rois et des tsars. La machine est reine, annoncent les titres des journaux. Et l'homme d'esprit est indiscret.

Mais, à côté de l'inquiétude de l'indiscret, il y a une autre angoisse, réellement apocalypse celle-là, qu'on sent parfois à la lecture des colonnes de l'*Humanité*. Non plus le « sentiment

tragique de la vie » ou le « nouveau mal du siècle », inquiétudes essentiellement verbales. Mais la conscience de notre époque de capitalisme et de prolétariat peut-elle être autrement qu'inquiète ? On parle souvent de la lutte pour l'existence, et d'autres affirment l'identité de la poésie et de la révolte. Tant que la lutte pour l'existence ne vise qu'à atteindre son but, qui est par exemple un emploi à 800 frs par mois, elle est tragique — et certes le sentiment tragique de la vie d'un chômeur est plus digne de retenir notre attention que celui de quelque recteur. Tant que la révolte n'est que poétique, elle est également tragique. Mais là n'est pas la conscience tragique. Le chômeur et le révolté n'éprouvent le tragique de l'existence moderne que sur le plan sentimental. C'est un progrès que de substituer la conscience au sentiment.

Devant un dessin qui représentait la Mort au XXe siècle sous les aspects d'une tête de mort, d'instruments de guerre et d'une faux, une communiste déclarait l'autre jour : les instruments de guerre, c'est matérialiste — la faux, ce n'est pas matérialiste. En effet, la faux c'est le *symbole* de la mort comme dans les rêves, la psychanalyse nous a appris à découvrir les symboles des tendances les plus obscures et les plus refoulées. Voir clair c'est-à-dire avoir conscience, consiste à dépasser les symboles et à pénétrer dans la matière, dans l'être même de la chose. A ce prix seul est la sincérité, la simplicité. La grandeur équilibrée dans la tension de l'individu au sein de la grandeur déséquilibrée du monde.

Jean AUDARD.

A PROPOS DE HEGEL

La commémoration du centenaire de Hegel nous valut, l'autre année, toute une floraison d'articles. Mais personne ne semble avoir cherché, dans la philosophie française et à travers le détail concret des doctrines contemporaines, la valeur que conservent pour nous la méthode et le système hégéliens. Sans doute M. Koyré a-t-il présenté au premier congrès hegelien de La Haye un rapport sur l'état des études hégéliennes en France qui est un modèle d'exactitude et d'intelligence. Mais il n'y examine que les travaux de caractère proprement historique ou interprétatif. Ne faudrait-il pas aussi signaler les penseurs qu'Hegel a plus ou moins directement fécondés ? S'il a voulu substituer à l'être immobile le devenir éternellement mouvant, « le devenir irrité qui jamais ne s'arrête », la meilleure façon de lui rendre

hommage n'est-elle pas de chercher comment s'est propagée, amortie ou accrue l'impulsion qu'il a donnée à l'esprit ? Les lignes qui suivent ne prétendent pas apporter cette étude, mais seulement en livrer l'indication.

On dira peut-être qu'Hegel n'a jamais eu en France de disciple authentique. Cela est exact. Ce n'est en aucune manière s'inspirer de lui que de se borner à raisonner un peu partout par thèse, antithèse et synthèse. Nous avons vu cette perpétuelle trichotomie servir à justifier les fins pratiques les plus différentes : les constructions sociales d'un Proudhon comme les apologies passionnées de Victor Cousin célébrant les vertus de la charte constitutionnelle.

Quelque chose de l'esprit de Hegel, tout de même, a passé chez Hamelin. Il faudrait voir comment puisque c'est à travers celui-ci que l'idéalisme synthétique et l'idéalisme absolu ont agi sur la pensée française.

L'analogie qui existe entre Hamelin et Hegel est frappante. Même ambition universelle, même affirmation de l'unité du Monde et de l'intelligibilité totale, même méthode de progrès synthétique, même revendication de la liberté spirituelle. Et cependant Hamelin n'a eu qu'une connaissance assez superficielle de l'œuvre de Hegel. Il a subi surtout la triple influence d'Aristote, de Kant et de Renouvier. Le problème précis qu'il avait dans l'esprit en écrivant « l'Essai sur les Eléments principaux de la Représentation » était d'échapper à l'empirisme et de relier de l'intérieur les catégories que Renouvier posait simplement comme des faits très généraux. Il lui fallait déterminer un mode d'enchaînement rationnel qui pût les engendrer les unes à partir des autres : ce qu'il emprunte à Hegel c'est donc l'idée de la méthode synthétique qu'il sépare dès l'abord de la philosophie hégélienne de l'esprit : celle-ci ne l'intéresse point ; il a lui-même la sienne, appuyée à Renouvier. Mais en outre il fait subir au progrès hégélien une transformation qui en modifie profondément la portée. La thèse et l'antithèse hégéliennes dressaient l'un en face de l'autre deux contradictoires. Hamelin, plus logicien, ne peut admettre une opposition aussi tranchée dont l'entendement ne saurait sortir et à *l'opposition des contradictoires* il substitue la *corrélation des contraires*. Le déterminé n'est plus, dès lors, le contradictoire en soi, ce qui répugne à la pensée, mais seulement ce qui demeure incomplet dans chacune de ses déterminations successives et appelle ainsi, pour se parfaire, autre chose que soi. Il s'ensuit, écrit Hamelin, que la méthode synthétique, « bien loin de se développer à la manière hégélienne en des négations successives devra procéder au contraire par des affirmations qui se complèteront ».

Mais en éliminant la contradiction, en évitant de recourir à cette sorte de coup de force de la liberté qui, chez Hegel, réalisait chaque étape de la progression, on obtient un système sans doute plus facile, tout uni et logique mais d'où a disparu la vie avec son drame. La dialectique de Hegel est concrète et vivante. La contradiction n'y est jamais une apparence logique ; pas davantage un fait qu'il faudrait accepter. Elle est ce qui cause, pour emprunter la formule de M. Wahl, le « malheur de la conscience ». Elle est notre scandale et notre douleur. Elle s'offre à nous, mais comme ce qui est à la fois inacceptable et insupportable et c'est pour cela qu'il faut marcher. Tandis que Hamelin veut construire, ou tout au moins reconstruire la conscience, et que c'est une philosophie de l'entendement qu'il veut instituer, Hegel méprise l'entendement et voit surtout dans sa dialectique un mode supérieur d'*expérience*. Le progrès n'est plus dès lors pour lui une élucidation notionnelle ; c'est une ascension réelle. L'esprit dans le monde, la conscience malheureuse, séparée de la lumière et de l'être de Dieu, trouve indéfiniment devant soi des difficultés et des tanières. Il lui faut se libérer par une série de victoires douloureuses et difficiles.

Au contraire, par la modification qu'apporte Hamelin au principe moteur de la dialectique, il ne s'agit plus que d'un nécessaire emboitement des notions. Plus d'obstacle réel, de malheur véritable, de devenir. Le monde est fait, donné une fois pour toutes. Ou plutôt il en serait ainsi si ne venait s'insérer dans le système et à son terme, la catégorie paradoxale de la contingence, qui n'a proprement aucune commune mesure avec les autres, qui ne sort point d'elles comme on veut nous en persuader, mais qui n'intervient que pour permettre la liberté renouviériste. Il reste à savoir si Hegel peut ainsi s'accoler à Renouvier, si cet ajustage artificiel ne brise pas l'unité de la doctrine et s'il n'y a pas, entre la contingence impensable qu'on nous propose par des sophismes de vocabulaire et la nécessité qui a déjà déterminé tout l'être objectif, un hiatus infranchissable qui instaure au sommet de l'édifice cette contradiction qu'on voulait éviter, et dont une philosophie de l'entendement ne saurait jamais triompher.

Si l'on ne peut suivre tout à fait Hamelin, quelles attitudes demeurent possibles à ceux qui ont cependant médité sa pensée et ressenti son influence ?

On peut tout d'abord dénoncer le fétichisme de l'entendement et de la pensée notionnelle. S'il est vrai que la construction de Hamelin ne saurait faire place à l'Esprit, c'est par d'autres chemins que nous nous élèverons vers lui. C'est ce que tente M. Paliard.

Le jeu des catégories hameliniennes lui paraît, dès l'origine, coupé de l'être. On dirait, dressé vers le ciel, un échafaudage squelettique dont les poutres et les entretoises ne seraient que des reflets et des mirages. Et pourtant nous ne possédons pas pleinement d'emblée ; nous avons à nous conquérir laborieusement nous-mêmes et d'une manière progressive. Ils s'instaure alors une dialectique nouvelle, qui, sans doute, s'apparente encore à celle de Hamelin et par là à celle de Hegel, mais au fond de laquelle gît le mépris de la notion coupée du concret, de l'abstraction purement logique. Elle cherche à embrasser à la fois un ordre idéal et un ordre réel ; elle voudra marquer les étapes de la conscience suivant un devenir de fait conjugué à un devenir d'idée et « où le fait et l'idée, l'intuition et la réflexion s'engendrent réciproquement, se joignent ou se détachent tour à tour suivant un rythme original », les différents moments s'essayant successivement à la synthèse réelle et s'y montrant indéfiniment inadéquats.

Cherchant à déterminer une vie spirituelle véritable au delà du seul entendement, c'est donc, par delà Hamelin, de Hegel que se rapproche M. Paliard. Mais il s'oppose à lui en nous proposant d'ordonner à un terme notre devenir indéfiniment douloureux, comme il s'y oppose aussi en ne nous présentant toute sa dialectique que comme un symbole, comme un langage, le moins conventionnel sans doute et le moins déformant, mais qui conserve en soi, pourtant, l'artifice propre à tout langage.

Il y a un autre moyen d'échapper à l'impasse hamelinienne : c'est de replacer la liberté et l'acte spirituel à chaque étape du mouvement synthétique. La contradiction reparaît alors dans la vie de l'esprit et, avec elle, l'obstacle, l'effort, la moralité. Et ceci, à quoi nous convie M. Le Senne, nous rapproche plus encore de Hegel. M. Le Senne a bien vu que l'affadissement de la contradiction en contrariété réalisé par Hamelin vide la vie de sa matière et laisse hors de prise nos malheurs et nos angoisses réelles. Déjà dans son « Introduction à la Philosophie », il ne se résignait pas à séparer de la dialectique la philosophie de l'esprit. Dans « Le Devoir », nous voyons la dialectique de la conscience prendre nettement la deuxième place, alors que la vie concrète de l'esprit, ses hésitations et ses difficultés forment l'essentiel de la réflexion. La meilleure partie de son beau livre est consacrée à une méditation directe ou indirecte mais toujours singulièrement profonde de la contradiction. C'est que l'idéalisme, s'il est totalement vrai en droit et dans son idée abstraite, ne se vérifie en fait que par notre volonté et par les victoires successives qu'elle remporte. A l'idéalisme dogmatique, pour

lequel tout est éternellement accompli, il faut substituer un idéalisme moral pour lequel l'être véritable est ce qu'il faut faire, ce qu'il faut créer vraiment, inventer.

L'idéalisme abstrait nous berce de rêves; le réalisme est une philosophie de gens fatigués ; « mais la contradiction fouette les fatigués et réveille les imaginaires ». La conscience se l'est donnée pour se donner la vie. Le dogmatisme en fait une chose ou une illusion ; il faut la prendre pour ce qu'elle est : la condition même de la conscience, la limitation et la misère volontaires du moi.

Devant nous il n'y a ni l'être tout fait qui ne demanderait rien et en face de qui nous ne saurions subsister — ni le néant « qui ne peut éveiller en nous que le vertige ». Il y a la contradiction, qui réclame de nous la création. Devons-nous insister davantage pour montrer, derrière Hamelin qu'on écarte, Hegel qui reparaît ?

Faut-il donc proclamer l'échec d'Hamelin et ne voir dans sa tentative qu'une déviation qui risquait de nous faire manquer la voie royale ?

Sans doute, muer la contradiction en contrariété c'est perdre le droit de superposer à la dialectique une philosophie de l'esprit venue du dehors, Aùpabev. Mais si nous consentons à sacrifier la liberté renouviériste ne serons nous pas invités, du même coup, à faire redescendre la liberté de l'esprit au cœur même et dans l'intimité la plus profonde de la connaissance, en dessous des « coups d'état » qui lèvent les contradictions ou des inventions qui tranchent nos difficultés empiriques, au sein de la notion et dans le lien qui réunit chacune d'elle à toutes les autres. La vie de l'esprit loin de s'évanouir dans ces abîmes s'y retrouverait dans sa véritable infinité ; elle ne serait plus ce qui oppose et divise ; pas davantage ce qui rajuste du dehors une incohérence initiale, mais l'universelle liaison immanente. Et cela aussi peut-être serait revenir à Hegel. Et s'il ne suffisait pas ici à nous mener au port, nous pourrions, sans le quitter, demander aide à Lachelier, à Spinoza, à Descartes enfin l'inépuisable.

Gaston BERGER.

LIVRES

DÉCOUVERTE DE L'ARCHIPEL, par *Elie Faure* (Les Essais Critiques N.R.C.)

Voici un maître livre, paru depuis quelque temps déjà, et qui s'achemine vers le succès durable à pas lents et sûrs, comme il arrive pour la plupart des œuvres fortes. On devine chez l'au-

teur, qui n'est ni professeur ni autodidacte, une immense culture associée à un tempérament dont la richesse extrême lui permet les plus magnifiques et les plus compréhensives vues d'ensemble, si bien que, venant de terminer sa lecture, le critique encore ébloui, ne trouve que le dithyrambe.

C'est qu'Elie Faure n'a tenté rien moins que d'étreindre notre univers terrestre dans ses expressions raciales. La race ! le mot n'est pas expressément écrit dans les têtes de chapitres ; mais en rendant compte des âmes juive, française, anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe et autres, il ne saurait s'agir de distinctions spatiales, encore moins politiques ou administratives, mais de ce qui différencie les hommes à la fois par le dehors et par le dedans, sans oublier jamais qu'un monisme de moins en moins discuté rend de plus en plus solidaires la matière et l'esprit, le dynamique et le statique, le collectif et l'individuel. Et il n'y a guère que la race qui soit vraiment au point de croisement de tant d'éléments contradictoires en quête d'unité organique.

D'une pareille attitude de jugement, le danger apparaît bien vite. L'auteur, engagé de sa personne dans le problème des races, aura-t-il la faculté, dédaignant l'universalité de la pure raison cartésienne, de juger encore objectivement des tendances et des tempéraments extérieurs aux siens propres ? Or Elie Faure qui est un Français cent pour cent, a jadis fixé ses impressions de la grande guerre « près du feu, loin du feu, sous le feu », dans « La Sainte Face », dont le moins qu'on puisse dire est qu'il fut, en son temps, l'un des livres les plus pénétrants qui aient été publiés sur ce terrible sujet. De tempérament très français, il ne songe nullement à renier ses origines de pensée, mais une active curiosité l'a poussé à d'innombrables lectures, et aussi à des voyages dont le tout dernier, véritable tour du monde, doit donner lieu à des développements nouveaux dans un prochain ouvrage.

Et c'est ici que sa méthode apparaît féconde. Il est, somme toute, assez facile, d'étudier un milieu étranger avec « impartialité ». Qu'est-ce à dire ? On peut avoir la manière française de juger des hommes et des choses et faire l'effort déjà louable d'en appliquer les principes à tous, en évitant l'injustice systématique. Mais serait-ce une suffisante justice ? Pour juger, en même temps que les idées et les faits, les motifs et les mobiles qui les ont fait naître chez des êtres faits aussi de chair et de nerfs, est-il équitable de s'en tenir à un barême non pas même original, mais spécial à un groupe, à un temps ? Un cœur allemand peut avoir ses raisons qu'un cœur français ne connaîtrait

pas, si, par une sympathie délibérée, celui-ci ne s'associait aux désirs de l'autre, à ses idéaux propres, par le sens de son folklore, de son art, de ses traditions les plus intimes. Elie Faure s'est promené au travers de l'Archipel des âmes collectives les plus caractéristiques en leur faisant d'emblée crédit, à toutes et à chacune, de sa confiance entière sans arrière-pensée. Et il lui est alors arrivé de pouvoir offrir à son esprit français d'analyse, qui n'a jamais abdiqué, une matière complexe et vivante, et jamais entièrement dépouillée de ce que la seule sensibilité semblait pouvoir atteindre.

Ayant caractérisé enfin les âmes de son Archipel par la fureur d'être, le sens de l'espace, le meuble Dieu, l'annexion des temps, l'affût de l'objet, le goût de la mort, l'agonie de Jésus, son ambition s'élève encore, et l'auteur aperçoit une suprême opposition entre le goût de la pensée pure, représenté par l'Asie, et le goût de l'action exclusive, apanage de l'Amérique. Que devrait être, selon lui, le rôle de l'Europe, sinon celui d'un trait d'union entre ces deux pôles dont la disjonction conduirait infailliblement l'humanité au dessèchement voisin de la mort, mais dont la combinaison lui ouvrirait pour longtemps de nouvelles perspectives de vie ? L'Europe le peut, parce que chacun de ses éléments constitutifs réalise à sa façon une combinaison analogue. Encore faudrait-il qu'elle prenne conscience de ce rôle auquel les circonstances l'invitent, et qui serait son propre salut en même temps que celui du monde dans la mesure même de son adhésion librement consentie... Encore une fois, c'est là un maître livre, à la mesure de l'ambition qui l'a inspiré.

Henri URTIN.

HÉRITAGES, par *André Chamson* (Grasset, éditeur).

La guerre contraignant les fils à rejeter l'héritage des pères dans la solitude, se forger une nouvelle ethique, voilà ce que nous avions dégagé des premières œuvres de Chamson.

Ce que le jeune romancier essaie aujourd'hui, c'est de dessiner quelles répercussions le développement capitaliste peut avoir, collectives ou individuelles, dans le domaine des faits sociaux comme dans celui des consciences psychologiques.

Les grandes firmes de soie industrielle tuant la vieille industrie locale de la soie naturelle, réduisant les petites cités cévenoles à la misère et créant chez les plus individualistes des paysans une conscience collective de classe : voilà le premier drame.

Un jeune homme, Cavérac, voulant continuer l'héritage paternel, renoue la tradition du parternalisme patronal et se refaire,

généreusement, une âme d'autrefois, mais obligé, par la loi même du capitalisme moderne, à vendre ses propriétés, à sortir de sa province, de sa famille pour se faire une âme neuve, adaptée aux conditions brutales de la vie d'aujourd'hui, une âme de chef : voilà le second — et le plus pathétique, des deux drames. La société présente n'accepte plus le sentiment, monnaie dépréciée, ni la fidélité au passé. Elle exige de briser les liens, d'apprendre la solitude, d'élaborer, héroïquement, de nouvelles formes de vie. Ainsi *Héritages*, venu à son heure, répond à une double série d'œuvres dont l'année 1932 a vu l'éclosion — et reprend, par un détour inattendu, la leçon apprise aux pages d'un Gide.

Contre un Maurois (le Cercle de Famille) un Mauriac qui ne voulaient voir dans la rupture des générations et la révolte des enfants qu'un phénomène passager, car les enfants vieillis reprendront les gestes des pères (a-t-on remarqué que c'était déjà un thème proustien ?) (1) Chamson montre qu'il n'y a là qu'une induction du roman d'analyse intérieure et bourgeoise contredite par l'observation des faits sociaux et que doit abandonner par conséquent le romancier tenant compte des conditions extérieures dans lesquelles vivent ses héros.

Contre un Martin du Gard, contre un J. de Lacretelle (les Sabine) qui font graviter leurs romans autour du maintien ou de la reconstitution de l'héritage paternel, Chamson montre que cette fidélité est une fidélité paysanne, acceptable par conséquent dans le cadre du roman rural — mais en opposition avec les formes modernes de la grande industrie, qui tend à tout envahir, à tel point que l'œuvre des deux précédents romanciers prend caractère de survivance littéraire.

On voit ainsi la place d'*Héritages* dans le mouvement des idées et que son plus grand intérêt, c'est de ne pas séparer l'analyse psychologique de l'étude des facteurs sociaux, mais de montrer au contraire le drame des âmes fonction du drame économique. N'est-ce pas là la tradition même du roman naturaliste, que certains tentent de renouveler aujourd'hui ?

R. BASTIDE.

LES PAYSANS NOIRS, récit soudanais en douze mois, par *R. Delavignette* (Librairie Stock).

Ce livre vient de recevoir le Grand Prix de Littérature Coloniale. Je m'en réjouis. Le jury s'est honoré, il était bon qu'il fît

(1) Sodome et Gomorrhe II, 1.

oublier des choix moins heureux, certains vétos inconcevables. La littérature française d'inspiration coloniale a rarement donné un ouvrage aussi substantiel que celui de M. Delavignette. L'auteur, avec un bonheur d'expression très exceptionnel en ce genre, a su garder le juste milieu entre le pittoresque de l'écrivain métropolitain qui voit trop du dehors et la connaissance spécialisée du colonial qui ne s'abstrait pas assez de son milieu. Car ce sont là les deux extrèmes du roman exotique : la description brillante, l'information hâtive du voyageur, qui font dire aux gens du pays à juste titre, que « ça n'est pas çà », ou bien l'excès d'airs entendus des écrivains de la colonie qui, tout en se faisant éditer à Paris, semblent signifier au public de la métropole qu'il n'y entend rien et finissent par n'intéresser qu'eux-mêmes. M. Delavignette a conçu son récit en quelque sorte comme une suite de messages à une correspondante élue : c'est peut-être à ce procédé de narration, qu'en soi je trouverais plutôt agaçant, qu'il doit sa réussite. C'était le moyen de rester en contact avec le public français, frivole et lointain, tout en lui offrant une profonde réalité coloniale.

De ce point de vue, la plus sûre originalité du livre est de nous mettre en présence avec un milieu social qui, d'habitude, n'excite guère les spécialistes du genre, un milieu qu'on ne soupçonne même pas lorsqu'on songe à l'Afrique noire, celui des paysans, des hommes voués à la terre, qui peinent sur elle pour lui faire produire des récoltes, au milieu des difficultés héroïques qui sont le tribut universel et éternel de la glèbe. Si éternel que M. Delavignette n'a pas eu de peine à nous faire sentir combien ces hommes-là sont proches des ruraux de notre antiquité gréco-latine, malgré et peut-être avec les sorcelleries et les terreurs superstitieuses, en découpant son récit en douze mois (le mois des semailles, le mois de la pluie décisive, le mois des mères, etc...) qui épousent le rythme des travaux et des jours. Et c'est bien comme un accent, à la fois religieux et familier, de la poésie hésiodique que l'on entend ici.

Pour cela, il fallait une grande connaissance, un profond amour du pays et de ses gens qui est en vérité un amour de l'Homme dans sa tâche, au-dessus des climats et des races. Une des dernières pages du livre est bien significative de cet esprit. Elle vaut d'être citée :

« L'année avait fait son œuvre... Les paysans ne sont pas tellement différents de lui (le chef blanc) qu'il ait l'orgueil de se croire encore un étranger, un maître... Il les avait longtemps cherchés... et il les a trouvés non dans leur multitude au jour de la corvée ou de la parade, mais dans la Soukala, dans la vie de

famille vouée aux cultures de l'année et à la perpétuation de l'espèce. Il a découvert leur honneur, qui est non dans les armes, les haches de guerre, les casse-têtes, les sagaies, les poignards, ni dans les sacrifices de chevreaux et de poulets et les talismans protecteurs, ni même dans cette musique nègre de balafons et de tambours, mais dans le daba, la houe qui retourne la terre. Ils ont prié avec leurs mains. Les Blancs aussi ont prié par la machine extraordinaire, les accès de fièvre, la construction de la Route et les lettres de France. Et de ces prières, le pays est né, plus fort que les hommes.»

Pas tellement différents de lui, oui, il était bon de le rendre sensible par d'autres moyens, plus humains, plus profonds que les pathos des rétheurs avec leurs couplets sur « nos frères indigènes ». Il a découvert leur honneur, oui, et en le découvrant c'est celui des Blancs qu'il nous enseigne, par d'autres procédés que celui des discours de distribution de prix sur les bienfaits de la colonisation. Avoir ainsi associé Blancs et Noirs dans une même sympathie humaine, nous avoir rendus prochains aux durs travaux des uns tout en nous gagnant à la mission redoutable des autres, c'est un rare mérite. On aimerait que la leçon coloniale (voire la colonie elle-même) fût plus souvent administrée de cette façon. Ce livre est non seulement beau, mais bon.

Gabriel AUDISIO.

QUERELLES DE FAMILLE, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

M. Georges Duhamel continue avec ténacité son procès de la forme machiniste de notre civilisation. C'est son droit. Peu importe, après tout, qu'il ne veuille voir que le mauvais côté des choses ; on comprend qu'il ne puisse embrasser la question dans son ensemble et, il va de toute évidence que M. Georges Duhamel connaît aussi bien que quiconque les beaux visages de notre temps. Volontairement il les passe sous silence et ne s'applique qu'à mettre en pleine lumière les tares et les difformités. Sans aucun doute il faut reconnaître dans son attitude le désespoir d'un homme qui fit naguère confiance à l'humanité et qui, méprisant à juste titre l'usage qu'elle fait des forces dont elle n'a point su tirer parti pour s'élever, clame son dépit. Ce n'est donc pas sur le fonds que nous chicanerons M. Georges Duhamel, mais sur la forme. Le ton d'ironie qu'il prend d'un bout à l'autre sonne faux. Ce n'est plus de l'ironie. Ce n'est pas la verve riche, la truculence d'un Léon Daudet. C'est quelque chose qui ressemble à du Clément Vautel. Et les vérités que l'auteur pro-

clame perdent de ce fait toute substance, loin de convaincre elles irritent. M. Duhamel paraît comme ces professeurs tâtillons qui sèment les marges de *ah!..* et de *oh!*, feignant un scandale que tempère la conscience qu'ils ont de leur supériorité. Bref le beau lutteur de *la vie des Martyrs* et de *Civilisation*, l'homme en qui tant de jeunes avaient mis leur espoir, se retire et « mandarinise ». Pense-t-il vraiment servir l'esprit en s'esquivant de la sorte ?.. Qu'il soit revenu de toute illusion, qui de nous oserait lui jeter la première pierre ? Ce qui nous révolte c'est de le voir tourner court et s'en tirer par quelques facéties. Les « blagues » de collégiens nous gênent terriblement chez l'homme mûr, et nous goûtons mal que la dialectique de réunion publique se prolonge au delà de la période électorale.

J'exagère ?.. Quel est l'homme jeune capable de trouver dans les derniers ouvrages de M. Georges Duhamel un aliment spirituel ?...

Roger BRIELLE.

TROIS HISTOIRES DE LA NUIT, par *Claude Aveline* (Emile Paul)

Claude Aveline a atteint la grande notoriété par la publication de « Madame Maillart »; ce roman en deux volumes, si plein, si dense, a révélé un des plus puissants romanciers des jeunes générations : on a comparé Claude Aveline, à ce moment, aux grands romanciers anglais et l'éloge n'est pas mince et peu d'écrivains français méritent de le reçevoir.

Claude Aveline veut sans doute nous donner un roman cyclique, car « Madame Maillart » n'est qu'un épisode de la « vie de Philippe Denis » et de nouveaux volumes suivront les deux volumes parus. En attendant de publier cette suite, Aveline vient de réunir sous le titre de « Trois histoires de la nuit » trois nouvelles pleines d'intérêt ; il s'agit d'histoires mystérieuses dont la clef ne nous est donné qu'aux dernières pages — quand elle nous est donnée — et le lecteur n'a de cesse qu'il ne soit parvenu au terme du récit.

« Trois histoires de la nuit » nous offre des portraits fort bien venus et tout autant que par le déroulement des faits, c'est par la description de personnages énigmatiques que l'auteur sait entraîner, passionner le lecteur. Ainsi le caractère et la physionomie de M. de Horne, ancien ambassadeur, sont remarquablement « construits » et son angoisse, ses pressentiments pendant la soirée où a lieu le drame, suivent une marche ascendante savamment graduée. L'atmosphère de la villa d'Auteuil augmente encore l'impression de mystère qui se dégage du récit : cette

maison isolée dans un parc et où demeure la romantique Madame de Horne, le lecteur espère bien qu'il s'y passera un drame comme le lecteur de la « Chute de la maison Usher » d'Edgar Poë, prévoit, dès qu'on lui décrit le manoir tragique sous son ciel « sulfureux », la catastrophe finale où s'écroulera la noble demeure.

Les deux autres récits ne sont pas moins bien conduits ; la fin de la troisième nouvelle, en particulier, est extrêmement dramatique et je crois que Claude Aveline a pris un malin plaisir à duper son lecteur en donnant une apparence originale, romanesque à son «héros» qui n'est, en fin de compte, qu'un pauvre homme sans relief et, de surcroit, méprisé, bafoué par sa femme qui ne l'a jamais aimé, qui ne peut supporter son contact.

Les « Trois histoires de la nuit » révèlent un aspect nouveau du talent de Claude Aveline. Qu'une œuvre si différente de « Madame Maillart » suive de si près ce beau roman, témoigne de la diversité des dons de Claude Aveline qui sont remarquables.

Victor CRASTRE.

UNE NOTE DE MUSIQUE, par *Rosamond Lehmann*, traduit par J. Talva (chez Plon).

On sait les dangers d'un début éclatant. *Une note de musique* n'est pourtant pas indigne de *Poussière* et Rosamond Lehmann ne confie pas à son nouveau livre des accents moins déchirants.

Comme *Poussière*, *Une note de musique* exprime la croyance en un immense désaccord. Dans les deux livres, le même élan. Mais la vie a tôt fait de rabattre les espérances. Tout joue à contretemps : nos désirs et ceux des autres, les désirs de chacun et les événements. Il faudrait pouvoir réaliser avec sa propre vie une courbe harmonieuse, avec une royale indifférence pour autrui. On a souvent reproché à Rosamond Lehmann, au delà de ses souffrances, d'être « littéraire ». Il est vrai que la littérature fait partie intégrante de sa vie. Elle y trouve la confirmation de son expérience, de nouvelles raisons de craindre chez les autres cynisme et impudeur. Les jeunes gens qu'elle nous peint ont tous un petit air de dilettantisme wildien. Ils aiment les lettres et les arts, écrivent. Certains même pensent trouver dans la littérature le sens de la vie. Pour elle, contre elle avant de la connaître, ils se composent une attitude. Aussi le problème de la sincérité se pose-t-il pour eux plus que pour quiconque. On a toujours l'impression de ne pas aller beaucoup plus loin en eux que leurs costumes de flanelle grise. Le mystère des intérêts masculins,

comme dit à peu près Huxley, se double d'un autre mystère. Faire souffrir, est ce le moyen de ne pas souffrir ? Rosamond Lehmann en tout cas trouve dans la littérature un recours. Ainsi Katherine Mansfield, malade, se réfugiait dans la lecture. Toutes deux aiment les Russes, Tchekhov, les cerisiers poétiques. Toutes deux se livrent dans leurs œuvres.

Les vies se croisent et s'entrecroisent. Les destinées ne se rencontrent que pour un heurt. Ecrire précisément c'est prendre une revanche sur Dieu, pénétrer l'absence de règles de cet ensemble, ordonner le contrepoint de ces rythmes d'apparence décousue. Rosamond Lehmann a réussi à donner à son livre un aspect en quelque sorte rythmé, musical, à réaliser l'accord de la pensée et de l'expression romanesque. Ecrire ainsi, n'est-ce pas le meilleur moyen de sauvegarder une spiritualité que la vie ne respecte guère ? Rosamond Lehmann accordait cette consolation à la Judith de *Poussière :* « Que faire ? Ecrire un livre ? » Mieux vaut cependant ne pas explorer le « plus tard, mais pas encore » sur quoi s'achevait le livre. Ainsi le malheur ne dépouille pas l'image de Judith de sa radieuse poésie. Les héroïnes *d'une note de musique* atteignent en revanche au pire dénûment, à un désespoir plat. Après les quelques mornes paroles échangées dans le lit conjugal, Grâce et son mari trouvent le seul recours « Et ils dormirent ». Suprême sommeil, suprême anéantissement. Le non vivre, le non sentir, le non souffrir. Car la vie est ainsi : son cours monotone entraîne tout, implacablement, dans une redoutable unité. Une note manquée transforme la mélodie qui s'élaborait en la plus lancinante des ritournelles. Tout peut être solidaire de cette minute. Le flot de la vie semble recouvrir le chagrin, mais l'espérance demeure, pour être à nouveau déçu : l'espérance tenace et sans cesse plus humble. On espère en la vie, puis en de fugitifs bonheurs. Enfin l'on souhaite de reconnaître furtivement comme une trace de ce que l'on a jadis espéré. Il a été arrêté l'élan vers la vie et l'amour, dans la campagne au printemps. *Une note de musique* nous plonge dans la mélancolie d'un éternel automne : un automne gris, fade, au goût de cendre.

Ces saisons intermédiaires rendent à merveille ce que la passion de Judith a de jeune, ce que la vie de Grâce et de Norah a d'insuffisant. Pas d'été brûlant dans les cœurs. Rosamond Lehmann ne nous fait pas pénétrer dans la région des grandes glaces. Déçue au moment de trouver une réponse qu'elle avait peut-être pu croire prochaine, privée du bonheur et ne se résignant pas au grand désespoir, pleine d'aspirations neuves et réflétant si bien les traditions, elle est digne de nous émouvoir.

Mais elle mérite aussi notre admiration pour avoir su faire passer dans ses livres, avec une singulière fraîcheur, la mélancolie d'une profonde « ferveur retombée ».

Pierre MISSAC.

VAGABONDS DU PACIFIQUE, par *John Russel*, trad. *Marc Logé* (Denoël et Steele).

La race blanche, poussée par la cupidité, a coquis des régions lointaines que son aventureuse curiosité lui fit connaître, et asservi, exploité, diminué, des nations mystérieuses que sa suffisance lui fit mépriser. Dans des villes, des imbéciles et des canailles parlent de fonder des empires, d'étendre des civilisations, de créer des mondes. Mais certains hommes, excroissances bizarres détachées des sociétés, inaptes aux soucis, aux besognes, à la conduite qu'elles commandent, se contentent de partir, à la recherche d'un terrain n'opposant aucune gêne à leurs instincts, facilitant leur vie ou leur mort, à la rencontre d'une nature qu'ils ne prisent pas consciemment, mais dont l'humeur violente, stupide, désolée ou tragique, est en accord intime avec la leur. Aventuriers aux sauvages finesses, vite prolongées de conséquences absolues, cherchant avec passion l'or libérateur, aveuglant, éternel et pur; ivrognes; anciens forçats; marins, compagnons que les plus dures et les plus longues épreuves subies en commun pour la conservation de leur existence ne rendent pas oublieux de la tombe d'une femme, d'une haine réciproque, et n'empêchent pas, une fois le danger passé, de se fusiller vite et sèchement ; « épave » alcoolique émue par le retour d'une jeune amour; écumeurs, sorciers, barmen; tels sont les personnages de John Russell, écrivain désuet. Il en raconte les aventures avec sérieux, avec humanité, avec humour; sa psychologie est assez fine pour les pénétrer, assez concise pour ne pas ralentir leurs mouvements. Il ne dresse aucun pittoresque plastique devant le lecteur, mais traduit avec précision la vie sensuelle de ses héros, déterminée par le cadre ; sa poésie est sans insistances, ses réflexions sont celles d'un esprit critique, et d'un sentimental ayant peut-être un fond de pessimisme. Ses intrigues ne sont pas toujours entièrement dépourvues d'éléments conventionnels, et une grande habileté, dont le secret est peut-être l'absence d'appareil technique consciemment élaboré, donne à ses récits un « coulant » excessif, contre lequel se heurte la recherche amicale des traces d'effort. Ce livre donne l'impression d'être écrit par un être très humain, très placide, très réel, comme les personnages de certains films américains, dont il a les qualités, et qui, eux aussi un peu trop bien et trop facilement « mis au point », nous ont également montré des mers, des forêts de coco-

tiers, des pluies obsédantes, des rochers nus et solitaires, des tempêtes.

Jean CATESSON.

LETTRES CATALANES

JACINT VERDAGUER

Barcelone a commémoré, le mois dernier, le trentième anniversaire de la mort de Jacint Verdaguer.

Le témoignage de la piété populaire et les commentaires de la critique montrent qu'en dépit du changement des modes littéraires et de l'évolution générale des idées et du goût, il ne s'agit pas simplement d'un hommage officiel rendu au souvenir poétique d'une époque révolue, mais d'un élan public et spontané vers la source toujours vive d'une poésie fraîche et pure où l'âme catalane trouve encore à se désaltérer.

C'est qu'en dépit de ses faiblesses personnelles et des défauts, aujourd'hui peu supportables, de son temps et de sa formation, Verdaguer demeure le premier poète génial de la renaissance catalane et qu'à ce titre son œuvre a une valeur profonde qui déborde le cadre des classifications littéraires. Il est encore le seul, avec Joan Maragall, qui ait entièrement renouvelé le monde de la poésie catalane, vision et langue, inspiration et accent ; le premier dont la *catalanité* ne soit pas restée à l'état d'intention ou de volonté, dans les thèmes ou dans la forme, mais se soit révélée d'un même jet, consubstantielle à son génie. Je me ferai peut-être mieux comprendre en disant que, sur ce plan de *l'ethnicité* où les catalans placent inconsciemment ou sciemment la poésie verdaguérienne, elle a pour eux la même valeur essentielle qu'un de leurs paysages ou de leurs monuments. C'est là — par des voies d'accès qui ne sont pas étrangères aux plus cultivés — introduire les lecteurs français à une conception héroïque de la littérature qui est celle des peuples renaissants et qui se juxtapose ou se mêle toujours aux jugements de leur histoire littéraire. La valeur de ces premiers poètes d'une langue reviviscente n'est pas toujours littérairement pure, elle ne relève pas que de l'émotion artistique et du goût ; un potentiel national, linguistique et ethnique vient déranger l'équilibre de cet ordre de choses et porter le trouble jusque dans l'appréciation de la substance humaine et de la portée intellectuelle et morale de l'œuvre d'art. Pour n'en donner qu'en exemple — sur un point où l'état d'esprit d'un lecteur de chez nous peut nous fournir une comparaison — ce que celui-ci nommera seulement chez

La Fontaine ou chez Racine l'incomparable douceur du langage français, prendra chez le lecteur catalan de Vardaguer ou de Maragall un intime accent de nostalgie ou de bataille. Il ne faut pas oublier la force de ce sentiment actif quand on parle de la place occupée par ces deux auteurs dans l'histoire littéraire de la Catalogne.

Quand Verdaguer parut, la littérature catalane tenait ses assises dans le décor d'un moyen-âge transcendental qu'avaient planté ses historiens romantiques. A Barcelone, les gens cultivés lisaient les traductions castillanes de Walter Scott ; dans tout le pays, des excursionnistes élégiaques visitaient les paysages et les ruines des grandeurs nationales, et des poètes érudits tentaient d'en ranimer l'esprit dans leurs compositions lyriques. Le premier et le meilleur de ces poètes, Rubio i Ors, eut l'idée de restaurer l'antique institution des Jeux Floraux pour fomenter la culture des lettres catalanes et donner à cet exercice patriotique une portée nationale et populaire. Mais ses compagnons et lui donnèrent à cette institution un rituel bien pensant et simpliste dont la formule tripartite : Foi, Patrie, Amour ne tarda pas à éclater sous la poussée de ceux que le Consistoire des Jeux avait couronnés en son nom. Jacint Verdaguer fut le premier de ces bienfaisants révolutionnaires.

Quand il vint recevoir le prix de sa première poésie, aux jeux floraux de 1865 — jeune paysan de 20 ans, à peine teinté de séminariste, vêtu comme un campagnard et coiffé de la traditionnelle barrétine sombre des cultivateurs de la plaine de Vich, — il dut sembler aux mainteneurs de la docte assemblée que le jeune héros des géorgiques catalanes, faisait voler de leurs mains au souffle de sa cornemuse, leurs parchemins jaunis. La composition primée n'était qu'une promesse ; mais cette promesse avait soulevé un enthousiasme prophétique.

Dès ce moment là, Verdaguer apportait à la littérature catalane, avec une incontestable culture générale et littéraire (au moins égale à celle de ses devanciers) et la franche nouveauté de son génie, la force vive et colorée de son dialecte. Ce que d'autres avaient cherché dans le folklore, ce fils du peuple l'apportait naturellement avec lui : les mots, l'accent, le mouvement intime de la langue parlée. Comme il avait fait des études classiques, il sut choisir, d'abord dans son parler local, et puis dans ceux des autres régions catalanes dont il fut un inlassable investigateur, les formes les plus propres à l'expression littéraire. Certes, il a chanté la Patrie et la Foi, comme le prescrivait le rituel des Jeux Floraux, mais il fit éclater le monde conventionnel où ses prédécesseurs avaient coulé les leurs. Un des meilleurs historiens de la littérature catalane, M. Manuel

de Montolin, qui est un excellent critique, a écrit à ce sujet : « La poésie religieuse de ses prédécesseurs, enserrée dans le for« mulaire d'une poétique superficielle et déclamatoire, fut trans« figurée par lui en poésie mystique. La poésie patriotique, « sans couleur ni personnalité des poètes *floraux* est marquée « profondément par Verdaguer d'un sceau qui est celui d'une « valeur spécifique de l'esprit catalan : le sentiment nostalgi« que. Mysticisme et nostalgie signifièrent dans l'œuvre de « Verdaguer la libération de cet esclavage rhétorique dans le« quel l'œuvre des Jeux Floraux était demeurée stérile ; et « ces deux valeurs sentimentales, modelées sur la forme éternel« lement vivante de la poésie populaire, eurent, pour la poésie « catalane, la vertu d'accomplir le plus heureux des retours à « l'originale et pure tradition du romantisme...»

Dans ses poèmes allégoriques, dans ses odes patriotiques et dans ses *Romances* historiques, Verdaguer a donné des exemples achevés de genres qui nous sont devenus difficilement supportables, mais que tous les poètes romantiques du XIXe siècle ont cultivés, souvent avec un sentiment moins pur que lui. Il y a ajouté de charmantes chansons populaires imprégnées d'un patriotisme élémentaire, bonhomme et simple, ironique et vibrant et de grandes compositions *lyriques* où ce n'est plus l'histoire, ni l'allégorie, ni les coutumes ou l'esprit populaires qui servent d'argument à son patriotisme, mais la magie éternelle du paysage catalan. C'est peut-être dans ce genre que Verdaguer a versé le meilleur de son âme filiale et terrienne et que son génie descriptif et lyrique a trouvé le cadre le plus large, le plus riche et le plus souple, celui-là même que l'épopée nationale n'avait pas réussi à lui donner. Car les deux poèmes épiques de Verdaguer, l'*Atlantide* et le *Canigou* doivent être considérés comme les erreurs d'un grand poète. Il a bien eu dans ces deux cas une conception épique, mais il a manqué du tour d'imagination et du souffle nécessaires pour la développer et la soutenir.

L'idée de l'*Atlantide* est grandiose ; l'émotion géographique de l'effondrement d'un monde et de la naissance d'une nouvelle distribution des terres et des eaux remplit tout le poème d'une beauté cosmique ; elle est seulement fort mal liée avec la conception chrétienne d'un châtiment divin, la geste païenne d'Hercule et la vocation de Christophe Colomb auxquelles il a voulu la rattacher. Le génie de Verdaguer a également échoué dans la poursuite d'une haute inspiration théologique et morale et devant la peinture d'actions héroïques et humaines et de sentiments humains.

Le *Canigou* a plus d'unité. C'est une geste pyrénéenne de la

Reconquête où les légendes locales et l'esprit chrétien ont une large place. Mais ni les personnages, ni le drame n'ont la vie et le mouvement que réclament la narration épique. Chez Verdaguer la narration devient vite description et le drame se tourne en élégie. Le *Canigou* est aussi faible comme épopée nationale de la Catalogne que *l'Atlantide* est éloignée de l'épopée ibérique rêvée par l'ambitieux Verdaguer encore adolescent. Mais ce dernier poème a parfumé la littérature catalane renaissante de reminiscences bibliques et de nostalgies classiques, tout en la dotant d'admirables fragments d'un poème géologique dont la réalisation parfaite eût été unique dans la littérature moderne. Quant au *Canigou*, il s'épanouira toujours « comme la fleur d'un magnolia géant » sur la rêverie des catalans de France et d'Espagne.

En définitive, Jacint Verdaguer est essentiellement un poète lyrique et son lyrisme a sa source à peu près exclusivement dans la contemplation du monde extérieur. Il est vrai que son imagination transforme et transpose les spectacles de la nature ; il n'y a pas chez lui d'anthropomorphisme, il s'agit à peu près uniquement d'échanges réciproques entre le règne végétal et le règne minéral ; le *Canigou* est un magnolia immense et les fleurs sont des joyaux. Les mêmes transmutations entre le terrestre et le divin lui sont coutumières. Enfin, parfois, l'inspiration fléchissant, de pareils procédés sentent l'artifice, l'ordinaire, ils sont tellement consubstantiels au genre d'imagination du poète qu'aucun des objets qu'elle transforme n'y perd sa fraîcheur native et que son essence en paraît exaltée.

Il y a chez ce lyrique un *mystique espagnol* dont le réalisme est fréquemment serti de pierreries orientales et un *idyllique chrétien* dont l'inspiration s'apparente tantôt à celle des noëlistes et des auteurs de *zoigs* populaires et tantôt à celle du poète du *Cantique des Cantiques*. C'est là que Verdaguer est vraiment unique dans la littérature catalane et par là qu'il doit occuper dans le lyrisme moderne, une place de choix. C'est là seulement qu'il s'exempt de toute influence contemporaine ou d'école, qu'il échappe vraiment à la classification romantique et que s'épanouit la fleur intacte et pure de sa catalanité. Il y est naïf et familier, primitif et franciscain, raffiné dans le naturel, frais et neuf dans le raffinement et l'artificiel même ; c'est là qu'il est du peuple et qu'on peut dire de lui qu'il a répandu sur la littérature catalane de son temps la providentielle rosée de l'âme populaire. Il est vrai que, de ce ciel de Fra Angelico, il est tombé souvent dans la banalité de la plus plate poésie religieuse ; mais au milieu de tant de fleurs en papier dont il a

bourré ses livres il suffirait d'une seule idéale et vivante pour le sauver de l'oubli. Il suffirait aussi, pour l'honneur de la versification catalane et l'enseignement des poètes à prendre de tant de mètres et de rythmes divers qu'il a inlassablement inventés.

Et c'est alors que nous touchons au paradoxe de ce grand, de ce véritable poète, qui a servi ses lettres nationales autant par la haute ambition qu'il a fait planer sur elles que par les quelques chefs d'oeuvre qu'il leur a donnés. C'est le paradoxe de cet influx populaire puissant et vert luttant sans cesse (et s'amoindrissant dans la lutte) avec la rhétorique de l'école et la grandiloquence romantique, et toutes sortes de platitudes et de fadeurs bien balancées. C'est le paradoxe d'un génie si véritablement original s'exprimant avec une diction d'une monotonie qui peut devenir insupportable. Il semble que ce Verdaguer qui fut un saint illuminé incapable de se plier à certaines exigences de la discipline ecclésiastique, un indépendant emporté par l'élan de sa rêverie mystique — n'ait pas su franchir les bornes du discours poli qu'on avat dû, en castillan, lui tracer au séminaire.

Il reste que, par la vertu profonde de son inspiration et de son verbe, Jacint Verdaguer domine la littérature catalane à la manière dont Frédéric Mistral domine la provençale. De ce que Mistral était un parfait artiste et qu'il doit être compté au nombre des plus grands poètes de tous les pays, de tous les temps, il ne s'ensuit pas que l'œuvre inégale et littérairement inférieure de Verdaguer ait une moindre vertu raciale que la sienne. C'est cette vertu là qui a fait écrire par des plumes autorisées, dans la presse catalane de ces dernières semaines, des jugements comme ceux-ci :

« Jacint Verdaguer est le poète national que nous aimons le « plus ; son nom est vivant parmi nous et il n'est pas de jour « qu'il ne soit invoqué et glorifié par tous, jeunes et vieux, « petits et grands. » « Jacint Verdaguer est le chantre par « excellence de la Catalogne. Il représente le miracle de notre « langue renaissante, la merveille unique de son relèvement... « Defunctus adhuc loquitur ».

Conception héroïque de la littérature qui a sauvé la culture et l'âme d'un peuple !

Pierre-Jean ROUDIN.

LETTRES ETRANGERES

LA MONTAGNE MAGIQUE, par *Thomas Mann*, traduit par *Maurice Betz* (A. Fayard).

Ce n'est pas sans raison que dans un de ses articles des « Nouvelles Littéraires », M. Edmond Jaloux appelait « la Montagne Magique » le roman le plus important qui ait paru

qu'il passe dans le sanatorium de Berghof. Qu'était-il, lors- en Europe depuis 1900 et le plus beau, réserve faite pour l'œuvre de Marcel Proust qui est à peine un roman. L'éminent critique faisait ressortir toutes les beautés, toutes les profondeurs de ce livre, qui est à la fois une *somme* des pensées et des sentiments de notre époque et une prodigieuse synthèse de l'Europe d'avant-guerre. C'est en tout cas l'œuvre la plus complète et la plus caractéristique de M. Thomas Mann, et le Prix Nobel a très justement récompensé, il y a quelques années, ce livre étonnant qui offre la plus riche substance à nos méditations.

Il est impossible de résumer et même d'analyser un ouvrage qui est touffu et complexe comme la vie elle-même, un ouvrage qui est en perpétuel devenir, qui se fait, peut-on dire sous les yeux du lecteur, avec ce mélange de spontanéité et de rigueur qu'ont les processus biologiques. Toutes les définitions qu'on en pourra donner seront insuffisantes et imparfaites, tant l'univers des problèmes qui sont posés s'étend à tous les domaines de la pensée et du sentiment. C'est un livre passionnant et déconcertant, inégal et génial par endroits, un de ces *romans de développement* comme les aimaient les romantiques allemands, où toute l'évolution d'un personnage est exposée avec les digressions et les déroutements que comporte un aussi vaste sujet. Passionnant et obsédant, il arrive à créer une impression physique d'étouffement et de fièvre, car son emprise sur le corps est aussi violente que sa puissance sur l'esprit. Ce livre, on l'éprouve plus encore qu'on ne le comprend comme un phénomène vital, comme une expérience qu'on n'est pas libre d'accepter ou de refuser. Les questions qu'il pose, les réponses qu'il donne, on n'est pas libre de les rejeter de son esprit, une fois le livre fermé, car il a pris possession de notre cœur et de notre intelligence, et exercé sa domination sur toutes les facultés de curiosité et de réflexion que nous possédons.

S'il fallait réduire en quelques lignes l'anecdote, on pourrait dire qu'il s'agit d'un jeune Allemand qui étant allé rejoindre son cousin dans un sanatorium suisse pour y passer ses vacances, finit par devenir — ou se découvrir — malade, et y rester lui aussi, pendant de longues années, jusqu'à la guerre. Dans cette ambiance de maladie et de mort, Hans Costorp fait en réalité la découverte de la vie, de l'amour, des discussions de l'intelligence, qui viennent à lui sous la forme de divers personnages, Clawdia Chauchat, Naphta, Settembrini, Peperkorn. Les « années d'apprentissage » et les « années de voyage » d'un Wilhelm Meister, par exemple, dont Goethe nous montre le déroulement à travers divers pays, diverses circonstances, diverses conditions de vie et de pensée, ces années là pendant lesquelles se forme la personnalité de Castorp, ce sont les années

qu'il vivait parmi les gens « d'en bas » ? Un bon jeune homme sans individualité, médiocre et terne, et ce contact face à face avec la maladie et la mort suscite en lui toutes les possibilités dormantes. Pendant les longues heures de repos, il s'intéresse aux sciences naturelles, il étudie l'astronomie et la biologie. Settembrini et Naphta qui se sont institués ses mentors l'initient au monde merveilleux des idées et lui offrent dans leurs conversations le spectacle chatoyant de la philosophie, de la métaphysique, de la sociologie, de la littérature et de la religion. Grâce à Clawdia Chauchat, son cœur retrouve le vrai sens d'une naïve passion d'enfant et il s'éprend de la séduisante Russe qui ressemble à Pribislav Hippe. Enfin Peperkorn lui révèle une sorte de vie originelle, dyonisiaque, un état primitif et demi divin de la conscience et du sentiment...

Tout cela n'est rien; à peine le schéma, le squelette du livre dont l'intense vitalité ne saurait se résumer : vitalité qui n'est pas la saine croissance des êtres bien portants, mais une sorte de foisonnement fiévreux Il y a des pages, et même des chapitres entiers qui ressemblent à des bouillons de culture où prolifèrent avec une rapidité terrible les microbes, et dont il se dégage une odeur de plaie et de décomposition.

Etrange contraste ! Ce « roman de développement » est tout entier sous le signe de la mort, et aboutit fatalement à la mort. On reconnaît ici ce thème cher à M. Thomas Mann et qu'on retrouve également dans la *Mort à Venise* et dans *Tristan*, cette hantise de la mort, et ce besoin d'y ramener toutes les émotions de beauté, d'intelligence. Par certains côtés, Thomas Mann ressemble à ces anciens mystiques qui trouvaient dans l'idée de la maladie et de la mort la norme de leur vie spirituelle, et il se rapproche davantage, à mon avis de ces ascètes qui apprennent à vivre avec la pensée de la mort, que d'un Novalis ou du Wagner de *Tristan et Isolde* qui proclamaient eux, la vertu suprême de l'anéantissement. Ce culte morbide pratiqué par Thomas Mann me semble donc encore plus pernicieux parce qu'il atteint les sources de l'intelligence en même temps que celles de la sensibilité, et que, à la manière de certains poisons, il stimule tout d'abord les fonctions vitales au lieu de les éteindre.

Que la maladie et la mort soient présentées ici comme les grandes éducatrices, cela n'est pas pour surprendre celui auquel les autres livres de Thomas Mann sont familiers. Hans Castorp, en quelques mois de sanatorium, apprend et éprouve plus de choses qu'il n'en a apprises et éprouvées en passant toute sa vie parmi « ceux d'en bas ». Car c'est la maladie qui lui donne

ces longs loisirs que ne connaît plus l'homme moderne et qui sont si nécessaires à la méditation, au recueillement. Il en est des malades d'un sanatorium comme de toutes les collectivités closes, enfermées sur elles-mêmes, qui se développent selon leurs propres lois, et celui qui a pris l'habitude d'y vivre ne peut plus vivre ailleurs. Thomas Mann a exprimé cette vérité d'une façon particulièrement explicite, et il a donné pour compagnons de captivité à son Castorp, ceux-là mêmes qui pouvaient apporter la plus riche matière d'émotions et de réflexions à son cœur et à son esprit.

A dire vrai, ce livre est d'une extraordinaire densité, — et peut être excessive — parce que le roman proprement dit s'interrompt pour des conversations, des méditations, des à-côtés, des prolongements qui en brisent et en déforment la ligne. Certes, il ne pourrait pas être autrement qu'il n'est sans perdre beaucoup de sa beauté et de son efficacité, et si longues que soient parfois les controverses de Settembrini et de Naphta, nous ne voudrions pas en être privés, car elles agitent des problèmes vitaux et d'un immense intérêt.

Chercher les défauts d'un ouvrage comme celui-ci qui par sa masse déjà et sa profondeur commande la sympathie et l'admiration, serait besogne facile, sans doute et fastidieuse. Sa composition est différente de celle qu'on observe dans tous les romans français, plus souple, plus platique, et suivant les sinuosités de la vie plutôt que les courbes nettes d'un plan fixé. On s'y perd facilement, mais quelle joie de s'y retrouver et de voir se préciser, détail par détail, le processus vital des personnages, les symboles et les allusions recevoir peu à peu toute leur signification. On ne pense plus, alors, à reprocher les lenteurs et l'importance donnée aux digressions ; contrairement à ce que pourrait croire le lecteur superficiel, rien de tout cela n'est accessoire ou inutile. Le livre est composé en grandes ondulations sinueuses dont les sommets sont par exemple, la soirée de carnaval, la course en skis, la radioscopie, etc., et c'est dans ce qui semble un hors d'œuvre, souvent, que se cache une des véritables clefs de ce livre, qui en réclame tant. Et il faut beaucoup de patience, d'attention et de perspicacité pour réunir sans les briser tous les fils de cet immense récit, et pour découvrir, parfois à l'envers du dessin, les signes tracés sur ce tapis aux thèmes multiples et enchevêtrés.

Mais le lecteur, qui a abandonné, cette fois, le bref roman de deux cents pages pour entamer ces deux épais volumes, ne regrette pas sa découverte, car c'est tout un monde nouveau qui s'ouvre devant lui, une étonnante construction intellectuelle où le talent de Thomas Mann se déploie avec sa somptuosité morbide

et fascinante. Une œuvre de cette importance et de cette signification est trop rare pour qu'on ne l'accueille pas avec toute l'admiration que mérite une réussite aussi complète. Car ce livre aux mille replis, aux mille détours, s'accomplit et se referme en cercle comme une nouvelle. Ce n'est pas le moindre talent du grand écrivain allemand que d'exceller également dans le conte — la *Mort à Venise*, par exemple, que je considère comme l'expression la plus parfaite et la plus définitive de son art — et dans le roman long dont les *Buddenbrooks* qui j'espère seront bientôt traduits en français et cette *Montagne Magique* sont les prodigieux témoins.

Quels éloges ne devrons nous pas donner aussi à M. Maurice Betz, excellent traducteur de cet énorme ouvrage ? Maurice Betz est le traducteur parfait, et chacune de ses traductions devient une création nouvelle, une « re-création » parce que sa fidélité est une fidélité du cœur et de l'esprit, si grande, si totale qu'elle donne parfois l'impression d'une transmutation, d'une métamorphose. On n'oublie pas l'accent très personnel qu'il donne à ses traductions, parce que cet accent est justement celui qui s'accorde le mieux avec le génie essentiel de l'auteur et l'âme du livre. La version qu'il nous donne de *la Montagne Magique* est d'une exactitude rigoureuse et reproduit en même temps que les intentions les plus subtiles de l'auteur, toutes les nuances de sa pensée, de son sentiment et de son style. M. Maurice Betz est admirablement servi dans son œuvre de traducteur par son propre talent de romancier vigoureux et clairvoyant que nous admirions récemment encore dans le *Rossignol du Japon*. Il se hausse sans peine, et mène sans effort jusqu'au niveau des œuvres qu'il traduit, et son travail d'interprète acquiert alors toutes les ressources multiples tous les moyens d'investigation psychologique et de formulation littéraire qui peuvent, seuls, aboutir à une traduction parfaite — comme celle de *La Montagne Magique*.

Marcel BRION.

Coup d'œil sur la Littérature Dalmate

L'importance historique du *littoral adriatique* s'est doublée, pour les Slaves du Sud, de celle, considérable que prit dans leur développement culturel le progrès littéraire des centres urbains du littoral dès la fin du Moyen-Age. Tous les historiens de la littérature des Slaves du Sud ont rendu hommage à l'épanouissement d'humanisme et à la floraison d'œuvres originales ou adaptées qui distingue ces centres et illustre des auteurs comme Marulic, Drzic, Zlataric, Gundulic, Lucic, (1) et leurs nombreux contemporains, épigones et successeurs. Et, si, dans les lettres françaises par exemple, on est peu tenté, après la diversité des apports régionaux du Moyen-Age, d'isoler à l'ère classique ou au-delà les apports de la Flandre ou de la Bourgogne, parce que l'unité littéraire et esthétique a escorté de près l'unité politique et nationale, on est plus tenté de se demander, à l'aube de l'unité yougoslave, ce qui a pu rester ou réapparaître d'un passé si illustre ce que le littoral adriatique contemporain propose de création originale au reste du pays, à un public consanguin plus vaste qu'il n'en eut et n'en rêva jamais.

D'autant que la diversité multiple des provinces yougoslaves sollicite la recherche d'une diversité parallèle de leur physionomie littéraire : si un certain régionalisme littéraire trouve encore de quoi satisfaire la curiosité et renouvelle l'inspiration dans un état uniformisé comme est la France, quelle ne doit pas être la variété des sujets, des types, partant des récits et évocations, de l'Alpe au Balkan ?

Il semble que parfois les intéressés eux-mêmes aient tenu à souligner ces enquêtes; et le hasard de publications récentes aide à proposer quelques éléments de réponse aux questions ci-dessus. On n'en saurait déduire des conclusions définitives, ni négliger des rapprochements, si artificiels qu'ils puissent d'aventure paraître. L'absence d'ouvrages d'ensemble dans la plupart des domaines yougoslaves, rend plus opportune l'enquête et plus difficile sa conclusion.

On constatera en passant, que l'étude de ce passé illustre du Moyen-Age et de la Renaissance littéraire dalmate reste à l'ordre du jour. Les travaux se succèdent : sur telles questions centrales, on voit seulement apparaître aujourd'hui des travaux décisifs et scientifiques: A. Vaillant sort de l'ombre la séduisante figure de Zlataric, Resetar édite ou réédite minutieusement pour l'Académie yougoslave les « classiques » indispensables et parfois négligés, etc.

Dans un travail récent, Matitch a essayé une présentation nouvelle de cette littérature des XVII[e] et XVIII[e] siècles dalmates, en la situant dans l'ensemble des faits politiques, économiques et culturels de ces époques : la prospérité des ports, et surtout de Raguse; la puissance de Venise et les sentiments divers qu'elle inspire, la hantise turque et ses effets, le rôle du clergé et les repré-

---

(1) En ortographe française approximative: Maroulitch, Drjitch, Zlataritch, Goundoulitch, Loutsitch, etc.

sentations théâtrales, qu'il distingue expressément de nos mystères médiévaux, etc. L'esprit de Taine reparaît ici : et l'on n'oubliera pas qu'il a hanté toute une génération dite « moderne », et que Marjanovitch entre autres lui a consacré une longue étude avant la guerre.

Toute une série d'autres questions se posent encore autour de cet âge d'or des lettres du littoral. Les plus délicates touchent à la recherche des *influences* et apports littéraires étrangers qu'elles peuvent accuser. Des opinions extrêmes tendent ici à s'affronter : tandis que les uns continuent à croire et à l'originalité indiscutables de cette Renaissance, les autres, sous l'empire des progrès de la littérature comparée notamment, se sont mis à étudier minutieusement les problèmes d'origines et d'influences.

Il est intéressant de noter ce débat, envenimé de part et d'autres par les passions et les intérêts nationaux.

Les théories chères à Zola, et étudiées avec ardeur à la fin du siècle dernier, précisément par des littérateurs et critiques nés sur le littoral, discutées même par certains d'entre eux qui, au nom de leurs convictions littéraires, — et souvent religieuses — rejetaient à la fois le déterminisme, le positivisme, le naturalisme (ainsi l'ecclésiastique Jakcha, qui y gagnera le surnom flatteur du « Brunetière » croate), offriraient une explication tentante de l'espèce *d'éclipse* qui se marque, dès la fin du VIIe siècle, en cette région privilégiée, et y dure tant bien que mal jusqu'au milieu du siècle dernier. Dès les années 40, c'est Zagreb, future métropole de l'idéologie yougoslave qui prend décidément et définitivement la direction du mouvement littéraire dans les lettres croates: quelques Dalmates s'y rallient, sans créer d'œuvres de premier plan. Mais il y a loin de ces manifestations d'activité et de bonne volonté à la fécondité exceptionnelle d'antan. Serait-ce que la ruine progressive de ces cités et républiques maritimes les ait en même temps desséchées littérairement: que leur fécondité artistique soit morte avec leur indépendance politique, dont un décret napoléonien consacra la ruine, qu'avait hâtée la guerre ? Et que, dans ces républiques de jadis, la vieille lyre se soit brisée ?

Certes, on noterait une tradition plus ou moins continue de vie intellectuelle et littéraire, qui constraste encore avec la stérilité ou la carence des provinces continentales, au sort divers: la Contre-réforme et le rationalisme s'y marquent; dans telle île s'édifie, au milieu du 18e siècle, un théâtre encore remarquable aujourd'hui, et se perpétue une tradition de théâtre populaire extrêmement curieuse. Ce sera un franciscain dalmate, Katchitch, qui, longtemps avant Herder, collationnera un précieux recueil de ces chants et poèmes populaires, dont les Slaves du Sud s'enorgueillissent d'une tradition particulièrement tenace et brillante. Et quand un consul de France, Bruère, séjournant longtemps à Raguse, y aura un fils, celui ci deviendra, par un rare exemple, poète ragusain (Marko Bruère-Desrivaux)...

Pourtant, jusqu'autour des années 1850, la vie littéraire chôme sur ce littoral. Ce n'est guère que dans la seconde moitié, et surtout dans le dernier quart du siècle qu'elle retrouve quelque productivité et vaut aux lettres croates — et d'aventure aux lettres serbes (selon l'origine familiale des auteurs) — une recrue de marque, ou une œuvre d'importance.

Si l'on essaie de faire le bilan de cette production, on constate tout à la fois la prépondérance alternative des préoccupations lyriques, ou lyrico-épiques, et narratives, celles-ci aussi s'alliant, selon les cas, à un reste d'inspiration épique

plus ou moins sensible et acceptable, mais se résorbant finalement en un primat de la création prosaïque, narrative, que le présent immédiat confirme; la prépondérance à peu près permanente des soucis de contenu sur les préoccupations de présentation et de forme, sauf dans une génération résolument artiste, esthète jusqu'à l'excès, dont la présente n'a pas entièrement secoué le joug ni assimilé l'héritage; enfin, et surtout à notre point de vue d'étranger, le primat incontestable, tout compte fait, de l'intérêt et de la valeur documentaire, sur la valeur littéraire de ces œuvres.

Plutôt qu'un bilan total, aux aspects relativement divers et parfois ingrats et décevants, j'en essaierai une revue rapide, partielle, tendant à dégager, de chacune des générations successives, quelques traits généraux, quelques œuvres plus dignes d'attention, quelques morceaux qu'une anthologie des lettres de ces contrées présenterait avec chances de succès au public étranger.

Tenons pour résolu un problème initial, sur lequel en pays yougoslave on aime discuter: celui de la *légitimité* de ce point de vue, de cette recherche d'une production littéraire régionale. Deux aspects interfèrent ici : d'abord un problème de délimitation de faits: *géographiquement*, la Dalmatie comporte essentiellement un littoral mesurant à vol d'oiseau quelques 600 km. et, en tenant compte des dentelures du rivage et des multiples îles, plus de 1.600, de Susak au Sud des Bouches de Kotor. Mais, par suite des partages historiques incessants, de Rome et Byzance à la Porte et aux empires serbes et croates médiévaux, de Venise à Napoléon et à l'Autriche, la notion des limites de cette zône a varié; l'extension, surtout dans le Sud, de la foi orthodoxe et des dominations orientales, a paru établir une scission vers les Bouches de Kotor, une autre, à l'intérieur, sur le cours de la Neretva. Si bien que, partagé successivement entre tant d'états et de suzerains, fragmenté entre tant de villes libres et de Républiques indépendantes, ce littoral, partiellement unifié sous Napoléon, n'a été groupé sous la dénomination commune de « Dalmatie » que vers le milieu du 19e siècle; encore le sentiment populaire ragusain a-t-il toujours protesté contre cette désignation commune, où l'originalité de Raguse perdait son dernier appui! Le concept « dalmate » est donc infiniment plus complexe et moins déterminé qu'un examen rapide de la carte ne le suggère; nous y comprendrons approximativement la zône littoral allant du golfe du Quarnero au Sud des Bouches de Kotor, le littoral monténégrin proprement dit restant, par son évolution culturelle, partiellement en dehors; en profondeur, cette zône comporte outre la côte et les îles, un arrière-pays plus ou moins étriqué, généralement limité par un rempart montagneux rarement franchissable; il y aura littérairement des problèmes réellement conditionnés par ces faits : tels écrivains s'attacheront à intégrer telle de ces régions au domaine littéraire, du S. au N. et du littoral vers l'intérieur; tels autres resteront attachés à décrire tel coin où les mœurs locales doivent à un relatif isolement une particulière longévité. Ces extensions de curiosité, ces renouvellements, ces découvertes, ne sont pas le moindre élément d'attrait et de succès de certains livres. On en eut en France un exemple analogue, dans le vaste mouvement de découverte de la province française qu'a accéléré, sinon provoqué l'après-guerre: le passé littéraire plus ancien de la France explique que les explorateurs aient eu plus vite à leur disposition une gamme variée de procédés de présentation et de style qui manque encore à leurs confrères du pays dalmate, et dont le défaut compromet leur succès et leurs progrès.

Un autre aspect s'y ajoute: celui des *dénominations* traditionnelles. La Dalmatie géographique est, traditionnellement, domaine politique croate. Les dynasties pré-médiévales y ont eu leur berceau, et construit leurs palais: la Croatie médiévale s'est progressivement affermie et organisée, en même temps que cultivée et modernisée, à partir de ce point de départ; des siècles plus tard, on notera une montée analogue de l'aristocratie croate de ses résidences adriatiques vers ses plaines d'entres Save et Danube. Par sa civilisation aussi, cette « Dalmatie » formelle et préformée est domaine culturel croate: les deux choses se confondent. Si l'opinion croate tient à la distinction, c'est que, depuis le reflux vers le littoral des fugitifs venus de l'intérieur (après les défaites serbes et les invasions turques), depuis la fixation, l'extension, l'affermissement de ces îlots serbes et orthodoxes, on a enregistré tour à tour des résistances des deux partis en présence: le levain religieux a aggravé des conflits secondaires: le jeu des actions et réactions s'est envenimé, jusque dans un passé récent, de passions religieuses, autre nom des passions politiques, surtout chez les orthodoxes pour qui la religion est moins une foi qu'un aspect de la vie nationale; les orthodoxes en minorité ont voulu se maintenir, s'affirmer; ont-ils noté, dans leurs rangs, un écrivain de talent, ils l'ont fêté: ainsi, il y aura, en présence, des écrivains croates et serbes de Dalmatie, et telles histoires de la littérature serbe ou croate ignorera les uns ou les autres. Il est juste de reconnaitre que, si les « Croates » sont l'immense majorité dans cette compétition littéraire, les « Serbes » ont quelques représentants éminents, indispensables au tableau d'ensemble de l'évolution littéraire.

Nous éviterons ce dualisme d'aspects et de termes en disant, au risque de déplaire aux uns et aux autres : écrivains d'origine dalmate, littérature dalmate.

Un second problème non moins grave et typique, doit être aussi évoqué: celui de la *valeur* de cette inspiration régionale, plus ou moins pittoresque et folkloristique. La majorité des auteurs, et du public, s'inquiète, quand elle ne s'indigne pas de ces définitions, de ces curiosités, qui lui paraissent une atteinte à sa dignité. L'étranger pourtant est plus sensible à l'attrait de cet élément original qu'à la découverte de qualités de forme qui peuvent généralement, dans le cas le plus favorable, révéler des œuvres comparables à celles du reste du monde littéraire; les talents sensationnels sont rares, à ce point de vue surtout, n'en déplaise aux orgueils nationaux.

*
* *

La première génération dalmate, par ses origines et par ses sujets plus ou moins contemporaine du romantisme historique et patriotique commun aux peuples mi-indépendants de l'Europe centrale des années 60, sera, par ses curiosités et ses modes de description, réaliste, à sa manière. Elle se préoccupe, au lendemain des curiosités folkloristiques et des enthousiasmes nationaux de l'ère romantique, de faire le bilan de ses richesses traditionnelles: le secrétaire de mairie de Budva, — l'une des petites villes les plus chargées d'histoire du Sud des Bouches de Kotor — *Ljoubicha*, plus tard député à Vienne, veut dans ses « récits monténégrins et du littoral », noter des aspects de la vie populaire qui ont pour lui un attrait historique et romantique, pour nous encore une certaine valeur documentaire. Trois-quarts de siècle plus tard, des Monténégrins, dont Pavitchevitch, reprendront cette tradition, et une méthode ana-

logue: la « pripovetka », court récit en prose, résume, à la manière d'un conte de Maupassant, un évènement curieux, bref, relevé d'un mot d'esprit ou d'un geste typique: un genre voisin, l'anecdote, que cultive encore Pavitchevitch, hérite aussi d'une longue tradition populaire: tradition séculaire d'un peuple dont le bagage littéraire se bornait à quelques historiettes colportées, assaisonnées de personnalités, d'allusions, de traits évocateurs. Il faut un sens avisé du réel pour cette sorte de récits: la pripovetka évoluera, le long du littoral: la permanence, en certaines régions, d'une tradition de vie ancestrale, héroïque ou légendaire, encouragera très tard des « écrivains » à s'y consacrer, et à y donner encore le meilleur de leur talent: de ce récit traditionnel au conte littéraire, la transition est longue et parfois laborieuse. Lioubicha marque un point de départ. On a pu retrouver des analogies entre sa passion, quand par exemple il évoque les menaces et la domination vénitienne, et tel aspect du romantisme italien. On en trouvera plus tard entre les conteurs franchement réalistes du Nord et le vérisme italien; le bilan et l'examen impartial n'en sont pas encore achevés.

Parallèlement, l'évêque *Vodopitch*, de Raguse, a pour les gens de son diocèse la même sympathie: il a vécu avec eux, et emprunte au pays de Konavlié le sujet de ses deux grands récits, déjà des « nouvelles » par leur développement : « la Triste Hélène » et « Marie de Konavlié »; ici encore, on pourra parler de modèles étrangers, dont « les Fiancés » de Manzoni, encore en pleine vogue quand ces récits furent rédigés (vers 1860) ; ici encore, un ton idyllique n'exclut pas la laborieuse notation des costumes, des traits de caractère, des mœurs de cette population si originalement sympathique, dont il a, comme prêtre, pénétré les détours.

Ce professionnel enquêteur des âmes et des cœurs simples, annonce toute une lignée de littérateurs dont le principal bagage sera de même leur expérience directe et constante du peuple, et surtout du peuple des plateaux arides et austères : curés et confesseurs, même quand plus tard ils jetteront le froc aux orties, ils décriront le détail des humbles drames, instituteurs ou avocats, ils retraceront la formation des jeunes générations dans l'atmosphère du village, ses mille querelles et problèmes. Cette expérience vécue explique pour une part la qualité de leur observation et la prépondérance de ce souci d'exactitude documentaire, qui est moins un effort réfléchi que le reflet de leur propre curiosité et l'écho de leur propre existence. Faut-il ajouter, dès à présent, que si, parmi ces ecclésiastiques se recrute un jour toute une génération de critiques, celle-ci, vers la fin du siècle, s'en prendra tour à tour au naturalisme positiviste et au décadentisme parnassien ou « art pour l'artiste » des jeunes, et discutera Zola en s'inspirant de Brunetière ?

En tous cas, de cette première génération de narrateurs, grandis parmi le peuple, et, à la suite du romantisme patriotique, curieux et épris des aspects pittoresques de la vie populaire et locale, il restera un héritage dont les générations ultérieures ne s'affranchiront pas tout à fait : tel romancier du plateau de Knin et de la plaine de Sinj prolonge jusqu'aujourd'hui l'exemple de cette inspiration complexe et primaire, saine et généreuse, restée plus ou moins étrangère aux écoles et aux recherches de style et d'art.

Ce qu'on trouve plus tard, chez les auteurs nés autour des années 60, est plus divers et plus complexe : c'est l'effet de tempéraments divers et d'influences di-

vergentes, que les uns ressentent davantage, auxquels les autres cèdent moins : d'un réalisme conscient, on passe peu à peu à une ère artiste et « moderne ».

Géographiquement, les centres se déplacent : Raguse n'a guère à son actif que deux conteurs, tous deux Ragusains d'adoption : *Lisitchar*, qui n'a laissé que quelques récits estimés, et n'a pas guère dépassé le cercle des réputations locales, et Ivo *Voïnovitch*, à qui sera réservé, comme poète, et surtout comme dramaturge de se faire une place éminente parmi les littérateurs yougoslaves dès la fin du siècle. Lisitchar, voyageur et polygotte, écrit consciencieusement quelque nouvelles, publiées en un choix tardif en 1910, et dont on apprécie surtout celles consacrées aux environs Nord de Raguse.

Et dès lors, les narrateurs orienteront leurs recherches vers les cas particuliers, où s'insèrera leur expérience générale du pays, leur désir d'utiliser une couleur locale abondante à propos d'êtres plus originaux, et exceptionnels. On ira même trop loin dans cette voie. Cependant I. Voïnovitch, avant ses grandes conceptions dramatiques — dont une ou deux seulement sont accessibles au public français en traductions — débute, lui aussi, par quelques nouvelles ragusaines. « Geranium » indique à la fois ses modèles littéraire : Flaubert (le thème de la nouvelle s'inspire, de l'aveu du narrateur, d'« Un cœur simple »), Daudet et Zola, et ses tendances littéraires : passer de la notation réaliste au procédé symboliste (le geranium inodore symbolise ici une existence terne et sans histoire). Ce symbolisme, allié à un pathétique sentimental, servira de support aux thèmes centraux de sa conception dramatique ultérieure, essentiellement consacrée à l'exaltation du passé ragusain et de l'idéal patriotique des Slaves du Sud. Dans une autre nouvelle, « Ksanta », il oppose au réalisme assombri de Grouj et de son port les sites rêveurs qu'il a chantés en des sonnets classiques chez ses compatriotes, de la presqu'île fleurie et souriante de Lapad, de ses cimetières apaisés, et de ces cyprès dont le thème symbolique revient en leit-motif constant dans son œuvre, si bien qu'il en a, quelque jour, noté l'obsession dans sa pensée : «l'ombre fraîche de mes cyprès... Savez-vous pourquoi j'ai toujours cette ombre devant les yeux — ce qui me force à les contempler, à les chanter, à suivre par tous les sentiers de la vie la théorie noire de leurs silhouettes gothiques ? — comme si, vraiment, il y avait là le mystère et le but de toutes mes pensées. Etrange, étrange...» (Accords).

Mais avec lui, ce dernier réveil des lettres ragusaines semble suivi d'une nouvelle et plus grave éclipse. Serait-ce que le déclin économique et politique de cette vieille République se double d'une infertilité poétique croissante ? Quelques exceptions sans ampleur ne la démentent pas.

C'est de plus en plus le Centre, puis le Nord du Littoral qui vont renouveler les équipes littéraires et varier leur inspiration : on enregistrera par exemple une remarquable succession de talents dans une île comme Hvar, centre lettré séculaire, dans une petite ville comme Senj, où chaque génération se marque d'un nom éminent. Deux auteurs, de ceux nés vers 1860, se rangeront parmi les auteurs « serbes » parce qu'ils publieront l'immense majorité de leurs œuvres en caractères cyrilliques et dans les centres orthodoxes, surtout Belgrade : la majorité des auteurs sera, par contre, « croate », publiera en caractères latins, et de plus en plus à Zagreb. C'est cette majorité croate qui fournira surtout les équipes et les thèmes nationalistes et yougoslaves, et qui en esquissera l'histoire plus tard. Je n'entreprendrai pas de les évoquer tous ici.

Matavoulj et Tchipiko, parmi les premiers, Vj. Novak, et Koumitchitch parmi les seconds, seront essentiellement prosateurs : d'autres « Croates » Tresitch-Pavitchitch, et Kraïntchevitch, surtout poètes : Katalinitch, et Tsar-Emin, auteurs de second plan, seront amenés par le sort de leur petite patrie, l'Istrie, très tôt inquiétée par l'italianisation, à en décrire le sort tragique : on les retrouvera après-guerre encore attachés à cette littérature de combat. Tous participent plus ou moins, à leurs débuts, des traditions réalistes locales et de l'écriture réaliste-naturaliste que l'étranger leur donne en exemple. Certains ne la dépassent guère. *Matavoulj*, lecteur de Balzac et G. Sand, traducteur de Maupassant, inaugure proprement le réalisme européen dans les lettres serbes : leur plus récent historien, a salué en lui l'auteur des meilleurs descriptions de la vie monténégrine, et même « le meilleur des auteurs serbes ou croates » qui aient décrit la Dalmatie (Skerlitch). Eloge quelque peu exagéré à son avantage, mais qui souligne la qualité de son œuvre : son roman aimablement satirique d'un brave Franciscain dalmate, « Bakonia Fra Brné », est resté populaire. Tandis qu'il promenait son observation tout le long du littoral, des Bouches de Kotor (1891) au Monténégro (1888) et « de la mer à la montagne » (1901), son cadet *Tchipiko*, né non loin de Split, dans la région privilégiée des « Sept Castels », décrira surtout avec le petit monde agreste que son métier de forestier lui fait fréquenter, le pays plus souriant des îles de la Dalmatie centrale : il sera pour une part responsable de cette notion d'une Dalmatie souriante, de pampres et de lauriers, qu'il a davantage connue et qu'une certaine critique contemporaine, plus ou moins « sociale » récuse, au nom des problèmes ardus et des misères trop peu décrites de la Dalmatie d'aujourd'hui surtout. Son réalisme est passablement lyrique : une note rousseauiste de protestation contre le progrès urbain et d'affection pour les êtres primaires et instinctifs s'allie à une notation impressionniste des choses qui le montre littérairement en progrès : ainsi, du réalisme idéalisateur ou, selon la terminologie à la mode, « poétique » des années 60-70, on évolue vers une formule plus complexe.

Vj. Novak, né à Senj, retrace en plusieurs romans des existences généralement dramatiques : dans l'un d'entre eux, on retrouve nombre de thèmes autobiographiques, dans un autre, l'évocation des déclins de l'aristocratie de Senj : berceau de capitaines d'Uskoques, qui terrorisèrent Venise, et resteront légendaires jusqu'après le romantisme, bourg maritime imprenable, Senj voit périr, avec son rôle d'exception, ses patriciens. Et ses pêcheurs, s'ils s'essaient à des carrières citadines et brillantes, y succombent (Tito Dortchitch) : C'est le thème que traitait 4 ans avant lui Bourget dans « l'Etape » (1902). Par son réalisme, pitoyable aux malheurs des humbles, Novak s'associe à *Koumitchitch*, Istrien de naissance, qui rapporte de Paris en 1875, l'écho des discussions acharnées autour de Zola, le souci de l'exactitude minutieuse ; il reste toute une série d'études à faire, à son propos, et à propos de toute sa génération, sur la part exacte du naturalisme français, comparé entre autres aux apports du roman russe. Cependant qu'ils s'essaient à une nouvelle manière descriptive, un marin le seul de tous ces romanciers de la mer et de la vie maritime qui ait navigué, *Tsaritch*, contemporain de Loti, rédige des « Tableaux de la vie maritime » (1885), qu'on a loués : la tradition d'observation réaliste scrupuleuse se poursuit. La comparaison avec Loti souligne, à l'avantage de ce dernier, combien son expérience du nouveau, des départs est plus évoluée, en même temps

que romantisée parfois jusqu'à un certain affadissement. Nous ne saurions, chez l'auteur dalmate, ni être si difficiles, ni trouver cette science de l'image et du mot mélodieux.

Le poète *Tresitch-Pavitchitch*, attaché dans ses vers et dans ses drames historiques à une facture classicisante, qui l'opposera aux essais de renouvellement esthétique et de « décadentisme » de la jeune génération, et par ailleurs assez évocateur, selon les cas, du pathos oratoire de Victor Hugo, des recherches d'un H. de Régnier, et des nuances à la Samain, (on l'a défini, avec quelque intention péjorative, « le poète des âmes de jasmin ») se souvient moins des spectacles locaux. Dans sa conception idéaliste, il reste passablement de romantisme : dans son lyrisme ample, on l'a comparé à Carducci ; il médite et philosophe volontiers. Sa manière est complexe : il s'essaie à un style plus simple pour narrer « de l'Atlantique au Pacifique » moins des paysages marins que la vie des émigrants ses compatriotes en Amérique.

Son contemporain S. *Kraïntchevitch*, mort dès 1908, illustre à nouveau Senj : il passe aujourd'hui pour l'un des meilleurs, sinon, selon certains, le meilleur poète de langue serbo-croate.

D'aucuns lui opposent en ce débat le slovène Zourpantchitch, dont nous avons depuis peu une très bonne monographie, complétée par d'utiles traductions (*Note:* L. Tesnière : O. Zoupantchitch, Strasbourg, 1931), et les Serbes Doutchitch ou Rakitch : la portée méditative, philosophante ou généreusement sociale de ses poèmes le distingue.

Contemporains de nos symbolistes, et de la génération qui leur a succédé (Choix de poèmes parus en 1898, 1902, 1908, etc.), il a tour à tour chanté les charmes et les angoisses de la vie, et la mer et son pays dalmate lui en ont suggéré quelques-uns: dans « Clair de lune » il reprend le thème du célèbre « Pêcheur » de Goethe, de « la Statue voilée de Saïs » de Schiller: l'attraction perfide et fatale de la mer. On a parlé de son pessimisme: on lui a reproché de manquer d'imagination: on a préféré ses derniers poèmes, moins empreints de réflexion: on a, par contre, préféré son Moïse à celui de Vigny, dans un essai de comparaison qui serait à reprendre. Je retrouve quelques accents de Moréas dans tel de ses poèmes sur « la pleine mer ». Il est peut-être, de tous ces auteurs nés sur le littoral, le seul qui soit exclusivement poète.

Katalinitch par contre, poète de circonstance — un peu à la Dérculède — s'essaiera à une série de courtes notations, qui ne deviennent pas même des Contes ou des histoires, décrivant, évoquant, les gens, les gestes et les sentiments de chaque jour ou des jours dramatiques : Tsar-Emin, son compatriote istrien, esquissera plus abondamment le déclin des villages du Quarnero, ruinés par la navigation à vapeur, les villes balnéaires où la cohue cosmopolite lui fournit « une mine » d'observations pour ses romans et nouvelles, les marins de ce golfe redoutable et réputé chez les gens de mer, et, dans « Soleil d'hiver » les misères de l'Istrie où les Slaves du Sud pleurent leur Alsace-Lorraine.

L'apport complexe des influences étrangères s'atteste chez les auteurs qui, nés vers 1875, obligés à la suite de manifestations patriotiques de s'exiler et d'aller étudier à Vienne, Prague ou Munich, y apprennent à connaître le large mouvement d'idées et de styles de l'Europe centrale et

occidentale contemporaine : on a caractérisé d'un mot cette époque : « *Moderne* ». Renouveau des sujets, avec une méfiance croissante pour les sujets locaux, jugés trop folkloristiques, et étroits, préférence réservée aux vastes sujets humains, psychologiques ou philosophiques, sélection éclectique des styles nouveaux du symbolisme et de ses palinodies, des doctrines post-parnassiennes et de l'art pour l'art, décadentisme affiché, dans le désir de faire « moderne » ou « cosmopolite », étude passionnée des grands exemples étrangers : Baudelaire et Verlaine Maeterlinck et Verhaeren, Wilde et d'Annunzio, sans compter les Russes, et Hauptmann et Dehmel. Les peintres cultivent un néo- impressionnisme plus ou moins interprété, les sculpteurs s'enthousiasment pour l'effort libérateur et anti-académique de Rodin, les musiciens pour Debussy ; les littérateurs veulent, eux aussi, renouveler les méthodes traditionnelles, affronter les sujets généraux des auteurs et du grand public européen, et s'essayant aux styles en vogue, se classer dans une échelle internationale des valeurs. On retrouve plus ou moins ces projets, ces influences chez tous les auteurs de la génération « moderne », et notamment chez ceux d'entre elle qu'a vus naître le littoral. Les uns, tels Begovitch et Lovritch, seront surtout dramaturges, et évolueront plus tard. *Begovitch* s'écarte le plus délibérément de ce milieu natal des plateaux dalmates et de Split, où il ne trouvera guère, plus tard, que des éléments secondaires de son œuvre. *B. Lovritch* se souvient de Split et de ses environs dans une série de romans partiellement autobiographiques.

Silhouette curieuse que celle de *Nehajev*, qui emprunte au fort Nehaj (L'impavide) de sa ville natale — Senj — un surnom devenu obligatoire. Autour de nombreux ouvrages divers, il revient volontiers à ses souvenirs d'enfance dans un roman historique consacré à un populaire héros croate, le prince de Senj, Krsto Frankopan, dont la devise évoque celle des Rohan, et qui est bien un de ces « Loups » altiers et redoutables qu'il évoque, tout en essayant de dégager symboliquement, à travers ce procédé devenu classique de la biographie historique romancée, la « tragédie croate » tout entière. Essayiste, nouvelliste, il ne se souviendra plus qu'accidentellement de sa petite patrie, dans tel conte. Cependant que *Kosor*, l'un des auteurs dramatiques les plus doués de la même génération, ayant abandonné bientôt le plateau de Drnich où il naquit pour habiter en Slavonie, puis à l'étranger, se consacre presque exclusivement au drame, y met sa fougue et son inspiration primaire, violente, passionnée, de ton impulsif et violent, que la critique étrangère loua comme un apport frais et sans artifice (On a même de lui deux actes intitulés « Café du Dôme », l'un des rares documents des contacts et des impressions parisiennes de la première génération d'avant-guerre qui se soit déjà frottée à cette atmosphère, alors encore pleine d'attraits originaux). Il a laissé des recueils de récits, dont un, « d'avant-guerre », « le parfum de la terre et de la mer » : types originaux choisis parmi les humbles, visions un peu prolixes ; il résume en une nouvelle, « Au milieu de l'Adriatique » les drames de l'émigration dalmate : le pêcheur qui part vers les Amériques, la femme qui attend dans un amour insatisfait et épuisant, le retour, les difficultés, l'absence de trente années, et une mort dramatique dans une vision marine prenante : on y retrouve plusieurs des thèmes que, plus tard, tel autre romancier de ces drames marins variera dans un recueil de nouvelles (Vilovitch, dans le « Midi croate »).

Des nouvelles de *M. Bego*, avocat, et resté fidèle toute sa vie à ses résidences

adriatiques, et qui a cherché à mettre dans ses récits une note d'humour plaisant et d'ironie que l'on ne rencontre pas trop souvent dans cette littérature, on a retenu surtout celle où il narre la vengeance d'un paysan qui se « Dédommage » de l'infidélité de sa femme aux dépens des coupables, avec une persévérance et une minutie froides et calculées qui mettent les rieurs de son côté : thème juridique et véridique, prose narrative : chez ceux des écrivains « modernes » qu'une inspiration littéraire précise ne soutient pas, il n'y a guère de progrès, quant à la manière, sur la génération antérieure. Seulement, une observation progressivement plus attachée aux aspects sociaux des problèmes, au contenu psychologique des destinées, à la notation impressionniste et exacte des détails. On le notera encore chez D. Chimounovitch, qui, par ses débuts, se classe chez ces Modernes, encore qu'il prolonge un héritage et presque un atavisme de tradition populaire légendaire transcrite dans ses personnages et son style, et qui, par son succès, est resté d'actualité. Parallèlement à lui, et avec plus d'autorité que tous ses confrères, c'est *Vl. Nazor* qui fait, dans cette génération, triompher la cause d'une littérature actuelle, rajeunie et modernisée, en même temps que rafraichie par un optimisme confiant, et qui, peu à peu, par ses volumes de contes, nouvelles et récits, souvent consacrés à la mer, au littoral croate, à l'Istrie, affirme les aspects variés de ce thème. Il a pris rang parmi les meilleurs et les plus populaires poètes croates : ses convictions nationales et nationalistes lui ont assuré un large public, et ont donné, dès le début à sa lyre une gamme plus étendue et à sa voix un écho plus lointain.

Son inspiration est aussi variée qu'abondante : premier élément d'une comparaison, que l'on est souvent tenté de suivre, avec V. Hugo : il chante tour à tour le passé héroïque de sa race (Légendes slaves), les «Rois croates» et leurs équipées, leurs royaumes adriatiques, au lendemain des grandes invasions, l'amour et le pays natal, les nuits d'argent et les fruits d'automne ; on a groupé l'essentiel de sa production lyrique en un recueil paru après-guerre : « Carmen vitae ». Le ton épique y alterne avec des inspirations simples ou fraiches : dans les tendances « décadentistes » de la jeune génération, on a salué avec enthousiasme sa note optimiste et saine. Après la cinquantaine, il semble plus soucieux de s'adresser surtout à la foule, et au vaste public des enfants ; il ne s'essaie pas encore à l'art d'être grand-père, comme l'avait fait avec un honnête talent le serve J. Jovanovitch dit le Dragon, mais il multiplie les recueils de «Contes» : il y reprend des thèmes ou des récits antérieurs : il narre les « Histoires de l'île, de la ville et de la montagne » : réminiscences enfantines, ou le thème de l'éveil de la puberté et des inquiétudes du jeune gars qu'une paysanne entreprenante déniaise (L'anneau). Il regroupe, sous des titres plus pathétiques, des nouvelles antérieures, parues depuis 1906, sur les populations istriennes : il s'est expliqué sur la montée en lui de ce thème capital de son œuvre dans une récente préface, que nous donnerons ci-dessous en traduction, parce qu'elle est caractéristique de sa pensée. Il se passionne pour le passé héroïque et douloureux de l'Istrie, plus exposée encore et plus livrée aux entreprises étrangères, à la domination vénitienne que le reste du littoral adriatique. Son « Grand Joseph » est une manière de héros romantique, de surhomme à la Bug-Jargal, mais sans les suggestions exotiques du roman romantique. Dans « l'île de la soif » un court récit évoque la question angoissante du ravitaillement en eau. Un autre souligne la misère des humbles, et le conflit des sentiments charitables et bourgeois. Par son tour aisé,

d'une aimable ironie modérée, Nazor rappellerait çà et là Chamson ; il n'a pas la manière incisive d'un Giono : son ton volontiers paternel et didactique assure peut-être sa popularité au dépens de sa personnalité : mais la passion patriotique rend la vigueur d'antan à ses évocations istriennes.

De tout ce renouveau largement et diversement moderniste, il n'est resté, au bout d'une demi-génération de lutte esthétique, qu'un bénéfice relativement modéré, des acquis indiscutables ; dans le domaine de la pureté de l'expression, de la variété des styles, de l'emploi des procédés symbolistes et autres la prose à moins participé à ce progrès : serait-ce que la hantise des sujets, des modes d'écriture plus ou moins réalistes, l'habitude acquise tenaient les écrivains à leur insu esclaves d'un passé relativement récent ?

La *génération suivante* a, d'ailleurs, fait évoluer toute cette question en remettant au premier plan des soucis littéraires les points de vue d'actualité, les positions de combat, les thèses extra-esthétiques : de cette atmosphère combative, tendue et souvent heurtée, la vie littéraire ne s'est, à vrai dire, par le fait de la guerre et des problèmes d'avant-guerre, jamais affranchie depuis : la pression de ces soucis, de ce pragmatisme contribue à compliquer, à fausser ou à colorer tour à tour la vie littéraire contemporaine, notamment dans les centres croates, et tout spécialement dans la métropole croate de Zagreb, où l'idéalisme national du siècle dernier s'est parfois assombri de rancœurs et de rancunes que l'écrivain ne bannit ni n'évite.

Ce qui n'empêche pas un certain développement littéraire de se marquer, et de porter ses fruits. Et, tandis que certains écrivains prolongent, consciemment ou non les traditions les plus authentiques et parfois les plus conservatrices dans le présent, et que d'autres leur opposent des tentatives de renouvellement d'expression ou d'inspiration d'un modernisme toujours plus scrupuleux, plus hâtif, plus prématuré parfois, d'autres encore, vétérans ou nouveaux-venus, servent en quelque sorte de transition et d'agents d'évolution ; on retrouve quelque chose de ces tendances contradictoires chez les écrivains d'origine dalmate. C'en est un exemple curieux que la corrière de *Chimounovitch,* attardé resté de mode, et en qui se fondent des tendances sommaires et une curieuse frugalité de pensée et de style qui n'ont pas nui à son succès.

Un peu en marge de toute cette génération, la précédant de quelques années par sa naissance (1873) et ses débuts littéraires (1905) il semble lui avoir survécu, grâce aux qualités solides, encore que limitées de son œuvre, à laquelle le grand public est resté attaché, si bien qu'il est à la fois l'un des rares auteurs de l'Ouest yougoslave que Belgrade ait accueilli largement et le seul de tout ce groupe qui ait eu, coup sur coup, dans les collections littéraires de la capitale, une place double : il est trouvé, la même année, un éditeur pour ses « œuvres choisies », un autre pour un recueil de récits, « de la Krka et de la Cetina » (1930). Pourtant lui aussi reste essentiellement nouvelliste, et malgré ses romans, il n'a pas plus que ses contemporains modifié l'apport respectif à la littérature contemporaine des écrivains du pays dalmate, dont aucun depuis Vj. Novak et Kumicic, n'apporte d'œuvres amples et graves comme celles des romanciers croates du continent, de Kovacic à Kozarac, Leskovar ou Gjalski, plus nourris à la fois des modèles russes et français.

Chimcunovitch est même par un certain côté retardataire: s'il doit aux modernes le soin avec lequel il étudie l'atmosphère du paysage, il est essentiellement

l'évocateur épique d'une terre et d'une race chargées d'héroïsme. Il y trouvait le thème de sa première nouvelle, Mrkodol, qui pourrait bien être restée son chef-d'œuvre (1905) et, après le roman « l'étranger » où il évoque Raguse (1911), après deux nouvelles réunies en 1914 par la Matica Dalmate, et ses souvenirs autobiographiques plus récents il retrouve dans ses derniers récits, la même inspiration, celle du haut plateau dalmate, où il est né, à Knin, et où il a vécu de la vie des humbles de ce pays aride et ardent. Il s'en est fort nettement expliqué dans l'introduction d'un conte, évoquant son enfance occupée à lire et à penser combats, héroïsme, baïdoucs, tout un passé plus ou moins lointain et déjà légendaire dans un pays gorgé de sang, où les monastères même rappellent des trahisons et des luttes sanglantes. Il faudrait rechercher dans quelle mesure a pu l'inspirer le genre traditionnel, alors encore en vogue, de la Dorfidylle germanique; on définirait ainsi le tour romatique de plus d'un de ses récits dont le sujet est souvent anodin, le réalisme auquel sa génération s'est déjà habituée, le désir d'être dans une mesure minime indispensable, d'accord avec la réalité, s'y ajoute, idéalise moins qu'il ne transpose : il prolonge une atmosphère défunte de vie primitive et héroïque. Et, dans les sujets amoureux, règne une incurable mélancolie : rien ne s'achève ni ne satisfait, mais il n'insiste pas sur le fond psychologique de ces aventures : c'est une de ces insuffisances. Son culte héroïque explique que la génération d'avant-guerre ait fêté en lui un associé spirituel des Nazor, Mestrović et autres patriotes confiants. Son manque de pénétration, de souffle, limite sa valeur littéraire; il ne s'est guère renouvelé, a fait la transition des conteurs réalistes au milieu du siècle, épris comme lui du passé et du présent vus et vécus sur place, à la génération artiste qui cherche à transposer ces matériaux bruts. Littéralement utile, il est l'un de ceux que l'histoire littéraire risque ensuite de diminuer dans l'histoire des progrès définis par des termes d'école et des appréciations de style.

Cependant, il confirme l'extension littéraire du domaine géographique des narrateurs dalmates : après le littoral maritime proprement dit, après les îles où Lisitchar, Tchipiko, et d'autres nous entraînent, il affirme les suggestions précieuses de l'arrière pays montagneux.

De même que les soucis de large formation européenne, de culture occidentale, de styles « modernes » avaient détourné de leur pays natal les meilleurs de ces littérateurs, et que leur évolution ultérieure les mène à la foi à l'électisme de leurs sujets et de leurs manières, les soucis d'actualité, l'inquiétude ou, l'espoir d'un avenir politique et national que l'on sent mûrir, vont absorber l'attention de la dernière génération d'avant-guerre, née vers 1890, et qui se manifeste vers 1910. Rarement, les thèmes locaux auront été aussi décidément négligés, au moins en ce qui concerne le littoral : par régionalisme croate, on entendra surtout une attitude politique.

En outre, et pour nombre de raisons, le mouvement nationaliste, associant les revendications de libération et d'unification nationales des Slaves du Sud, se manifestera plus nettement sur le littoral.

Le mouvement de l'Omladina gagne la Dalmatie, inquiète l'Autriche, et fait enfermer, à la veille de la guerre, toute une série de journalistes écrivains restés ou devenus importants, et dont nous retrouverons certains. De là transportée dans la Métropole spirituelle de tous les Slaves du Sud de la Monarchie, à Zagreb,

l'opposition formelle entre deux groupes de convictions, et deux groupements de littérateurs : les traditionnalistes, régionalistes, avec leur doyen Matoch, les « Griani » avec des talents curieux ou remarquables dont celui — trop négligé — de Galovich ; un certain barrésisme, compris comme culte du passé national étroit, et toute une variété d'essais, de recherches qui influenceront la génération montante et d'après guerre, d'où se dégageront Cesarec, Krleja, etc. ; et d'autre part les nationalistes révolutionnaires, qui exaltent l'avenir, le futurisme dont on discute furieusement vers 1914, y associant curieusement le culte pariotique de Kosovo, dans lequel on confond Mestrovich, Chimounovitch, Nazar, etc... deux auteurs, venus du littoral seront ses apôtres : Janko Politch Kamov, né en 1886 près de Susak, mort dès 1910, violent, volcanique, auteur de «Psovka» (Blasphème) de la «Tragédie des cerveaux» (1907), grand voyageur, de la Croatie à la Bosnie, puis de Rome à Barcelone ; son frère Nikola, né à Rijeka, beaucoup plus quelconque, a recueilli quelques textes posthumes qui n'ajoutent rien aux mérites de J. P. Politch et ont souligné en 1930, les limites de son talent éphémère fait de violences et d'actualité. L'autre apôtre sera Vl. Tcherina, né à Split (1862) : il fait du défunt Politch un véritable culte dans sa biographie (1913), rassemble ses pcèmes (« La crucifixion », (1913) édite une revue nationaliste, dont en 1919, le « Plamen» (La flamme) de Krletja héritera quelque peu l'emphase déclamatoire et polémiste.

Dans ce conflit, plus de place pour les évocations du terroir, pour les descriptions et soucis de ce qui est : les aspirations confuses d'un siècle, les espoirs confirmés par les guerres balkaniques, l'ardeur de mille conflits en ont raison.

Quand pourtant Bartoulovitch, Andritch, Tchorovitch, fondent « Le Sud littéraire » (Zagreb 1918) on y fait place, non seulement à des écrivains de toutes contrées croates, serbes slovènes, selon un programme « yougoslave », mais aux conteurs qui ont auparavant fixé les aspects ou décrit les espoirs des contrées dalmates : Vojnovitch, Tsar-Emin, Chimounovitch, Nazor. Et nous retrouverons son rédacteur Bartoulovitch soucieux dix ans plus tard, de tracer le portrait de cette génération nationaliste du littoral qui a transporté ses préoccupations dans les capitales nationales.

Si bien qu'après la guerre, subsistent dans certains milieux géographiquement croates ou dalmates des attachements ou des préventions où se reflètent ces passions politiques récentes, et renouvellées par le présent et qu'une certaine opinion politiquement croate s'oppose sourdement à une certaine conviction dalmate dont le patriotisme a adopté des vues et des méthodes différentes des siennes, et déteint sur ses opinions propres littéraires, cependant que certains milieux serbes savent gré à tels auteurs dalmates d'avoir mis leur passion au service de convictions politiques parallèles associées, et s'en inspirent dans leurs choix littéraires : au milieu du siècle dernier, l'histoire littéraire serbe n'agréait que des orthodoxes, tels que Ljoubitcha, Matavoulj ; présentement la critique littéraire de Belgrade met sa coquetterie à accueillir des auteurs du littoral que Zagreb, à tort ou à raison, juge littérairement surfaits ou insuffisants. Ainsi s'accroît la complexité des points de vue et des jugements littéraires contemporains.

Niko *Bartoulovitch*, né à Starigrad, dans l'île de Hvar, se rattache à tout le foyer littéraire que cette île est restée, avec des éclipses, de la Renaissance à nos jours. Membre actif de l'Omladina dans son pays natal, il en sera l'un des his-

toriens provisoires : après ses articles critiques au « Sud littéraire », après une pièce jouée en 1919 à Zagreb (La Peste), des nouvelles, et des études sur la jeunesse nationaliste d'avant-guerre (vers 1925) il entreprend d'utiliser cet ensemble vécu dans un roman : essai ambitieux et louable : les compositions et le souffle romanesques sont rares, on l'a vu jusqu'à présent. Mais la critique est d'accord pour en signaler les insuffisances, à côté de certaines qualités et de mérites certains. Ce n'est pas l'histoire de sa génération qu'il a faite, mais l'histoire de son étroit milieu.

Le site dalmate lui-même est sacifié: ni le désordre plaisant des rues, ni la volupté des bords de mer, ni la sobriété des cimetières pierreux n'y revivent.

Ce qu'il met en relief, — c'est là proprement son sujet — c'est la déception d'après-guerre : « les lances brisées » disent le romantisme fréquent de la terminologie : veut-il y masquer l'étendue de l'amertume d'une génération qui a cru profondément en l'idéal national, et en doute aussi profondément ? Il en a abordé les aspects, plus qu'il ne les a fouillés. On peut comprendre la réserve du patriote, qui comme tant d'autres « Yougoslaves » convaincus et agissants d'avant-guerre pensent qu'on leur impose sous le prétexte de « Yougoslavie » une caricature décevante et dangereuse et sans doute est-il trop tôt pour écrire le roman entier de ce drame et de ses personnages.

C'est en tous cas la première tentative littéraire d'une histoire du présent dalmate : Voïnovitch, dans ses évocations dramatiques du passé ragusain, plus lointain et moins sujet à polémiques, était certes plus à l'aise.

Mais Bartoulovitch ne nous a pas donné davantage, au contraire, dans ses récentes nouvelles : « Les Gens de l'île » (1931). On l'a taquiné pour ce titre : ostrvo (île) étant moins proprement dalmate qu'otok, qui a le même sens, et qui est d'un emploi courant. Serait-ce pour déférer davantage aux habitudes des lecteurs de son éditeur belgradois ? Il y a quelque malice à voir là une des petites concessions que le Dalmate a su faire pour rallier la clientèle cyrillique : mais les susceptibilités extrêmes de certains Croates, parfois justifiées par l'expérience ont eu quelques prétextes d'y veiller, et n'ont pas même épargné Krleja quand il a, voici quelques années, écrit en ékavski, et voici quelques mois, publié à Belgrade son dernier choix de Poèmes... Ce qui est plus important, c'est que Bartoulovitch choisit ses personnages dans un cadre extrèmement étroit : quelques types, plus ou moins authentiques, mais tous exceptionnels, forcés, petits propriétaires ou chantres d'église, âmes torturées de remords, sœurs rivales d'amour sans le savoir : on trouvait déjà chez V. Schkourla-Ilijitch une galerie d'êtres aussi tragiques, qui souvent ne sont pas spécifiquement dalmates, que domine une même impuissance à vivre et à jouir : serait-ce, ici et là, une projection d'un tempérament individuel qui déformerait la vision de ses voisins, ou plutôt l'influence d'une mélancolie et d'une misère dont il ne noterait que des cas littéraires sensationnels, sans chercher les raisons profondes ? Après une ère de notations trop scrupuleusement réalistes et minutieuses, ce n'est rien moins qu'encourageant: Vera Chkourla-Ilijitch, née comme Bartoulovitch à Starigrad, a publié dans diverses revues un certain nombre de récits dont certains ont eu des prix littéraires et a recueilli la première moisson de son œuvre dans un volume publié en 1929 sous le titre du plus vigoureusement dramatique de ces récits : Virginité. Les meilleurs sont consacrés à la Bosnie, où elle a vécu plusieurs années, et l'on

devine qu'elle y a vécu des heures tour à tour heureuses et attristées. Mais, si elle nous montre tour à tour des existences féminines malheureuses à Sarajevo, le drame intime de familles israélistes, jadis prospères et dont la sève ou la chance s'est tarie, si elle note en passant, au hasard de son récit un site, un détail, un trait déjà traditionnels pour tout cet Orient musulman — plus conservé aujourd'hui dans la proche Bosnie que dans la lointaine Turquie de Kemal Pacha — ce qui la retient surtout c'est le fait psychologique, le problème des cœurs, le mystère des réflexes ancestraux ou des instincts primitifs : et c'est un fait-divers réel, le meurtre par une jeune épousée d'un mari dont elle s'est défendue dans les éclats d'une hyper-chasteté pathologique, qui a inspiré le meilleur de ses récits. Qu'elle n'ait pas davantage tiré de ce thème précieux pour un psycho-pathologue, qu'elle ait monotanément ou sentimentalement détaillé, repris, répété en refrain des remarques ou des phrases-axes de son récit, qu'elle ait, successivement, intéressé et ému sans jamais captiver, c'est là l'indice d'un talent mesuré, encore que bien intentionné : il n'y a là rien d'extrèmement neuf, ni d'entièrement superflu, comme on a pu l'écrire : mais une inspiration desservie par un talent déficient.

Plus que les récits bosniaques, ceux d'inspiration dalmate mettent en relief ses limites. Les sujets sont toujours à la frontière entre le naturel et l'irréel : sombres croyances, maisons hantées, drames que rien ne fixe à ce sol : les types sont moins violents, mais aussi rares et peu significatifs que dans les nouvelles de Bartoulovitch : les « messes de Grégoire » redisent « les trois messes basses » de Daudet avec moins de brio, ce qui se conçoit, et moins de couleur, ce qui eût pu être évité.

La « littérature » et plus proprement le récit-feuilleton que les coutumes de la presse locale encouragent, atteste ici ses dangers.

On les retrouve chez G. *Vilovitch*, qu'a mis en vedette le choix d'un de ses recueils de nouvelles, consacrées au « Midi croate » pour le concours international du Pen-club!

Cet ancien prêtre note à sa façon les aspects de la misère dalmate : il a surtout retenu les drames des existences féminines : les hommes partent à la pêche, naviguent sous toutes les latitudes, émigrent en Amérique et nourrissent de leurs économies les familles restées au pays, sur une terre aride, livrées au caprice des pêches et des vendanges : les femmes attendent, travaillent, se consument en passions inassouvies, meurent de vains espoirs, avant des retours improbables : dans tel récit, campant ces vaillantes compagnes comme les « Cariatides » de ces îles austères, il évite les évocations de liberté sexuelle que Savignon a mises au premier plan de ses « Filles de la pluie » sans éviter la crudité souvent inutile et forcée de son vocabulaire, dont l'outrance dissimule mal la maladresse, à moins qu'on n'y veuille voir la rançon inconsciente d'un passé de refoulements religieux, dans tel autre, il se tire mal de la gradation chronologique de ses dialogues et descriptions, mais insiste d'une façon impressionnante sur les tourments de l'attente et la solitude morale et les tragédies ignorées de ces vies de vierges des villages marins. Et, chaque fois que l'occasion s'en présente il revient sur ce thème (qu'on a pu reprocher, avec quelque parti pris, à ses prédécesseurs ou à tels contemporains, de négliger) de la pauvreté du paysan et du pêcheur, de l'exil nécessaire loin de « ce pays, où il y a de vieilles villes romantiques, des cathédrales des sommets gris et nus et des plages blanches où la mer rejette sa fange et ses algues » (Le dompteur de la mort), où « la tempête et les vents déracinent les

pins et les oliviers et emportent les lourdes toitures faites de dalles plates » ; amer réquisitoire de « cette terre qui, au bord de sa mer, n'est qu'un beau panorama pour les étrangers repus et pour nos oisifs qui ont « fait » — inventé — quelque chose ». Il y ajoute un autre thème qu'il a repris volontiers et avec une passion mal contenue : l'opposition entre paysans et pêcheurs, ceux-ci prolétaires, dont le sort quotidien dépend de la mer, ceux-là propriétaires, plus âpres, égoïstes, hostiles aux marins : il a campé des silhouettes typiques, en des récits développés avec un talent divers.

Des thèmes locaux dramatiques et des détails expressifs ou typiques, que soutient insuffisamment une présentation négligée, une conception déficiente ; une fois de plus, on est amené à noter le contraste entre un « sujet » qui contient, pour le lecteur national ou étranger, des éléments documentaires ou pittoresques d'intérêt, et une exécution discutable : les cas individuels y sont mieux traités que l'évocation des masses, le détail des faits plus soigné que les détours des sentiments, l'exactitude du trait plus fréquente que la qualité de la nuance ou de la suggestion.

C'est à perfectionner son style qu'a tendu, en traitant des sujets analogues, *Militchitch*, dans une série de nouvelles groupées en plusieurs recueils, et dont les meilleures sont probablement celles où s'amorce, parce qu'elle ne s'y épuise pas, la «Chronique de l'île ensevelie» où il semble vouloir grouper des aspects typiques d'une île volontairement anonyme: début d'un effort pour échapper à l'individuel géographique que les conteurs réalistes désignaient plus ou moins nommément ; de Bartoulovitch à Vilovitch et à Militchitch, on note cette tendance nouvelle, qui veut être moins symboliste que soucieuse de vérité typique. Il semble, en même temps, tendre à des esquisses de drames collectifs, après ceux de l'individu : on a voulu retrouver « Maria Chapdelaine » dans son « Agneau de Dieu » : il n'y a pourtant guère de points de contact entre l'un et l'autre récits : c'est un trait local et paysan si l'on veut, que la volonté farouche de l'époux d'avoir un fils héritier au moins de son nom ; et quand la femme apprend, à la clinique, qu'elle ne saurait engendrer qu'au péril de sa propre vie, elle se sacrifie silencieusement à cette volonté muette, qu'elle éprouve comme une loi fatale. L'horizon du récit ne s'élargit guère au delà des acteurs de premier plan : plus tard, dans « Mer », l'auteur manque encore de souffle pour narrer la rivalité farouche des pêcheurs et des paysans propriétaires d'un droit de pêche riverain inutilisé mais qu'ils se refusent à céder aux pêcheurs... Au surplus, ses ambitions littéraires semblent le porter à insister sur les aspects psychologiques de ses récits, sur le détail des vies intérieures, des drames inconscients : revenu aux sujets locaux après des débuts lyriques, par ces recueils marins, il semble prêt à s'en écarter à nouveau dans un court roman de la même époque, « le majestueux brick blanc St-Georges », où l'amour d'un marin sert à peine de prétexte à des notations pittoresques et se dénoue dans un soudain drame.

Chez tous ces auteurs, la facture, en dépit d'ambitions littéraires diverses, n'est pas à la hauteur des sujets traités : ils se reproduisent ou évoluent, elle progresse lentement, et s'attarde à des formules plus ou moins complexes dont au surplus, le roman contemporain donne souvent l'exemple.

Il y aurait aussi bien toute une série de *constatations* à reprendre parmi celles que nous avons abordées ci-dessus : l'absence à quelques rares exceptions près,

de marins professionnels ayant su tirer de leur expérience maritime un profit analogue à celui qu'en ont tiré chez nous un Loti ou un Farrère ; l'absence parallèle d'une large inspiration et d'un sens aigu et lyrique de la mer chez ces riverains, exception faite de Nazor et de quelques autres ; absence dans toute cette littérature d'une conception individuelle et suggestive comme celle d'un P. M. Orlan qui recrée dans ses récits, comme Masereel dans ses toiles, l'atmosphère oppressante de la mer.

On remarquerait de même, et il y aurait lieu d'insister, le rôle et le nombre des écrivains de profession et de conviction ecclésiastique : défroqués comme Vilovitch, prêtre comme Tchedomil Jaktcha, évêque même comme le bon Vodopitch, tous ont conservé quelque chose de leur expérience et leur mentalité, sinon de leurs nuances et de leur onction religieuse: on pourrait même peut-être expliquer par de profonds et violents « refoulements » l'outrance pathétique et les erreurs de goût d'un Vilovitch par exemple. De même le critique Marianovitch soulignait avant la guerre le nombre de ceux de ces auteurs qu'une carrière de fonctionnaire a quelquefois contribué à définir dans certains traits de leur attitude et dans certains aspects de leur talent.

Un débat intéressant mais mal posé s'est ouvert ou plutôt indiqué récemment à propos de la façon dont certains de ces auteurs dalmates ont vu et montré leur pays. Tel critique soulignait dans une édition de nouvelles de Militchitch, la part de Tchipiko dans la création littéraire d'une certaine notion littéraire de la Dalmatie, « pays de passion, d'instincts étranges », plein d'accents colorés, d'élans et de tempérament méridional, et de chaleur sensuelle. On a par ailleurs discuté cette notion et protesté par exemple que la Dalmatie n'est point la patrie de ces héros littéraires conventionnels que seraient « les vieux aristocrates des drames de Voïnovitch, la jeunesse idéaliste de Bartoulovitch, les adolescents passionnés de Lovritch », et toutes les créatures conventionnelles d'auteurs poétisant leurs modèles selon des recettes affadies. Il faut faire dans ce débat mal posé la place des passions politiques ou d'un point de vue « social » plus ou moins accusés à l'arrière-plan. Il convient aussi de noter que, depuis trois générations au moins l'effort des meilleurs auteurs est resté attaché à la notation, de types et de scènes vécus et vrais, de plus en plus choisis, recrutés et campés dans leur milieu réaliste et pittoresque. Toute l'indignation de certains n'empêche pas que la Dalmatie soit par certains côtés l'une des régions favorisées par le climat et la nature et que la vie y trouve souvent un charme plus léger et plus séduisant. Il n'est que de laisser aux auteurs le soin d'insister selon leur expérience sur ces aspects souriants ou sur les drames réels et sur les pages de misère que ce littoral révèle à ses observateurs.

Il est naturel que l'écrivain en choisisse les aspects parfois exceptionnels et parfois pittoresques. Cette crise, aussi bien, a des aspects multiples et c'est le mérite de certains auteurs que de nous aider à en comprendre quelques uns.

Une autre constatation curieuse est le déplacement, le déclin ou la prospérité de certains *centres locaux*. Il semble d'abord que Raguse ait au cours du siècle dernier perdu de plus en plus, malgré quelques réveils plus ou moins brillants, son ancienne splendeur littéraire en même temps qu'elle voyait décroitre et s'éteindre sa prospérité économique et son indépendance politique. Après la mort de

Voïnovitch, elle cesse pour ainsi dire de compter dans la vie littéraire nationale, encore que quelques auteurs essaient d'y perpétuer une tradition étiolée de vie littéraire. Le plus connu d'entre eux, Katitch a publié sous le pseudonyme de Loukcha S'Orchana quelques drames inspirés par le passé et le déclin ragusain: certains ont été représentés en particulier au théâtre national de Zagreb.

En face de ce déclin il semble que d'autres centres soient restés plus fidèles à leur tradition de fécondité littéraire et qu'en même temps la curiosité des auteurs s'applique de plus en plus à exploiter de nouveaux domaines allant de l'est à l'ouest et du sud au nord : après le littoral proprement dit, l'infinie variété des îles et îlots qui le jalonnent, puis l'austère plateau montagneux qui le domine et le sépare d'avec la Croatie continentale et la Bosnie : terre d'archaïsme ardent en face des îles généralement misérables ; contrées du Nord moins souriantes que les paysages plus méditerannéens du sud : l'île de Hvar, la petite ville de Senj au passé héroïque, le golfe et le littoral de l'Istrie en butte à l'italianisation, renouvellent ainsi de génération en génération leur apport aux équipes littéraires et leur suggestion aux auteurs nés ou grandis parmi leur population.

On a insuffisamment fait jusqu'à présent l'histoire et le bilan de ces *apports*. Il y aurait par exemple à détailler et à creuser certains essais d'opposer des types littéraires définis par leur origine. On a pu parler de littérateurs « insulaires » ou « montagnards » ou du littoral proprement dit. On a pu de même essayer d'expliquer le type littéraire de l'île de Hvar par le tempérament que les lignes arides l'austérité du site et de la vie de cette île apportent opposé à une espèce de douceur et de grâce souriante et colorée des choses qu'inspirerait spécialement le paysage dalmate. On a pu encore essayer d'opposer l'un à l'autre un type poétique tchakavien (ainsi dénommé d'après le dialecte tchakavien encore fréquent sur le littoral) avec Nazor, Kraïnchevitch, Militchitch, etc.. à un type kaïkavien (d'après le dialecte kaïkavien typique de la Croatie septentrionale et occidentale) Chenoa, Vidritch, Kerléja, etc...: chez ceux-ci prédominance du coloris et des éléments pittoresques généralement associés à de la délicatesse et à une inspiration proprement lyrique; chez ceux-là un sens plus épique et narratique, avec prédominence de l'imagination ou de la réflexion, etc... Tout ceci serait à reprendre et à préciser.

Présentement et dans l'ensemble de la vie littéraire de la région dalmate on note chez les écrivains la tendance à se *rattacher* par leur résidence, par leur collaboration aux milieux littéraires, et par leur mode d'expression aux deux grands centres de l'ensemble du domaine serbo-croate, Zagreb et Belgrade. Certains auteurs sont traditionnellement classés parmi les littérateurs «serbes», très généralement parce qu'orthodoxes, cependant que la majorité d'entre eux soulignent ou acceptent la désignation traditionnelle de littérateur « croate » dont nous avons vu les raisons. Le relatif abandon dont souffrent les centres locaux du littoral s'illustre dans ce simple fait qu'il n'y paraît pour ainsi dire aucun ouvrage important ni aucune revue. Il y avait avant guerre à ce point de vue plus de vie littéraire, partiellement conditionnée par des raisons aujourd'hui disparues. Après guerre, la Dalmatie entière ne compte aucune revue d'importance, exception faire de revues de vulgarisation ou de défense nationale et patriotique. On a vainement essayé voici deux ans de

lancer à Split une revue qui sous le tire de « l'Arche » aurait groupé des auteurs, des problèmes et un choix de la production du littoral. La revue « Doubrovnik » qui paraît à Raguse n'a guère réussi à dépasser le cadre de préoccupation et de réputation locale. Il reste réservé aux grandes revues de Zagreb et de Belgrade de faire place à ces questions et à ces auteurs. Elles s'y efforcent, chacune de leur part, avec plus ou moins de bonheur. C'est dire qu'on y trouvera trop rarement et ces études et essais qui nous aideraient à préciser quelques unes des préoccupations de la pensée dalmate contemporaine. Serait-ce comme le suggérait, avec fougue polémique, Donadini qui fut vers 1917 l'un des initiateurs de l'expressionnisme local que « tous les Dalmates qui se sont manifestés dans leurs œuvres sont protestataires » et que, si « tous apportent quelque chose de fort, de sain et d'héroïque » (dans un recueil d'écrits critiques paru à Zagreb en 1917) ils manquent par contre de tempérament critique susceptible de définir et de résoudre les problèmes.

On est pourtant revenu à plusieurs reprises, dans ces derniers temps sur des essais de définition par contraste du tempérament et du caractère de la Croatie maritime dans ses apports avec les zones voisines.

Le critique d'art Ljoubo Babitch a par exemple essayé, traitant de l'« expression artistique », d'opposer un mode d'expression propre à la Dalmatie et un autre caractéristique de la Croatie continentale. Le passé historique et les apports culturels divergents en seraient les sources essentielles : la Croatie dalmate, héritière des influences méditerannéennes, latines, etc, s'opposant à la Croatie pannonienne soumise essentiellement à des apports nordiques et spécialement germaniques. Artistiquement celle-ci, habituée à la construction en bois et à sa décoration en couleurs, resterait fidèle à un mode à deux dimensions, à la science de la couleur et de ses nuances, à ses composés mélodieux et modulés cependant que le tempérament maritime essentiellement plastique, architectural, même quand il veut sculpter, volontiers à la recherche de types, aimerait surtout modeler, dresser des silhouettes et des masses : les uns seraient « des lyriques de la couleur, et les autres des épiques de la forme.» Ces vues d'une symétrie tentante ont été commentées et discutées. Il est trop tôt encore pour juger d'une thèse encore insuffisamment documentée et discutée.

On a posé sous un autre aspect le problème de la mentalité et en quelque sorte de la destinée dalmates, en tenant compte du rôle politico-culturel qu'elle a dû historiquement à sa situation géographique et à l'activité de ses républiques maritimes de jouer pendant des siècles. Etranglée mais pleine de vie entre ses rochers et ses écueils, elle a été l'un des points de contact et d'échanges entre les mondes occidental et oriental. Raguse en particulier a servi d'intermédiaire entre Venise et la Turquie, envoyant ses marchands dans toute la péninsule balkanique, les galères vénitiennes et les felouques musulmanes croisant au bénéfice de ces marchands ; mille détails, d'art décoratif notamment, symbolisent en quelque sorte ces échanges. Considérant l'incertitude actuelle et les raisons de la crise essentiellement économique dont souffre la Dalmatie d'aujourd'hui on a été amené à reprendre ces idées sous une forme nouvelle. Il a paru que l'essor et la prospérité économiques du littoral étaient liés plus que jamais à ces relations et à ces échanges avec l'interland et de même que l'avenir littéraire et généralement intellectuel de la Dalmatie serait

une fois de plus, et peut-être plus que jamais, dans une heureuse synthèse des apports occidentaux et orientaux, ceux-là compensant par leur recherche d'ordre, leur aspiration classique à l'équilibre et à la mesure ce qu'il y a de disposition moins sereines et moins équilibrées dans l'âme dalmate avec son atavisme séculaire et les apports que l'Orient a pu laisser sur les grèves.

B. Raditsa entre autres a essayé dans divers articles de définir ce problème et en quelque sorte les lignes d'une solution culturelle et spirituelle de l'avenir dalmate, dans le cadre plus général de problèmes méditérannéens. Ayant lui-même séjourné comme journaliste dans divers pays méditerranéens, il reprend et rapproche des suggestions d'ordre littéraire philosophique ou historique et rève d'une synthèse méditerranéenne où la Dalmatie a son rôle parfois tragique et sa place marquée. Il s'aide des ouvrages de Tommaseo, dalmate exilé et en quelque sorte adopté tour à tour par l'Italie et l'Adriatique, de Settignano à Corfou, énumère les étapes d'un effondrement d'une communauté méditerranéenne allant de la Grèce à l'Illyrie, à la Corse, etc... oppose le déclin de noyaux individuels à la montée de formations nationales et souligne le sort original de l'élite de la Dalmatie au confluent de son tempérament dalmate, de sa conscience slave avec le néant pannonien, le Balkan rugueux et la culture raffinée du sud. Il y ajoute (et c'est un document des curiosités contemporaines) une esquisse des noms et des tendances qui attesteraient une communauté spirituelle méditerranéenne avec Ortega, Y. Gasset, Unamuno, Valery, Duhamel, Valery-Larbaud, K. Palamas G. Papini, B. Croce, etc... et y voit l'apport de la Dalmatie « avant garde d'un effort national slave » de l'ascétisme épique de Maroulitch à l'intuition géométrique de l'astronome Bochkovitch ou aux efforts d'un Mechtrovitch.

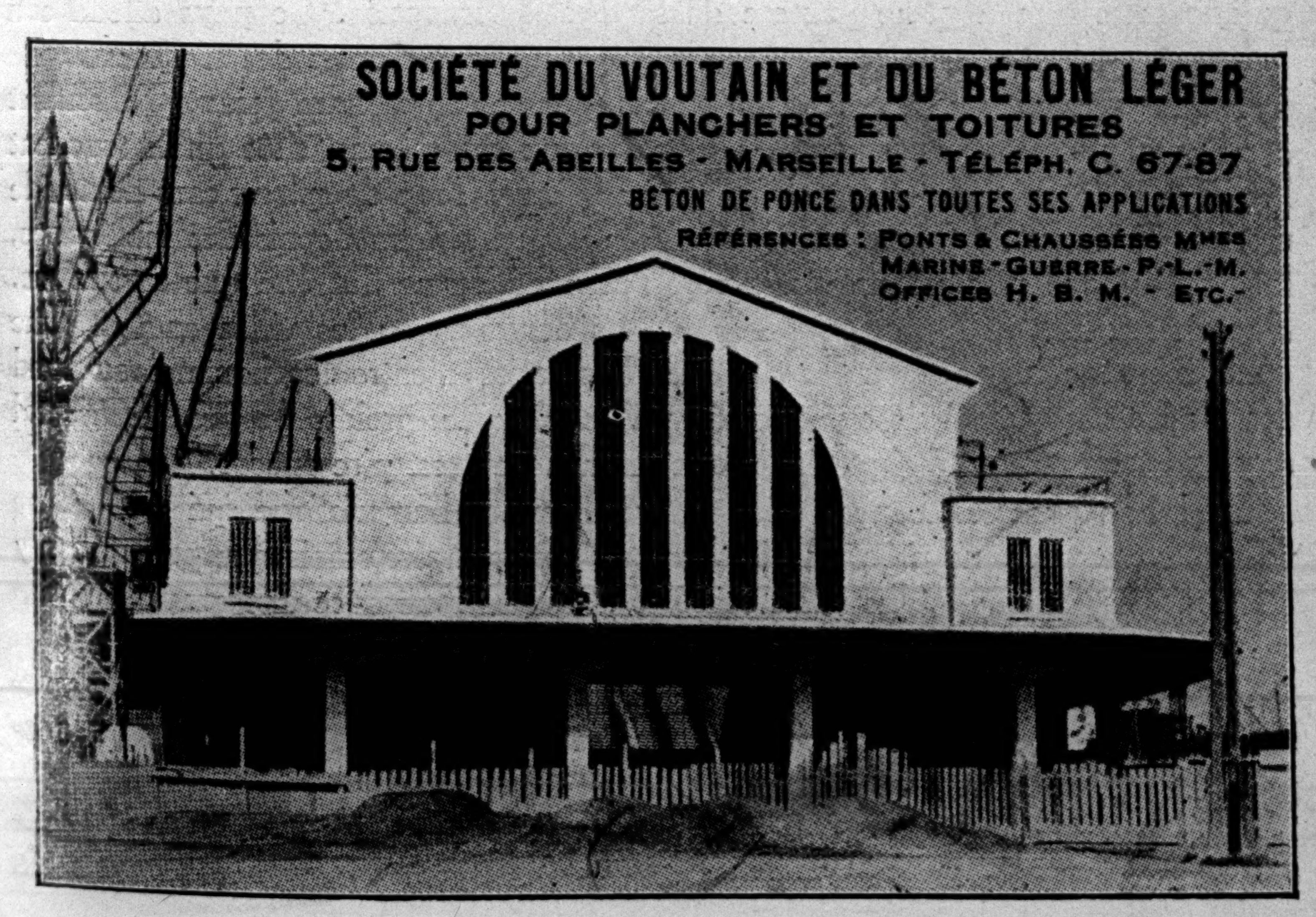
Ailleurs il s'élève contre la formule en vogue d'un crépuscule de l'Occident dont la pensée germanique a dressé au lendemain de la guerre le spectre effarouchant. Il y oppose, en se demandant quel en est le contenu profond, la force de résistance de l'Occident. Sa revue rapide des affirmations occidentales énumère tour à tour le classissisme de Valery ou les retours caractéristiques à Ingres ou à Veronèse, la thèse de Benda qui avec sa sincérité tolstoïenne proclame dans le pathos du prophète de Machiavel la « trahison des clercs » et son antagoniste Guehenno, qui au delà du Donquichotisme de son Caliban, cherche dans une Europe mécanisée des cœurs, des cœurs sanglants. Il note encore le néocatholicisme de Massis, de Papini, sur sa lucide colline toscane, les recherches de Montparnasse en face des traditions dont l'Occident reste obéré et voit une tendance dominer: celle de l'ordre, corollaire de la crainte de tout ce qui est désordre : ainsi tout un milieu littéraire et artistique lui apparait dominé par le Gide classique des essais, par Cézanne et son retour aux Vénitiens. A quelques milliers de talents germano-asitatiques et mongoloslaves ballottés sans fin de Moscou à Rome et de Pékin à Berlin s'oppose la nostalgie de l'Europe occidentale vers un ordre nouveau. Ce conflit, il l'appelle « le conflit de l'Elysée et du Kremlin »: il y rattache des aspects et des noms croates ou serbes contemporains, dont nous avons rencontré ci-dessus certains, et prend résolument à partie les aspirations confuses de ses compatriotes : « attachés jalousement à la réthorique du décor et au faux brillant du folklore, nous confondons notre révolte précoce avec celle d'un Michel Ange qui a derrière soi l'expérience des Grecs et des Romains ; nous en restons à des études frag-

mentaires, nous nous réjouissons de nous ronger en révoltes et mécontentements, nous croyons à l'éclat doré des étoiles, alors que l'Occident ne va plus sans tables de logarithmes ».

Il condamne ainsi formellement les nostalgies de sa race : il souligne des symptômes de renouvellement : Kerleja tente des synthèses, Simitch proclame des canons linguistiques, tel autre cherche la formule du roman, Rakitch disserte au Pincio avec V. Hugo. De cette esquisse rapide, qui tient trop peu compte d'auteurs spécifiquement dalmates, et qui manque de développements probants, on retiendra une conclusion opposant formellement la forme latine et occidentale à un certain esprit slave de désordre. Est-ce chez lui le butin d'un long séjour dans les cités latines, « Paris, St-Pierre et St-Sébastien » ? C'est en tous cas un témoignage à retenir.

La Dalmatie, berceau de la Renaissance littéraire qui reste la page la plus brillante et la plus complète de l'essor des lettres de langue serbo-croate, a proportionnellement perdu de son importance dans le progrès littéraire. Elle n'a pas suffisamment, même après une génération consciemment vouée à la recherche « moderne » de styles et de forme, défini ses progrès et confirmé ses apports à cette recherche. Si l'exploitation facile de motifs régionaux est insuffisamment fructueuse chez ces littérateurs, si elle a d'autre part essayé à sa façon l'adaptation de formes d'art étrangères contemporaines, elle semble à certains appelée de par son passé à une mission originale : être non plus le relai des routes commerciales de la Méditerranée classique, mais l'un des terrains d'entente et d'adaptation des leçons mesurées de l'Occident « classique », « latin », au meilleur sens du mot, dans le foisonnement des inspirations et des aspirations tour à tour précoces ou fécondes du peuple des Slaves du Sud en avant-garde sur sa rive adriatique.

Raymond WARNIER.



Lettre de Beyrouth

Il est aisé de refuser tout charme à Beyrouth, de la tenir pour une ville bâtarde où se rencontrent également blasées, également vieillies, deux civilisations. Orient et Occident, opposition facile à des esprits plus faciles encore. Avec une belle désinvolture, soulignée par la façon dont on tient en même temps cigarette et tasse de thé, telle convive nonchalante confiera « Il n'y a plus de pittoresque à Beyrouth. Même les Souks... Ah ! si vous connaissiez ceux d'Alep ». Celle-là, qui prétend à l'aventure, n'aime point l'aspect provincial du Liban, son allure de France de deuxième zone. La vérité est qu'elle s'en accommode, qu'elle n'a nulle envie de connaître l'intérieur, qu'elle ne vivrait point sans les mondanités de Beyrouth, et que le moindre montagnard du Liban, entrevu au hasard d'une excursion, lui fait l'effet d'un pirate du désert. Mentalité de sous-préfecture, insinuent les français qui n'aiment point le pays, mais avec quelle patience s'appliquent-ils eux-mêmes à inoculer à la capitale du Levant les plus languissantes maladies de la province française. S'il est vrai que le Liban est sous notre influence, ce n'est pas assez de le proclamer comme le crie sur chaque toit la grande presse, il serait assurément plus sage, au lieu de se récrier quand il est trop tard, de reconnaître chez nos amis de là-bas tous nos chers défauts perfectionnés, évolués à ce point que la vie de Beyrouth n'est qu'une caricature à peine poussée de la Société française. Ce pays attend son humoriste, comme Simla eut le sien, le Kipling des « Contes des Collines ».

L'humour, tout est là à mon gré. L'Orient ne comprendra jamais l'Occident car l'humour lui est inconnu et les Occidentaux eux-mêmes, sitôt qu'ils touchent la vieille Asie, semblent à jamais en perdre le sens. Trop de sphinx sans doute, de monstres à corps de taureaux. Tout a été pris au sérieux depuis des millénaires, sauf à l'époque grecque mais là encore l'assimilation ne dut être que de surface. Pas un sourire, ou la pompe des potentats assyriens ou les villes en feu. Une atmosphère de sacrifice ou de carnage. Les sages d'entre les hommes au fond des Thébaïdes. Jamais le cynisme des philosophes, les grelots du fou. L'Oriental se prend toujours au sérieux. L'occidental en Orient est pire encore.

Le Liban avec les français est le pays le moins humoristique qui soit. Je ne veux pas dire qu'il ne prête pas à l'humour, au contraire, mais que personne n'y a le sens de l'humour. Une vaste comédie et qui se joue avec une gravité pontificale.

Façade parfaite. Civilisation, culture, prestige millénaire. Miroirs aux Lamartine et aux Barrès. Mais qu'y a-t-il là dessous ? Pas même du vent, l'atmosphère de Barcelonnette ou de Nantua.

Le mysticisme de l'Orient, beau sujet à développements. Interrogez le Libanais moyen. Il appartient à l'une quelconque des trente sectes de son pays mais

il est le moins religieux des hommes. Simple affaire d'habitude. Superstitions sur superstitions. Les Maronites (O Lamartine !) méprisent leur clergé de moines fainéants et ont bien moins de foi véritable que le plus libéral des agnostiques anglo-saxons. Quant à leurs sentiments envers la France... le plus beau mensonge de Barrès. La France devait faire tomber les cailles toutes rôties. Désillusion sur toute la ligne. C'est que la France n'est pas la divinité plus ou moins virginale des timbres et des billets de banque, mais un gouvernement qui vaut ce que vaut n'importe quel gouvernement, soviétique ou patagonien. Cette croyance était la dernière mystique des Libanais, depuis qu'ils l'ont perdue grâce à nous, ils sont aussi matérialistes, hommes d'affaires, « matter of fact » que tous les banquiers des cinq continents. Le mandat consacre d'ailleurs le maintien d'un état féodal où sous le couvert d'une république d'opérette se poursuit l'exploitation des travailleurs par les financiers des villes et les propriétaires terriens. L'idéal que l'on promet au Liban c'est l'achèvement du Pipe-Line. L'Eldorado du Pétrole, voilà ce que les Français sont venus chercher ici et que l'on ne parle plus des cèdres, du Krak des chevaliers et des couchers de soleil à Baalbek.

Certes mais la culture, mais la civilisation... Des mots ou plutôt des blasphèmes quand il s'agit du Liban où les pires ersatz de la culture occidentale empoisonnent une race déjà naturellement orgueilleuse. Cinq ou six collèges religieux et laïques, mais c'est à peine si l'on y enseigne le Latin et le Grec. Deux facultés mais uniquement vouées au droit et à la médecine, usines à médecins de villages et à avocats sans cause, qui inondent de diplômes et d'incapacités bourgeoises un pays où la terre manque de bras. Il n'y a pas dans tout le Liban un seul centre sérieux de culture philosophique et les sciences et les lettres y sont également négligées. Et personne ne se rend compte de cette pauvreté intellectuelle. On a tellement répété au Liban qu'il était cultivé qu'il a fini par le croire.

La civilisation est américaine : Splendides autos, cinémas parlants, dancings, coktails-parties, etc... Dans nul autre pays les femmes de la classe moyenne ne sont plus élégantes et les hommes plus soigneusement vêtus. C'est que l'apparence prime tout en cet orient que nous prétendons affamé de réalité spirituelle. Cette comédie sociale, les français ne sont pas les derniers à la jouer et la moindre épouse d'adjudant a, à Beyrouth, son jour de réception. Ainsi vit cette inénarrable république libanaise où chacun se glorifie de sa médiocrité, perd le sens de toutes les valeurs et pour tout dire se « déracine » pour se transplanter dans un néant verbal.

Je sais que l'on m'accusera de pessimisme et l'on m'invitera à rêver un peu, à m'abandonner au charme du pays, mais c'est là qu'est le danger. Si je regarde le Sannin, la nuit tombée, si j'erre le long de la côte divine, ou m'aventure autour des cèdres j'oublierai la pauvreté de Beyrouth, tant de misérables prétentions humaines. Adorables poisons du paysage et de l'histoire, voix ensorceleuses. Tant de sirènes perdirent Barrès, lui ôtèrent toute lucidité. Pour voir l'Orient sous un beau jour il n'est que de porter des lunettes bleues et ce que je reproche précisément à mes compatriotes c'est de dispenser ces lunettes de rêve à tout venant et d'étiqueter culture et civilisation occidentale ces misérables trompe-l'œil. Dans ce pays où l'on prend tout au sérieux le sens des réalités s'impose. Tran-

siger avec un peuple qui se croit cultivé et ne l'est pas, c'est non seulement porter tort à ce peuple mais encore trahir l'esprit.

C'est la tragédie de cette trahison que je ne veux pas oublier parce que j'aime le Liban et crois encore en certaines valeurs que prétend défendre mon pays. Je me suis refusé à la facilité, au rêve, à la nonchalance et si je dis au Liban qu'il n'est pas ce qu'il croit être c'est parce que je l'estime digne d'un autre sort. Celui que symbolise son décor mais dont son peuple n'est encore qu'une parodie.

Léon-Gabriel GROS.

ECHOS.

Dans la Légion d'honneur

Deux nouvelles promotions viennent de nous réjouir. Notre collaborateur et ami, Gaston Castel, est fait commandeur. Cette haute récompense atteste l'importance de ses mérites. Si elle s'adresse surtout à l'officier, au glorieux mutilé qui après avoir été blessé aux premières lignes vécut de longues années en captivité, nous voulons croire que ses beaux talents d'architecte et de poète du monde nouveau n'auront pas manqué d'influer sur la décision supérieure. Même dans les bureaux de la Guerre on n'ignore pas le magnifique labeur dont s'illumine sa carrière et les réalisations de tout premier plan qu'il n'a cessé de poursuivre avec un art lumineux de latin.

Il est superflu d'énumérer ses œuvres ou son *curriculum vitae*. Il n'est personne qui ne les sache et ne commence à se douter que ses idées pénètrent déjà les esprits et demain imposeront à Marseille sa figuration future. Nul n'attend davantage de notre grande cité, nul ne comprend mieux sa volonté de puissance. Nul n'aura plus justement prédit son destin et cela avec une fougue qui rallie les plus tièdes.

Cette vitalité magnifique, cette bonté qui l'a fait se pencher sur l'agonie d'un de Groux et réconforter les dernières années de Dellepianne, ce grand cœur sensible à toutes les misères lui ont acquis les amitiés les meilleures et les plus fidèles. Aussi nous croyons dire le sentiment de tous ceux qui l'aiment en lui exprimant notre joie et nos plus affectueuses félicitations.

Léon Bancal a été fait chevalier. Il est un ami de la première heure. Il a collaboré à *Fortunio* aux côtés de Pagnol, de Gras, de Mouren, de nous-mêmes, puis aux *Cahiers du Sud* dont il a encouragé l'effort sans se lasser. Maintenant qu'une haute situation dans la presse accapare tous ses soins, Léon Bancal est demeuré l'ami simple de toujours. Malgré un écrasant travail, il reçoit avec le même sourire et la même rondeur qu'autrefois. Il nous permettra de lui dire aussi simplement qu'il le ferait, combien nous sommes heureux de sa nomination, et combien nous la trouvons juste et méritée. Elle consacre un talent et une conscience qui honorent le haut journalisme, une culture profonde et enfin — nous pardonnera-t-il de le dire — une générosité foncière qui le porte à seconder toutes les œuvres de propagande et de charité. Au chevalier, notre ami, nous adressons nos compliments les plus cordiaux.